U d'/of OTTAWA
39003002375136

Pierre de LAVAL

256-1/3-199

RIMES

DE

PIERRE DE LAVAL

(Extrait du *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*).

RIMES

DE

PIERRE DE LAVAL

POÈTE PÉRIGOURDIN DU XVIe SIÈCLE

PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS

AVEC

INTRODUCTION, NOTES ET GLOSSAIRE

PAR

GUSTAVE HERMANN,

SOUS-PRÉFET HONORAIRE,

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.

PERIGUEUX

IMPRIMERIE DE LA DORDOGNE (ANC. DUPONT ET Cie).

—

1901

Universitas
BIBLIOTHECA
Rayiensis

PQ
1653
.P5
1901

ERRATA DES RIMES DE LAVAL

PAGE I. Virgule après *que* (6me ligne).
— IV. Pas de virgule après *là* (32me ligne).
— VIII. *Potignac* au lieu de *Poutignac* (13me ligne).
— XII. Virgule après *Rimes*, non après *procureur* (21me ligne).
— XIII. *C'est pour cela que* au lieu de *et si* (10me ligne).
— XIV. Virgule après la parenthèse (19me ligne).
— XVI. Virgule après *discipline*, *que la poésie* au lieu de *qu'elle*, pas de virgule après *pièces* (22me, 26me et avant-dernière lignes).
— XXII. Virgule après *douteuse* (10me ligne).
— XXIV. Virgule après *adjectif* (22me ligne).

PAGE 5. Point à la fin du 5me vers.
— 9. *L'autre* et non *lautre* (24me vers).
— 10. Point à la fin des 4me et 8me vers du *Sonnet au roi* et pas de point à la fin des 3me et 6me de *l'Hymne*.
— 15. Point à la fin du 27me et pas de virgule fin du 35me vers.
— 16. Point à la fin du 6me vers de *Dons*.
— 17. Point à la fin des 8me et 16me vers.
— 19. Pas de virgule fin du 22me vers.
— 20. *Illustre* sans *s* (1er vers du Sonnet).
— 21. *Seroit* et non *sereit* (11me vers).
— 23. Virgule fin 35me vers.
— 26. Pas de virgule fin 35me vers.
— 29. *Nez* (pour suivre ma règle) au 5me vers.
— 34. Virgule fin 30me vers.
— 35. Virgule après *excuse*, au dernier vers.
— 39. Virgule fin des 25me et 26me vers.
— 51. 6me Sonnet : *recognu* au 12me et pas de point fin du 13me vers. — 7me Sonnet : Point fin du 8me vers et au 10me *l'a* au lieu de *la*.
— 52. 11me Sonnet, *puisq'un* au 4me vers.
— 55. Pas de point fin 20me vers.
— 60. II avant *Sonnet dont...* et virgule fin 12me vers.

PAGE 69. Pas de point fin avant-dernier vers.

— 72. 5me vers dernières Stances, lire : *brûlez*, seul cas où Laval ait mis un *z*.

— 75. Point fin 10me vers.

— 76. Point fin dernier vers et virgule fin du 3me.

— 80. 17me vers, lire : touteffois.

— 86. Virgule fin 4me vers de l'Epître.

— 87. 13me vers, *puisqu'Amour...*

— 88. 9me vers, *pourchasser* en un mot.

— 91. Pas de virgule fin 7me vers.

— 94. Point à la fin 12me vers *Chançon : Je ne veux...*

— 106. Pas de point fin du 5me vers.

— 108. *Avec* et non *aves* (avant-dernier vers).

— 110. Virgule après *tristesse* (18me ligne).

— 120. Virgule après *adjectivement* (3me ligne).

— 124. 12me ligne, *de* au lieu de *ne*.

— 127. Virgule après *que*, non après évêque (6me ligne) ; point après *donné* (22me); virgule fin de la 32me.

— 133. 23me vers, *Gens*.

— 135. Point et virgule après *rudimentaires* (20me ligne) ; virgule après *rétablir*, non après *lecture* (21me).

— 136. Pas de virgule après *contraire* (31me ligne).

— 137. 2me ligne, lire : *acontables*, et 33me lire : *la prise de...*

Au glossaire, ajouter :

Despèche (on se), on se débarrasse.

Je m'accuse d'être un peu pointilleux sur la ponctuation, mais je la crois quelquefois essentielle.

J'ai pu laisser passer : *poète*, etc., avec tréma ou accent indifféremment; *qu'un*, etc., alors que Laval écrit q'un, etc.; *dont* pour *donc*, et inversement, les finales étant rudimentaires et *dont* ayant le sens de *de là*, *par conséquent, donc;* des vers cités, tantôt guillemetés, tantôt non ; et j'ai pu aussi laisser passer quelques vétilles.

Novembre 1901. G. H.

RIMES

DE

PIERRE DE LAVAL

INTRODUCTION

Il y avait une fois, ceci commence comme un conte des fées, en un coin de la vieille bibliothèque de Périgueux, un vieux manuscrit, religieusement conservé, que les profanes lecteurs ignoraient. Cependant il passait bien, par ci par là, quelques curieux qui s'enquéraient de nos trésors bibliographiques et de nos manuscrits, et c'est ainsi que vers 1890 ou 1891, M. Paul Bonnefon, de la Bibliothèque de l'Arsenal, le très savant éditeur de notre La Boëtie, préoccupé de tout ce qui touche au XVIe siècle, inscrivait, sur ses tablettes de curieux, le titre du petit volume, un recueil de poésies de 1576, et vous savez combien les curieux de ce grand siècle, que j'appellerais volontiers le grand siècle, sont friands des poëtes de ce temps.

Le volume est petit et contient seulement 96 feuillets dont quelques uns, les derniers, rongés par l'humidité ; son format est assez difficile à déterminer, ni in-18, ni in-8°, mesurant 15 centimètres de large sur 20 de long, à un ou deux centimètres près. Parfaitement assemblé et recouvert de parchemin, comme un vrai livre, d'une écriture très soignée, portant à la première page son titre avec nom d'auteur et épigraphe, bien fini et notant à sa dernière page que c'est la fin, il a tout l'aspect d'un manuscrit, non pas seulement, comme le dit quelque part l'auteur, préparé « pour l'impression publique », mais aussi destiné à vivre et entendant bien,

sous cette forme, se protéger contre les destinées, puisque, comme le dit un autre poëte, *habent sua fata libelli*.

Et, en effet, il a vécu ce petit livre. Elles ont vécu, ces *Rimes de Pierre de Laval*, ces rimes assemblées en l'an de tristesse, non de grâce, 1576, année de guerre civile, et voici qu'aujourd'hui, en l'année 1901, sous les auspices de notre Société historique du Périgord, elles vont être imprimées, ce qu'avait rêvé pour elles notre « *chafoneur* de papier», et restituées aux Périgourdins du temps présent, lesquels voudront bien ne pas être trop sévères pour celui qui, en son temps, aux environs du Puy-Saint-Front ou de la Cité, fit briller quelques étincelles du feu sacré qu'en France alluma Ronsard.

Depuis le jour où, « ayant entrepris de publier ses escriptz par impression publique », le poëte les mettait sous la protection de la reine de Navarre, Marguerite de Valois, espérant que, « si l'œuvre poétique qu'il lui consacrait (*Stances de la maistresse*) avait l'heur de lui plaire, le reste ne seroit point persécuté par l'envye », jusqu'au jour où ses *Rimes* entraient dans notre bibliothèque, quels ont été les destins de ce petit livre?

Certes, l'heure était mal choisie, au lendemain de la prise de Périgueux par les protestants, pour publier cette œuvre qui n'est point une œuvre de combat, tant s'en faut, aussi catholique et monarchique qu'elle puisse être du reste, mais une œuvre de paix, et peut-être la protection de la reine catholique de Navarre, mariée au prince protestant qui fut depuis Henri IV, mariage de raison, non de sentiment, qui ne le sait, peut-être la protection de Marguerite n'aurait pas suffi à faire un sort aux vers de notre poëte, si même elle avait voulu s'en soucier. C'était l'heure où couvaient les ardeurs de la Ligue, et non celle où l'esprit se plaisait aux rimes « ne touchant à l'oppinion ny de l'ung ny de l'aultre ». Laval dut attendre des jours meilleurs ; ils devaient être longs à venir, et il n'alla pas frapper à la porte du maître imprimeur Micheau Vergier, lequel imprimait sans doute alors à Périgueux (il y imprimait tout au moins en 1571), et aurait peut-être trouvé ses rimes trop pacifiques. Puis le

temps passa. Que devint le poëte et que devint son œuvre, cette œuvre qu'il avait entourée de tous ses soins ?

Je reviendrai tout à l'heure au poëte, et pour l'instant je ne veux parler que de son œuvre non imprimée, cela est certain, délaissée sans doute après lui, reléguée peut-être au grenier, exposée à tous les ennemis des livres, petits insectes et petites souris, qui l'ont épargnée, ou dans quelque recoin où l'humidité, qui ronge l'encre et le papier, s'est attaquée aux derniers feuillets, à ceux qui, je m'en doute, ne devaient pas être des moins « savoreux » comme aurait dit Laval.

Heureusement que, en un jour que doivent bénir les bibliophiles, ou bibliomanes, à votre aise, quelqu'un est venu la lui arracher et la mettre à l'abri de ses dents.

Ce petit livre s'est, bien plus tard, retrouvé dans la bibliothèque du château de Biron, et cela résulte de l'indication qui se lit à la Bibliothèque nationale, collection Périgord, fonds Prunis et Leydet, tome XIX, folio 166, et de l'analyse, très incomplète du reste, qui suit cette indication : *Bibliothèque de Biron.* C'est le même manuscrit auquel se rapporte la note Prunis et Leydet, qu'a bien voulu relever pour moi notre confrère Robert Villepelet et que M. Léopold Delisle m'a confirmée ; si l'analyse est très incomplète, et l'auteur s'est arrêté court au discours sur le meurtre de Pierre Fournier, c'est certes le même manuscrit qu'il a eu sous les yeux et qu'il décrit sommairement.

Puis, le manuscrit, sans que je puisse dire comment, trouve un asile à la bibliothèque de Périgueux. Là est vraiment sa place.

Et, tout d'abord, un bibliothécaire, aussi modeste qu'érudit, Léon Lapeyre, l'installe, entre tant d'autres choses périgourdines, dans ses notes, si curieuses quelquefois et que connaissent bien nos chercheurs. Seulement son analyse est bien incomplète, insuffisante, et s'il y a reproduit, en vrai Périgourdin, tout le discours sur l'accident de Pierre Fournier et la stance patoise, il a négligé un Laval tout autre, celui des sonnets, stances, etc, à sa maîtresse, en sorte que, le manuscrit venant à se perdre, nous n'aurions

eu aucune idée de ce Laval qui est le meilleur. Mais, au moins sur l'homme, il a dit quelque chose qui intéresse et ouvre la voie ; j'y reviendrai dans quelques lignes.

Puis, le temps ayant passé, un autre bibliothécaire, notre regretté président M. Hardy, le pagine et le catalogue sous le numéro 5 des manuscrits, lui fait pour ainsi dire un état civil, et le montre à mon vieil ami Pouyadou, lequel est un charmant poëte, l'auteur du *Temps jadis*, et se laisse prendre à ces vieilles *Rimes*. Pouyadou, qui, un instant, a voulu écrire quelque chose sur ce confrère oublié, peut-être dédaigné, me le signale, me disant comme il fait bien le vers, et me l'abandonne. Me voici le lisant, le relisant, fouillant, cherchant, et à cette heure, sous les auspices de notre Société, faisant à ce poëte périgourdin tout entier, qui me paraît n'être pas trop indigne de cette destinée, les honneurs de *l'impression publique* qu'il avait rêvée dès 1576.

Parlons à présent, non plus du manuscrit, mais de l'auteur, de ce Pierre de Laval, qui nous dit lui-même être de la ville de Périgueux et qui nous en parle assez du reste pour que nous le sentions vraiment Périgourdin. Lapeyre, d'après Papire Masson, un des hommes les plus savants de son temps, nous dit que Laval fut procureur à Périgueux et rima une épigramme sur la mort du prince de Condé. Sans Lapeyre, peut-être n'aurais-je pas lu Papire Masson, mais mon dévoué confrère, notre vice-président, M. Dujarric-Descombes, aurait, plus tard, au cours de ses fouilles dans les minutes du notaire Bonaud, trouvé le *procureur*.

En tout cas, voici ce que Papire Masson, avocat au Parlement en 1576, l'année des *Rimes*, a écrit (et je traduis le texte latin) : « Entre ces deux villes, Châteauneuf et Jarnac, une bataille fut livrée par le roi Charles IX aux Calvinistes, dans laquelle les catholiques furent vainqueurs, et de là, un procureur, *procurator litium*, Périgourdin de son pays, Laval de son nom, fit ces vers :

L'an mil cinq cens soixante neuf,
Entre Jarnac et Châteauneuf,
Fut porté mort sur une ânesse
Le grand ennemy de la messe. »

L'ouvrage de Papire a pour titre (mis en français) : Description des fleuves de la Gaule, qui est la France, édition de Paris, Jacob Quesnel, 1618, et c'est à propos du cours de la Charente que se rencontre le nom de Laval.

A ce propos, Lapeyre renvoie à Dreux du Radier, *Récréations historiques*, tome II, mais celui-ci ne fait en somme que rapporter ce que dit Papire Masson.

Ce quatrain, que Dreux du Radier affirme être très connu et se trouver dans plusieurs recueils, est rapporté par Brantôme, qui, au sujet de la mort du prince de Condé (Louis Ier), chef des protestants, tué près de Jarnac et transporté sur une ânesse, dit : « Il fut fait de luy ceste *épitaphe :*

L'an.....
Cil qui vouloit oster la messe. »

Ce dernier vers varie. Du reste pas de nom d'auteur. La paternité du procureur Laval ne paraît pas douteuse, Papire l'ayant affirmée, longtemps après, dans son édition de 1618, et sans doute sur des indications certaines.

Le dernier vers varie dans les deux textes et, dans les divers recueils qui ont reproduit l'épigramme, elle a dû varier, ayant circulé tout d'abord de bouche en bouche. Le recueil de Christofle, de Bourdeaux, Paris, sans date, dont la meilleure édition est à la bibliothèque de Chantilly, contient sur la mort du prince de Condé, deux épigrammes :

« L'an mil cinq cens soixante neuf
Entre Coignac et Chateauneuf...
« L'an mil cinq cens soixante neuf,
En grève devant l'hostel neuf...

Les variations n'ont rien qui doive nous étonner.

M. Emile Picot, auquel M. Léopold Delisle m'avait adressé comme à quelqu'un qui connaît à fond notre poésie du XVIe siècle, M. Picot, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, a fouillé pour moi le chansonnier Christofle et n'y a point trouvé trace du nom de Laval. Il en a extrait *l'incepit* des deux épigrammes ci-dessus et aussi la *Chanson nouvelle de la deffaicte et mort du prince de Condé*, adressée

au noble chevalier de Losse, protecteur de Laval, et qu'il pouvait croire être de notre auteur. Il n'en est rien et, à rapprocher la langue de Laval de celle de la *Chanson nouvelle*, l'on ne saurait s'y tromper. Bien entendu, contrairement aux notes de Lapeyre, l'épigramme de Laval se trouve bien dans le chansonnier, mais non dans la dite chanson.

Je note, en passant, pour ne pas y revenir, que, dans les milliers de fiches qu'il a sur les poètes du XVIe siècle et dans les nombreux recueils qu'il a parcourus, M. Picot n'a trouvé le nom de Laval ou une des pièces, assez nombreuses, chansons surtout et rimes amoureuses, dont je lui ai transmis l'*incepit*. Seule, la chanson sur Hélène lui aurait rappelé le très vague souvenir de quelque chose de lu, non noté; mais où? Ce doit être une illusion de mémoire, bien que la chanson eût pu mériter de figurer dans un chansonnier, mais, s'il l'avait rencontrée, M. Picot l'aurait notée.

Je reviens un peu sur mes pas. Donc Laval, procureur au siège de Périgueux, aurait, plusieurs années avant de faire la toilette de ses *Rimes*, rimé, sur la mort du prince de Condé, une épigramme, pas bien méchante du reste, il est plus dur pour l'évêque Fournier, mais qu'il n'a pas trouvée sans doute digne de *l'impression publique*, puisqu'elle n'est pas dans le manuscrit destiné au public.

Procureur, même si d'autres indications ne l'appuyaient, le dire de Papire trouverait sa confirmation dans bien des expressions que je rencontre dans les *Rimes*. Laval parle de son « travail ennuyeux » : je ne voudrais pas médire du travail des procureurs, mais, même au XVIe siècle, cela ne devait pas être très séduisant. Au sujet du procès de sa maîtresse, c'est « son affaire » et il saura l'en tirer :

« L'état de ma vacation
En fera l'expédition. »

Quand il s'adresse au vicomte de Limeuil, chez lequel sa Gentile s'est retirée, « au Bugo », et qu'il veut l'en ramener, il semble qu'il formule une requête : « Et me porte instigant. » Brocarder, forclore, peu poétiques, et autres, se glissent dans ses vers. C'est le procureur qui s'oublie chez le

poëte. Et je passe certains sonnets sur l'ignorance où le juge ignorant et le mauvais avocat sont flagellés de main de procureur qui les a vus à l'œuvre.

Ce procureur périgourdin se retrouve-t il quelque part, lui ou les siens, dans nos archives périgourdines ?

J'ai frappé, cela va sans dire, à bien des portes. M. Hardy m'a donné quelques noms et j'en ai trouvé d'autres dans son Inventaire. Mon vieil ami Cailliac, le bibliothécaire actuel de la ville, que nous ennuyons trop souvent, moi et d'autres, m'en a déniché d'autres, dont un greffier de l'Official, portant le même prénom. Et notre excellent secrétaire général, M. Villepelet, un ami aussi, ne l'ai-je pas mis bien souvent à contribution, sur ce point et sur d'autres ?

Je trouve, sous des formes diverses, des Laval et des de Laval, ce qui quelquefois peut ne pas faire deux noms différents, et je les note rapidement :

1352-53, W. de la Val, consul du Puy-St-Front. — 1447-48, G. de la Val rend une sentence (il condamne P. de Labostha, coupable de plusieurs larcins, à être *essourelhat*, avoir les oreilles coupées). — G. de la Val, notaire séculier. — 1449-50, Giraud de la Val, consul du Puy-St-Front. — 1474, Hélias de Valle, *in utroque jure licentiatus*, témoin dans un procès. — 1504, Johannes de Laval, *pannorum sizor*, figure dans un acte de vente. — 1510, maître Jacques Laval, l'un des deux greffiers de la ville. — 1511, Antoine Laval, l'un des prud'hommes. — 1520-22, Me Jacques de Valle, l'un des prud'hommes. — 1531, Raymond Laval, l'un des prud'hommes. — 1535, François de Valle, l'un des prud'hommes. — 1546, Petrus Delaval, greffier de l'official Jacques Desprez. — 1569-70, Pierre Laval, « appotiquère ». — 1611, Nalhac, fils de Antoine Laval. — 1637, Jean Laval, me « appotiquaire ».

Assurément, Pierre de Laval, notre poëte, se rattache à quelques-uns des noms que je viens de citer. Il y a là des gens de robe, des prud'hommes, des consuls, qui peuvent être de sa famille, et auprès de ces greffiers de la ville ou de l'official, de ces notaires séculiers, de ces licenciés en l'un et l'autre droit, il a pu trouver sa voie de procureur. Si le Pierre de Laval, greffier de l'official trente ans avant les

Rimes, n'est pas le nôtre, il doit être un des siens, son parrain peut-être. En tout cas, à suivre cette énumération, il nous apparaît que la famille de Laval a été honorable et en état de lui valoir de hauts patrons, tels que Biron et Losse. Après lui, je me demande ce qu'il est advenu.

Et, ici, il me faut revenir aux fouilles de cet endiablé chercheur périgourdin qu'est Dujarric-Descombes, fouilles dont à l'occasion il fait profiter ses amis. Donc, dans les minutes de Bonaud, notaire à Périgueux, il a trouvé, et m'a signalé, un acte où figure maître Pierre de Laval, procureur en la Cour du Parlement de Bordeaux et aux sièges royaux de Périgueux. C'est le contrat de mariage de sa fille Bille (Sibylle) de Laval, mariée à François Deysse, de Poutignac, paroisse de Beaussac, baronnie de Mareuil, contrat en date du 31 octobre 1586.

Avant de relater ce qui, dans ce contrat, me paraît intéressant, il faut que je remercie notre excellent et toujours dévoué confrère M. Charles Durand, un chercheur et un liseur, auquel nous devons, entre autres choses intéressantes, cette si curieuse *Damoiselle périgourdine du 15e siècle*, dessinée à la plume par le greffier du Consulat. Donc, au dernier moment, trouvant dans mes notes à ce sujet quelque chose qui me paraissait insuffisant, et n'ayant pas le loisir d'aller à Périgueux relire la détestable écriture du notaire Bonaud, ou de son clerc, j'ai eu la bonne fortune de trouver en M. Durand quelqu'un d'assez aimable pour me transcrire au long l'acte « dont s'agit » (il faut bien parler un peu la langue des notaires et des procureurs).

Ce contrat confirme donc le dire de Papire Masson. Pierre de Laval, l'auteur de l'épigramme sur la mort du prince de Condé, était bien procureur. Et ici, en passant, je me demande où Papire Masson a pu avoir l'indication de cette paternité, dont ne parle pas le Périgourdin Brantôme. Il a été le précepteur d'Antoine de Laval, son compatriote (l'un et l'autre sont Foréziens), poëte et prosateur, géographe du roi, dont Agrippa d'Aubigné a cité le nom comme poëte : « C'est lui (Ronsard) qui a coupé le filet que la France avoit soubz la langue. Voici la suyte de ce chef .... Voici la se-

conde bande qui a suivi le chemin battu par les premiers, cardinal Duperron, Desportes, Laval..... » Y a t-il eu quelque lien, quelque parenté, entre les deux Laval, l'un né en Forez et ayant exercé des charges royales en Bourbonnais, l'autre procureur en Périgord ? Je ne le pense pas, et n'ai rien trouvé, dans la monographie de M. H. Faure sur Antoine de Laval (Martial Place, Moulins), qui permette de le supposer. Papire Masson a pris le nom de Laval dans le bruit public dont Brantôme n'a pas fait cas, si toutefois l'épigramme ne lui a pas paru de maigre importance. Ce qui est certain, c'est que, pour préciser ainsi le nom, le pays et la profession, Papire a dû être bien renseigné, et, en effet, voici que, après avoir trouvé les *Rimes* de Laval, de la ville de Périgueux, nous trouverons le procureur Laval en une vieille minute du notaire Bonaud.

Donc, le dit procureur, en 1586, marie sa fille à François Deysse, et le contrat se passe, à trois heures de l'après-midi, dans sa maison où se transporte le notaire, qui, je pense, ne fait pas à tous pareil honneur. Au contrat interviennent : Pierre de Laval, Bille (Sybylle) de Laval, fille de Pierre et de Gabrielle Caleys, Pierre Desmontz, marchand, chargé de la procuration de « Jean de Laval, secrétaire de M. le duc de Mayenne, fils et frère des dits m^e^ Pierre et Bille, maytre François Deysse le jeune, demeurant à présent en la dite ville », fils de Guillaume et Henriette Quentin, et autre François Deysse, « le vieulx », frère, chargé de procuration de son père absent. Est aussi présent Me Jean Du Chayne, licencié, avocat ès sièges royaux de Périgueux, « advys et conseil » de Jean de Laval et de son mandataire. La première clause du contrat est que les futurs époux « solempnizeront leur mariage en sainte Eglise catholique, apostolique et romaine ». Une autre clause, qui nous intéresse particulièrement, est celle ci : Pierre de Laval a promis de résigner et renoncer en faveur de Deysse l'état et office de procureur.... et cette résignation et renonciation devra être faite avant la bénédiction des noces. Cet office de procureur, qu'abandonne Laval à son gendre, devait être de sérieuse valeur, si j'en juge par certains de ses dires au cours des *Rimes*, et par une

indication que donne M. Brives-Cazes dans son étude sur la *Chambre de justice en Guyenne*, 1583-1584 : dans la liste des procureurs le plus souvent cités dans les arrêts rendus à Périgueux par cette Chambre de justice, il fait figurer de Laval. Puis, au nom de Jean de Laval, Desmontz constitue à Bille « 333 escutz et ung tiers d'escut, faisant mille livres tournois », et « une robe et ung coustilhon de drap à l'usage de la dite Bille et selon la qualité d'iceulx futurs conjoints » ; et Pierre, notre poëte procureur, leur « donne habitation en sa maison, en la dite ville de Périgueux, pendant dix ans prochains et consécutifs, sans y pouvoir estre empesché par quelque cause que ce soyt, se retirant touteffois en une chambre de la dite maison, telle qu'il plaira au dit me Pierre de Laval, garnye de meubles qu'il plairra et sa provision réservée ». Et, en outre, il promet à sa fille « de lui faire part, pour une quatriesme partie, quatre parties faisant le tout, de tous et chascungs ses biens lhors de son décez ». Après quoi, viennent les stipulations relatives au futur, lequel aura le cinquième de tous les biens familiaux, usufruit réservé au profit des père et mère, et touchera une pension de 100 livres tournois (33 escutz et ung tiers), payable « un chascun an au jour et feste de Saint Michel archange ». Puis diverses dispositions, des clauses de garantie, et des donations de l'un à l'autre époux au cas de prédécès.

Dans ses *Rimes*, le poëte chante sa maîtresse, mais il prend grand soin de nous dire qu'il n'entend pas, comme les autres poëtes, la chanter « sous un nom emprunté » et « la frustrer du los qu'elle a mérité ». Il insiste sur ce point bien souvent, et, comme pour bien indiquer que « ses chastes passions », il le dit formellement, n'ont rien d'illégitime, il dit et répète, que c'est sous « les lois d'hyménée » qu'il entend les abriter. Et il insiste sur la convenance de ce mariage :

Nous deux avons pour aller veoir
Des héritages hors la ville....
J'ai du bien pour vous aprester
A diner, et vous davantaige
Avés de quoy pour me traicter
D'un bon souper.....

Il y revient, il parle de « ses détracteurs », du « bruit du commun » qui témoignerait de son ardent et honnête amour, de leurs enfants futurs « héritiers du sçavoir de leur père » et de la beauté de leur mère, et de bien d'autres choses que je ne saurais toutes rapporter, mes confrères les retrouveront en lisant les *Rimes*, et qui semblent donner quelque réalité à cette Catherine Gentil, qu'il a chantée sur tous les tons et dont, en tout cas, le nom ne doit pas être désormais séparé du sien. Peut-être Laval, bon catholique et père de famille, a-t-il voulu couvrir d'un motif honnête ses fantaisies poétiques ? Catherine Gentil aurait-elle existé ? Je n'en douterais point si je ne me trouvais en présence de la femme de Laval, Gabrielle Caleys, qui figure au contrat de mariage de Bille. Mais Catherine et Gabrielle sont-elles contradictoires ? Et d'abord, ce nom de Gentil n'a-t-il rien de réel ? Si nous n'avions qu'un prénom, passe encore. Mais nous avons un nom, et un nom périgourdin, que je trouve dans l'Inventaire des archives de la ville, et précisément au XVIe siècle. Un Jean Gentil paie le prix d'une arbalète pour son entrée dans les charges consulaires (*Livre jaune*, 1458-1541) ; un Giraud Gentil est consul du Puy-St-Front (CC. 101, 1556-1557) ; on trouve aux registres paroissiaux du Puy-St-Front une Adrienne Gentil, fille de François, bourgeois et consul de Périgueux. Ce que dit Laval de la condition de sa maîtresse permettrait certes de la rattacher à cette famille de bourgeois et de consuls. D'autre part, Gabrielle Caleys n'intervient pas au contrat de sa fille, et rien n'y atteste qu'elle est vivante. La constitution que Jean fait à sa sœur ne serait-elle pas sa part dans la succession maternelle ? Et l'intervention de l'avocat Duchayne, conseil de Jean, ne confirme-t-elle pas cette supposition ? Dans une lettre jointe au contrat, Jean remercie Me Duchayne « de la bonne volonté qu'il lui plaît avoir pour lui et *ses sœurs* ». N'y a-t-il pas là la marque d'une situation particulière ? Bille est mineure, Jean majeur, et l'autre sœur, je ne sais, je la suppose plus jeune. Bille peut être née vers 1565, elle serait encore mineure, et sa sœur vers 1566. Les *Rimes* sont de 1576, et, d'après elles, l'amour de Laval remonte à huit années, vers 1568. Si je suppose Gabrielle

Caleys morte vers 1567, il n'y a rien de contradictoire. Mais, si Laval a réellement aimé Catherine Gentil, l'aurait-il épousée ? « Ses détracteurs » ont-ils eu raison de lui, ou bien « ses vieux ans » n'ont ils pas trouvé grâce devant cette « inhumaine » ? En abandonnant son office, il ne conserve pour lui qu'une chambre, ce qui montre bien qu'il n'a ni Gabrielle Caleys ni Catherine Gentil.

Je dis, en passant, un mot de son fils, secrétaire du duc de Mayenne. Laval écrit dans ses *Rimes :*

> Je n'ay qu'un enfant seulement,
> Je l'ay poucé à toute chose...

Un enfant, ce mot signifie alors un garçon ; autrement, ce serait inexact. Ce garçon, il l'a en effet « poussé », puisque le voici secrétaire du chef de la Ligue. C'est un personnage ; et peut-être est-ce lui, fougueux catholique, qui a mis l'interdit sur ces pauvres *Rimes*, suspectes de tiédeur sans doute, puisque le poëte y prêche la pacification et ménage vraiment beaucoup le chef protestant qui a pris Périgueux et avec lequel il paraît s'être parfaitement accommodé.

Laissons les hypothèses. Pierre de Laval, l'auteur des *Rimes* était procureur, et procureur bien occupé ; il abandonna sa charge à son gendre en 1586 ; de Gabrielle Caleys, sa femme, il eut un fils, et sans doute deux filles. Peut-être, et je dirais volontiers probablement, il aima Catherine Gentil, de condition bourgeoise, et il voulut l'épouser. Si ceci est peu, c'est encore plus que je n'osais espérer tout d'abord. Ni sur le poëte, ni sur l'homme, il n'était facile de trouver quelque chose. Et sur le poëte, rien aux Archives nationales, rien à la Bibliothèque nationale, dans les bibliothèques classiques et leurs notes manuscrites, seulement les notes du fonds Prunis et Leydet, et rien ailleurs, sauf les quelques lignes de Papire Masson. Sur l'homme, ces mêmes lignes, qui ouvrent la voie, et le contrat de Me Bonaud.

Le poëte dut cependant ne pas renfermer ses vers entre les murs de la ville de Périgueux et ils ne sont pas tous certainement dans ses *Rimes*. L'épigramme sur la mort du

prince de Condé n'y est pas; d'autres, non plus, n'y sont pas. Laval nous apprend, en effet, qu'il est « de la maison du roy » en qualité de poëte,

« J'estois couché en la maison du roy
Quand il vivoit.... »

Il s'agit ici de Charles IX. Plus tard, s'adressant à Henri III, il dira qu'il ne veut pas avoir été « en vain couché en l'estat de ses domestiques. » Quelques pièces à Henri III, mais rien qui soit à l'adresse de Charles IX. Il y a eu évidemment des ardeurs que Laval a regrettées et si nous ne retrouvons que bien peu de poésies politiques, si je peux ainsi parler, mais surtout des poésies amoureuses et quelques autres, descriptives comme les misères et pauvretés de la vie rustique, et satiriques ou morales, comme les sonnets sur l'avarice et l'ignorance. Poëte du roi, cela valait à Laval des « gaiges », et, après la mort de Charles IX, comme on l'oublie, il les réclame. Pourquoi l'oublie-t-on ? Parce qu'il demeure « tout coy ». Mais, en vrai Périgourdin, il ne veut pas quitter sa maison de Périgueux et il fera « de loing sa muse résonner » si on « luy veult quelque chose donner. » M. Bonnefon, de l'Arsenal, qui a eu sous la main, aux Archives et à la Bibliothèque nationale, beaucoup de quittances de cet ordre *(Comptabilité de la maison du roi)*, n'a jamais rencontré le nom de Pierre de Laval : « J'en aurais été frappé, ses poésies (il les avait vues à la bibliothèque de Périgueux et se proposait de les revoir, je l'ai dit), ayant piqué ma curiosité ». Il met ses *Rimes* sous la protection de Marguerite de Valois, à laquelle il dédie un petit poëme où il y a bien des vers charmants et il en a eu sans doute quelque « récompense ». Il a d'illustres patrons, et, le premier de tous, sans doute, c'est Biron, le grand capitaine et l'homme de paix aussi, qu'il appelle du nom de Mécène, le protecteur des lettres au temps d'Auguste, et auquel il consacre une épître, qui ne me paraît pas trop indigne de « notre illustre Biron » et où il y a une superbe envolée de beaux vers, surtout une magnifique invocation à la paix. Je veux dire, en passant, que, pensant qu'il se trouverait quelque

chose sur Laval dans les archives de la famille Biron, je me suis adressé à notre confrère, M. le comte de Gontaut-Biron, lequel, et je l'en remercie bien vivement, a été vraiment fort aimable, fouillant ses archives, pour n'y rien trouver malheureusement, et m'offrant de fouiller à la Bibliothèque nationale, ce que M. Léopold Delisle avait bien voulu faire déjà. Un autre patron, qui s'est aussi illustré dans les combats, Jean de Losse, familier de la maison du roi, paraît avoir été le messager de Laval auprès du roi ; il attend, dit-il, s'adressant à de Losse, *Stances de la noblesse*,

« Que de mon roy j'entende qu'il a veu
Ce que de moy pour luy vous aves heu ».

Si ce sont-là, je pense, ses deux patrons, grâce auxquels le roi et Marguerite de Valois accueillent ses vers, le marquis de Villars, Honorat de Savoye,

« Volontiers lui preste son oreille »

et sans doute, aussi, l'archevêque de Bordeaux, auquel il dédie le discours sur la mort de l'évêque Fournier (publié à part) et le vicomte de Limeuil, sur le domaine duquel, « al Bugo », sa maîtresse s'était retirée. Je ne relève pas tous les passages, cela va sans dire, desquels il apparaît que Laval tirait quelque profit de sa muse, « applicquant ses vers là où il saict qu'agréables ilz sont ». Ce que je tiens à dire, c'est qu'il n'est pas douteux que, s'ils ne furent pas imprimés, ses vers furent lus et que la réputation de Laval dépassa les murs de la bonne ville de Périgueux. Marguerite de Valois dut certes lire et faire lire certaines *Rimes* faites pour elle, et d'autres.

Laval fut nourri de grec et de latin, et aussi d'italien et de français. Homère, Pindare, Anacréon, l'Anacréon d'Henri Estienne tout récemment paru, Virgile, Horace, Ovide, Catulle, Tibulle, Properce, et les sonnets « merveilleux » de Pétrarque, et Ronsard « le grand François », et le Plutarque d'Amyot, où il a trouvé certainement l'anecdote d'Artaxercès et les débauches de Démétrius, il a lu tout cela. Ce qui ne l'a pas empêché d'être un procureur très occupé et de vivre quelquefois aux champs, en compagnie du « pauvre

laboureur » sur le sort duquel il s'apitoie en vers qui ressemblent quelquefois à une satire et qui nous rappellent la prose de La Bruyère qui va venir. Pitoyable aux pauvres gens, Laval l'est, en effet, et il semble avoir devancé le président du tribunal de Château-Thierry lorsqu'il écrit :

« ... Celuy n'est punissable
Comme larron qui languissant de fain
A desrobé quelque pièce de pain...

Ne croyez-vous pas entendre le jugement d'acquittement qui a fait tout récemment tant de bruit ? Et c'est un procureur qui parle !

J'ai déjà dit que l'œuvre de Laval n'est pas une œuvre de haine et de combat. Certes, préparée pour l'impression, en 1576, au lendemain de la prise de Périgueux par les protestants, elle ne pouvait être sans danger une œuvre pareille, si elle avait dû y être publiée. Mais, c'est précisément, sans doute, parce qu'il a vu de près les horreurs de la guerre civile, qu'il ne garde dans son petit livre que les *Rimes* qui sont œuvre de paix et de concorde. Et plus tard, puisque le livre ne va pas à l'impression, il n'y change rien. Laval, je n'en doute pas, tout en demeurant très bon catholique, fut un tolérant, un de ces politiques qui n'abandonnèrent pas le parti d'Henri III et accueillirent Henri IV, mettant la France au-dessus de tout. Je n'aurais qu'à prendre, presque au hasard, dans les premières *Rimes*, celles qui sont plus graves, si je voulais citer ; peut-être, à raison de la situation de son fils, se tint-il « coy », mais sa pensée demeure dans ses *Rimes* et son épigraphe la met en vedette.

Ces *Rimes*, quant à la forme, que sont-elles ? La poésie, au XVIe siècle, n'était point soumise à toutes les règles qui la régissent aujourd'hui. Les questions d'enjambement, d'hiatus, et tant d'autres, ne préoccupaient guère Marot et ses disciples. Et, bien que Ronsard soit pour lui le poëte excellent, je constate que Laval est demeuré quelque peu le disciple de Marot. Tout en puisant aux sources grecques et latines, son vers, libre d'allure, a peut-être quelque chose de plus français que les vers sonores et abondants. Même

ses alexandrins, dont la nature ne prête pas à la rapidité, vont rapidement et coulent d'un trait. Le vers, et surtout dans les autres mètres, plus rapides, dix, huit, sept pieds, et au-dessous, se repose là précisément où la mesure le veut. Les rimes sont riches, quelquefois trop, le même mot se répétant pour la rime, mais ceci n'est en somme qu'une exception. Quelquefois, le poëte, pour la rime, manque volontiers à l'orthographe du mot, laquelle peut, du reste, se permettre tous les caprices. Il semble que Laval considère la poésie comme un son. Et en effet c'est bien ainsi. Dans son salut au lecteur, en prose à mon avis très précise et très courante, qui, quoi qu'en dise le fonds Prunis et Leydet, ne contient pas un « fade » éloge de la poésie, Laval dit que la poésie est « une mélodye de mesure et rime », laquelle, par le son, comme un harmonieux instrument, doit charmer l'oreille et réjouir ceux qui l'écoutent. Et il la tient pour une œuvre de délicat, cette « douce poésie » de laquelle il reçoit « la courtoisie », et que tous ne sauraient goûter :

« ..... on a beau présenter
Du foin à l'asne, il n'en sauroit gouster ;
C'est aux chardons qu'il dresse les aureilles ».

Et ailleurs, ayant dit que « tout art et discipline, et tout sçavoir » empruntent leur matière d'autrui, il ajoute que le poëte tire tout de lui-même :

Il invente, il dispose, il escript de soy mesme...

entendant ainsi qu'elle l'emporte sur tous autres arts ou sciences. Partout, il fait du poëte et de la poésie le plus grand éloge. Son livre est tout petit, mais les rythmes les plus divers s'y rencontrent, et, dans tous, la facilité du vers, l'harmonie, la richesse de la rime, se retrouvent le plus souvent. Si les mètres les plus courts « résonnent » quelquefois mieux, tous sont bien faits et les duretés y sont en somme l'exception. Il fait des épîtres, des odes, des chansons, qui ne sont point nos chansons avec refrains, mais des odes plus légères, des stances, des quatrains et quelques pièces, d'un rythme tout particulier sur lesquelles je vais m'arrêter tout à l'heure.

Je parcours rapidement et j'indique, au parcours, quelques pièces et quelques vers.

J'ai parlé de l'*Epître à Biron ;* j'y note, en plus, une image de la guerre civile :

. . . . ce déplorable mal
Sort de son creux, ténébreux, infernal...

Et, en courant, je dis que, souvent, les poëtes mis à part, Laval fait montre d'une érudition variée.

Dans *L'hymne de la beauté*, s'adressant au roi et à la reine, il dit :

Images vifz de l'idée immortelle
De la beauté. . . . .

Sa *Stance pour la consolation de Catherine de Médicis*, après la mort de Charles IX, est belle :

Vous avez veu de vostre arbre la fleur
Tomber. . . . .

J'ai dit déjà un mot des *Stances de la maistresse*, à Marguerite de Valois. Le poëte nous montre la femme dans tous ses « offices » ; c'est un petit poëme, en strophes de 8 vers (de 8 syllabes) où il y a de bien jolies choses, et je cite quelques vers, qui ne sont peut-être pas les meilleurs :

De son pur laict nous ennyvre...
Nous faict d'une mignonne sorte
A nostre petit pas aller...
De là le doux rire naissoit...
De neige son col blanchissoit...

Voici *Les misères de la vie rustique*, où, après une image de la vie champêtre, fort aimable et gracieuse, vient celle, qui fait très vivement opposition, de la condition du « misérable et chétif laboureur ». Si celle ci rappelle La Bruyère, celle-là nous semble être quelquefois un écho, avant la lettre, de Lafontaine.

. . . . . la viste arondelle
Revient à nous en la sayson nouvelle.

Ici il me faudrait trop citer. Et, à la fin, ce souvenir d'Horace :

Celuy est bien transporté de fureur
Et plus qu'un fer a les entrailles dures
Qui n'a pitié...

Dans les *Stances de la noblesse*, à de Losse, il nous montre la noblesse comme la protectrice du faible et, sous le vrai noble, le paysan n'est plus le misérable « forçaire » de tout à l'heure. Le méchant noble « difame » son état. Il y a là des vers qui vaudraient d'être cités.

Une suite de sonnets sur *l'Avarice*, puis sur *l'Ignorance*. S'il y a quelques duretés, il y a des vers à retenir, en la forme, et de petits tableaux curieux et intéressants. Il y a un portrait de l'avare « pasle, transy, deffaict » ;

Aucun, moins luy encore, il ne peult secourir...

Et, à propos de l'avare joueur, nous avons la fable du *Chien qui lâche sa proie pour l'ombre*. Il semble qu'il y ait là quelque aïeul d'Harpagon. Et ces ignorants ne sont-ils pas bien vivants aussi, juge, avocat, médecin ? Il y a un portrait magistral de l'ignorance. Et Laval n'oublie pas de dire que « le divin et bien disant poëte » peut se dispenser de lui présenter ses vers

Pour estre recogneu de quelque récompense.

N'y aurait-il pas, dans ces sonnets, quelques satires locales ? Je ne dis pas non.

Il y a aussi, dans l'épître au vicomte de Limeuil, quelques bien jolis vers :

Une qui m'a ravy le meilleur bien que j'aye...
Le parler du commun qui bruit de tous costés...

Nous voici, et je n'ai point noté tout, à la série des *Sonnets, stances, chansons*, etc., *à la Maistresse*. C'est là, plus particulièrement, la poésie amoureuse et c'est là qu'apparaît Catherine Gentil. Il y a des sonnets, et autres pièces, qui vraiment peuvent aller de pair avec les meilleurs vers du temps. Je ne peux tout noter. Entre d'autres, j'en citerai quelques-uns. Le sonnet en vers de douze pieds, sur les *Nymphes de l'Isle*, serait à citer tout entier, et aussi *Le gracieux avril*, en mêmes vers, et d'autres. Voici des vers :

Auprès de leur clarté toute chose m'est vile...
Le temps s'en va, mais, ô quel grand dommaige
Que l'arbre beau en fleur et en feuillage
Laisse tomber tous ses beaux fruits ternis...

Je m'en voudrais de ne pas citer cet autre sonnet :

Pour l'amour de Daphné, la nymphe rigoureuse...

en vers de douze pieds.

Les *Stances*, bien des variations un peu sur le même thème :

. . . . . qui vous auroit
En ce monde fait naistre belle
Si n'est le mutuel accort...
Voules vous laisser enveillir
Et avec vous ensepvelir...

L'*Epître à la Maistresse* rappelle la prise de la ville et engage sa maîtresse à retourner en sa maison, et c'est là, ailleurs aussi, qu'il montre ses bons rapports avec le chef des protestants « qui l'a reconnu et le défend contre toute offense »

. . . . . par ceste grand surprise
Où finement notre ville fut prise.

Il y a toujours des vers bien faits et souvent gracieux, là et jusqu'à la fin. C'est une pièce intéressante même à d'autres égards.

Je trouve un peu plus loin des *Quatrains*, et voici à titre d'exemple quelques vers :

J'espère avoir du vin quand la vigne est fleurie...
O le bon vin qu'on fait des raisins qui sont meurs !
Il réjouit le cœur et soustient nostre vie :
Vous estes altérée, ô maistresse, et je meurs
De soif de ce vin doux dont l'Amour me convie.

Rime tierce du doux de l'Amour. — Cette pièce est bien rare au XVIe siècle. Je crois qu'on la trouve dans Jodelle ; de notre temps, quelques poëtes s'y sont exercés. C'est dans Pétrarque que Laval a dû en prendre la forme. Des tercets, et, après le dernier tercet, un vers unique. Le 1er et le 3e vers riment ensemble, et le 2e avec le 1er et le 3e du second tercet ; le 2e du second tercet avec le 1er et le 3e du troisième tercet, et ainsi de suite ; le 2e du dernier tercet avec le vers unique. A ces difficultés de rime, il faut ajouter celle du mot *doux*, qui doit se répéter presque à chaque vers. La pièce, précieuse un peu, est jolie. Je ne cite qu'un vers :

Doux s'aveugler soy-mesme aux raiz d'une beauté...

Deux ou trois *Epigrammes* bien faites :

Quand le jour de ma destinée
Sera venu qu'à moy donnée....

Dans l'*Epître à la maistresse*, je note :

..... Vous faites plus grand perte
Du temps qui coule et s'en va sans retour.

N'avons-nous pas vu, depuis, ce vers-là ?

Puis, les *Chansons*, vers de mètres divers, de 8 et de 7 pieds plutôt. Pourquoi les indiquer autrement ? Mes confrères ne les liront-ils pas ? Ces deux vers seulement :

Le voules-vous, ouy ?
Dictes-le, je vous prie...

en vers de 6 pieds.

Il y a, dans toutes ces chansons, des rythmes charmants et des vers gracieux.

L'*Ode à Nature* est une chanson et n'a rien de philosophique :

Je te loue, Nature,
Mère de ce qu'on voit...

Il y a, dans cette chanson, des vers agréables.

Chanson aussi, l'*Ode aux Mesdisans*, qui se termine par ces jolis vers qui semblent être de notre temps :

On m'orra chanter tousjours
Malgré toy, maudite envye,
Tant qu'au corps j'auray de vye,
Ma maistresse et mes amours.

Ne dirait-on pas du Béranger ?

Je note une *Ode* sur le danger de se « familiarizer » avec sa belle-sœur, qui me paraît bien se rapporter à quelque scandale du temps, scandale périgourdin, cela va sans dire.

Puis, une pièce sans titre, qui ne manque pas d'agrément et où je lis :

Si je pren plaisir en aymant
Autant qu'en amour consommée,
On juge de moy follement
Que mon amour n'est que fumée.

Et voici une chanson, *A la Maistresse*, qui mérite de nous

arrêter par son charme et sa grâce. Elle rappelle la chanson célèbre de Ronsard,

Quant ce beau printemps je voy,
J'aperçoy....

qui eut en son temps un succès prodigieux et fut bien souvent imitée. Le rythme de la chanson de Laval est harmonieux :

Autre désir ne me mine
La poitrine
Que de vous veoir, ma divine
Catherine,
Mon cœur, mon âme, mon mieux...

strophes de 5 vers, les 1er, 3me et 5me de 7 pieds, les 2me et 4me de 3 pieds. Les quatre premiers riment ensemble, et la même rime se reproduit aux mêmes vers dans les quatre premières strophes. Rimes féminines. Les 5mes vers de ces quatre strophes riment ensemble. Rimes masculines. Ainsi de suite, par séries de quatre strophes, les deux rimes se renouvelant. Cette chanson est, certes, une des meilleures, et bien des poëtes imprimés du XVIe siècle ne l'ont pas égalée, pas plus qu'ils n'ont égalé certains sonnets, stances, ou autres pièces.

Suit une chanson, qui me paraît, par les premiers vers, intéressante, chaque strophe se faisant opposition, et gracieuse. Mais ici l'humidité nous arrête, ayant rongé la fin de l'œuvre du poëte.

J'ai, on le voit, rapidement parcouru les *Rimes*, notant quelques pièces et quelques vers, mais je n'ai pu assurément citer tout ce qui aurait pu l'être, et le plus souvent, du reste, je n'ai fait qu'indiquer.

Et me voici, je crois, à la porte des *Rimes*, que je peux maintenant ouvrir toute grande. Ai-je omis quelque chose qui méritait d'être dit? Mes confrères y suppléeront à la lecture. Laval, quelque part, fait de notre pays de France une esquisse qui montre son vif amour du sol natal, son « patriotisme », sentiment qui n'était point si commun au XVIe siècle; il y a là des traits intéressants. Et aussi, sur Périgueux et les luttes civiles, il y aura quelque chose à noter. Périgourdin et Français, aimant bien ce sol où il est né, ne voulant pas

quitter sa maison, même « pour avoir cinq cens fois plus de quoy », mais s'attachant d'autant plus à la France qu'elle est plus déchirée, tel me paraît avoir été Laval, procureur occupé, mais gracieux poëte à ses heures, et amoureux de Catherine Gentil, après avoir été l'époux, et, je n'en doute pas, l'époux aimant et fidèle, de Gabrielle Caleys. Et comme, relisant les vers où il parle de sa Catherine, répétant que ce bien, s'unir à elle, il ne le veut que du mariage, et disant bien d'autres choses, la « réalité » de Catherine se montre à moi moins douteuse; je me demande encore : L'aurait-il épousée? mais je m'arrête devant ce point d'interrogation.

J'ajoute un mot nécessaire. La signature de Pierre de Laval, au contrat de sa fille, est bien conforme à son nom écrit par lui au titre des *Rimes*. Car sa signature, dans le manuscrit, se devine, mais ne se lit pas.

Maintenant, va, petit livre, avec lequel j'ai vécu de longs jours, attendant toujours quelque chose que je puisse joindre à mes notes et à ton texte, me mettant à l'œuvre il y a quelques mois, va reprendre ta place dans les rayons de ta vieille bibliothèque ! Mais ta vieille bibliothèque n'est plus, et c'est dans un palais que mon ami Cailliac te casera avec le soin et l'affection que l'on doit au manuscrit d'un poëte périgourdin du XVIe siècle. Je ne voudrais oublier aucun de ceux à la porte desquels j'ai frappé, et il me semble que j'ai oublié le savant libraire Claudin et M. Hatzfeld, un des auteurs du *XVIe siècle en France* ; si, comme d'autres, ils n'ont rien trouvé, ils ont cherché, et je les en remercie. Mon dernier mot doit être à l'adresse des maires de Périgueux, qui m'ont si gracieusement donné la faculté d'étudier très librement et tout à mon aise ce poëte, que je quitte avec regret. Le remercîment que je leur dois va d'abord à un mort, mon vieux camarade Gadaud, à la mémoire duquel j'envoie un pieux souvenir, et à deux vivants, MM. Saumande et Guillier, je les nomme selon l'ordre chronologique, auxquels j'offre de grand cœur mes sentiments reconnaissants.

NOTE PRÉLIMINAIRE

Je veux, sous cette rubrique, indiquer comment j'ai compris la transcription du texte de Laval, et je l'indiquerai aussi rapidement que possible.

Au XVIe siècle, la ponctuation et l'accentuation ne me paraissent point avoir de règles fixes et sont quelque peu rudimentaires. La ponctuation va un peu à tort et à travers ; les deux points abondent relativement. Il m'a semblé que, pour le bon aspect du texte et ne pas trop fatiguer le lecteur, il fallait ponctuer comme nous ponctuerions aujourd'hui. Cela n'était pas toujours sans quelque difficulté. Mais, là où il pouvait y avoir une incertitude, j'ai laissé la ponctuation, quelquefois la non ponctuation, de Laval. L'accentuation m'a paru aussi devoir être restituée, et cela dans l'intérêt d'une lecture plus courante. Là où le son, la prononciation, réclament un accent, je l'ai mis et j'ai mis aussi des trémas, apostrophes, cédilles, lesquels sont vraiment indispensables à mon humble avis. Je me suis cependant refusé à mettre sur quelques mots, comme fere (faire), moyene (moyenne), un accent qui les aurait trop transformés et, pour bien indiquer mon sentiment, si je n'en ai pas mis sur *fere*, j'en ai mis sur chère (viande), le mot moderne n'étant que le mot ancien accentué. J'ai suivi, comme l'on voit, pour les *Rimes*, la même règle de transcription que pour le Discours sur l'accident de l'évêque Fournier.

Quant à l'orthographe, j'ai été ici moins rigoureux peut-être que dans la transcription du dit Discours. Les variations orthographiques sont infinies au XVIe siècle, et les règles font absolument défaut. Du commencement à la fin du siècle, de province à province, d'auteur à auteur, le même mot s'écrit de façons bien différentes. Chez le même auteur,

pour un même mot, les variations sont, aussi, nombreuses. Laval ne s'en prive pas. Il écrit notamment : avec, avecq, avecques. Comme l'orthographe est d'importance et donne au texte son caractère, je me suis fait une règle de la conserver, règle non absolue cependant. Naturellement, l'U figurant le V, j'ai mis des V et écrit, par exemple, veoir, et, l'I figurant le J, j'ai mis des J et écrit, notamment, subject; le J apparaît vers la fin du manuscrit. Les verbes à la deuxième personne pluriel, comme vous recevrez, s'écrivent avec un S : vous recevres ; une seule fois Laval a mis un Z, brûlez ; j'ai cru devoir maintenir le S, qui m'a paru être une forme essentielle. Mais si j'ai ici maintenu le S, je l'ai remplacé par un Z dans ches, asses, nes, chez, assez, nez, et cela pour donner à ces mots une forme plus courante et parce qu'il ne me paraissait pas que le S fût essentiel. Dans Laval, bien des variations du même mot ne sont que la transformation du mot qui s'effectue ; ainsi : veoir, voir ; cueur, cœur ; il void, voit ; il doibt, doit ; etc., etc. ; je n'avais aucune raison d'unifier l'orthographe de ces mots et il est au contraire bon d'assister à la formation de l'orthographe actuelle. Par contre, il y a bien des inattentions : un pluriel et un singulier, nom ou adjectif et inversement ; le verbe on au pluriel, au lieu de ont ; vilagois et au féminin vilageoise, etc., etc ; j'ai rectifié. J'ai aussi rectifié ce, ces, adjectif démonstratif, écrits par un S, et autres. Laval écrit toujours cest (cet), ceste (cette), et une ou deux fois cet, cete ; j'ai maintenu l'orthographe la plus fréquente, qui est celle du temps. Je n'insiste pas ; mes confrères comprendront que, ce que j'ai voulu, c'est, sans porter atteinte au caractère même du texte, mettre ce texte un peu à la portée de tous.

Il faut bien que j'ajoute que je me suis permis, très rarement du reste, de toucher, non pas seulement à l'orthographe, mais au texte même de Laval. Laval lui-même, certes, m'accorderait des circonstances atténuantes.

Voici un de ses vers :

> Il est pernicieux qu'il porte à tous dommaige ;

Au premier aspect, il est certain que le vers n'est pas com-

plet, non pas qu'il soit faux, *cieux* se comptait quelquefois pour deux syllabes, mais parce que le sens le dit, *que* devant être précédé de l'adverbe si (tellement) et j'écris :

Il est si pernicieux qu'il porte à tous dommaige

Ailleurs, il écrit : « Entre voz bras », alors que le sens exige : entre mes bras.

J'ai donc ajouté ou remplacé quelques mots que Laval avait écrits ou omis par inattention et je crois inutile de me justifier pour chacun d'eux.

Ceci dit, et sous réserve de quelques notes ultérieures et d'un très modeste glossaire, j'offre à mes confrères le texte entier des *Rimes* de Laval, moins toutefois le *Discours sur le meurtre de l'évêque Fournier* et la *Stance Patoise* que j'ai déjà publiés à leur intention.

RIMES

DE

PIERRE DE LAVAL

De la Ville de Périgueux.

Je ne touche l'oppinion
De l'ung ny de l'autre en ce livre,
Tant je désire de voir vivre
Ung chascun en bonne union.
1576.

Au Lecteur salut.

Amy lecteur, la gaillarde et joieuse personne, ayant ce don de bien toucher ung lutz ou autre armonieux instrument, volontiers se récrée aux balz et chansons qu'il y sonne. Et ne peult estre qu'à ce son et mélodye les escoutans ne y soient aulcunement récréés. A plus forte raison nostre poësie, qui est une mélodye de mesure et rime, doibt resjouir ceux à qui elle se faict ouyr. La poësie a encore davantaige, car elle récrée et l'ouye et l'esprit et sert de doctrine pour monstrer où en faire son proufit. C'est pourquoi je prendz maintenant le lutz de la Muse et, touchant dessus, je te prye, Amy lecteur, que je ne sois envers toy de pire condition qu'ung jouer de quelque doux instrument. Que si je vois que le son de nostre musique te soit agréable et que le chant n'en soit desdaigné, tu orras par cy après fredonner la Muse pour encore te myeux délecter. Embrassant de bonne grâce, je te ditz A Dieu. De nostre ville de Périgueux, le vij^e^, IX^bre^ 1576.

De Laval.

L'humidité a ici déchiré le papier et ne laisse apparaître que quelques traits du paraphe.

Sonet au Lecteur.

Le libéral de ses grâces aura
Tousjours en moy part de la cortoisie
Que je reçois de la douce poësie,
Tant que son nom elle éternisera.

Le refroigné chagrin détestera,
Car c'est ung trait de fine frénésie
De ne trouver bon que sa fantésie ;
Il fera bien quand il s'en oustera.

Il en y a que, si sont accostés,
Tropt plus qu'ung asne ilz seront dégoustés.
On leur pourroit dire et chanter merveilles ;

D'eulz c'est tout ung. On a beau présenter
Du foin à l'asne, il n'en veult point gouster :
C'est aux chardons qu'il dresse les aureilles.

Stance au Lecteur

Ung marchant tel qui soit n'a dedans sa boutique
Toute la marchandise. Autres marchans en ont
Pour eux de belle et bonne et, avec leur traffique,
Vivent, passent leur temps du proufit qu'ilz en font.
Tout ainsi de mes vers je faiz et les applicque
A l'androit que je vois qu'agréables ilz sont.
Laisses les donc passer ou autrement l'envye,
Si quelcung en mesdit, les y poulce et convye.

Au très magnifique et illustre seigneur messire Harman de Gontaud, seigneur et baron de Biron, chevalier de l'ordre du roy, cappitaine de cent hommes d'armes de ses ordonances, grand maistre de l'artillerie de France, gouverneur pour Sa Majesté ez païs de Xaintonge et d'Onis, et conseiller en son Conseil privé. »

Epistre

Ce n'est pas moy, très illustre Biron,
Qui publier doibz vostre grand renom,
Mais bien plus tost une autentique histoire
Célébrera vostre illustre mémoire.
O très hardi et vaillant chevallier,
Encore plus vous peult-elle bailler
L'honneur et loz d'ung saige cappitaine
Par le conseil duquel la guerre on meine,
Qui plus y faict que le soldat armé ;
De l'ung, de l'autre, estes très renommé
Et n'y a rien en vous qui d'ung point faille.
Maistre du camp, vous rengies la bataille
A Montcontour, ô faict très glorieux,
Car nostre Roy y fut victorieux !
Où sèze mille en place demeurèrent
Mortz estendus, les autres se sauvèrent,

Cinq ans après, ce déplorable mal
Sort de son creux, ténébreux, infernal.
L'ung contre l'autre il bande et davantaige
Il veult tout mettre au sac et au pillaige,
Comme il a faict de nostre Périgueux
Qui jusques là vivoit en pais heureux :
En autre lieu je compteray le reste.
Ha ! que la prînse a esté bien moleste
A vostre oreille, en tant que vous, Biron,
De Périgort estes nostre baron.
Quand Périgort vous a par excellence
Ung de ses chefz et quand vostre nayssance
En Périgort aves prîns, vostre cueur
N'en a point heu moingz que nous de doleur.

Je laisse à part tant d'autres villes prises,
Tant de chasteaux et fortes places mises
A feu, à sang, et comme jour et nuit
Chascune ville, à cause de ce bruit,
Estoit en peine à faire sentinelle.
Encore plus la guerre estoit cruelle
Aux champs ouvertz, car rien on n'y laissoit
Et, si quelcung par le chemin passoit,

Il estoit pris ; si tost sa rançon preste
N'avoit en main, luy alloit de la teste.

Le Rhin avoit porté et mis à bord
Son Alemen, qui guerroye si fort,
Jusqu'au mylieu de nostre belle France ;
Passant partout sans avoir résistance,
Il saccageoit, hélas ! où il passoit
Et après luy rien que fut ne laissoit.

O le grand feu de ceste torche ardente !
Il ne fault pas que la France se vante
En avoir veu jamais ung plus brûlant,
Ny que rendit le païs plus doulant,
Je laisseray à un autre le compte :
En le faisant j'en aurois trop de honte.
Prudent Biron, de nostre France amy,
En ce grand feu vous n'aves point dormy,
Mais, promptement, sans rien doubter ny craindre.
Vous estes mys tout dedans pour l'estaindre,
Vous avies faict besoigner le canon
A Montcontour, d'où vient vostre renom,
Vous ne voulies plus voir de tuerie,
Ny commander à vostre artillerie.
Mais, pour monstrer que vous aves en main
Autre canon qui au besoing n'est vain,
C'est ung sçavoir et divine saigesse,
Vous en aves faict une autre proesse
Quand ce grand feu, tant périlleux et craint,
Par une paix qu'aves faicte est esteint.
O sainte Paix ! O Paix tant désirée !
La France estoit sans toy, Paix, dévorée.
Paix, le repos des corps et des esprits,
Les faictz sanglans de Mars nous ont apris
A te cognoistre et priser davantaige.
O Dieu du Ciel ! abismes ceste raige
Et au proffond des enfers la gettes,
Sy que jamais n'en soions tourmentés,
Et vostre paix avecque nous demeure,
Affin que plus nostre France ne pleure,
Maintenons nous en sa prospérité,
Nostre Biron qui si bien s'est porté

A nous trater la paix heureuse et bonne !
Mon Mœcenas, encore je vous donne
Ce que la Muse allègre a gazoillé
En ce myen livre : elle vous a baillé
Et baillera ce qu'elle aura de rare,
Je ne suys pas un Ronsard, un Pindare,
Mais je suys bien tant vostre serviteur
Que, si j'avois pour vous donner meilleur,
Vous auries tout. Aussi tout je vous donne
Par ces myens vers que la Muse résonne.

Sonet pour l'entrènement de la paix.

Pour servir Dieu, pour entendre sa loy,
Pour l'adorer et au vray recognoître
Que nous tenons de luy tout seul nostre estre,
Nous ne devons nous mettre en désarroy.

La loy de Dieu veult que l'on vive coy,
En bonne paix, sans se bander et mettre
L'ung contre l'autre et ne se faire maistre :
La loy commande obéyr à ung roy.

Faisons la guerre au meurtre, à la luxure,
Au brigandage, au blafesme, à l'usure,
Et nostre cueur de tout mal retirons ;

Mais laissons vivre en bonne patience
Ceux qui ont Dieu dedans leur conscience,
En ce faisant bien tost nous unirons.

Stances du Recueil et bienvenue de très victorieux et très excelent prince Henry, troisième de ce nom, roy de France et de Poloigne, arrivé de Poloigne en France en aoust 1574.

Venes, Henry, en vostre France,
Vostre à bon droict de père en filz,
Venes prendre la jouissance
De vostre belle fleur de lis,
Venes, nostre réjouissance,
Vos ayeuls roys ensevelis

Revivront par vous tel espace
Que toujours durera leur race.

Venes, le désiré de tous !
La France, qui est vostre mère,
Et le Ciel vous ont faict pour nous ;
Vostre seule umbre nous prospère,
Tant vous estes humain et doux !
C'est vous soubz lequel on espère
Que le destin a préparé
En Gaule un autre eage doré.

Ce grand César, ce grand Pompée,
Au millieu des batailles n'ont
Mieux que vous tiré leur espée :
Vos victoires tesmoins en sont.
On vous a veu dans la fumée
Des canons qui si grand bruit font
Et par vostre lance asseurée
La place vous est demeurée.

Vous estes la propre vertu
D'humanité et courtoisie,
Et, d'intégrité revestu,
Vous caresses nostre poësie ;
Le vice est par vous combatu :
Dont vostre grandeur est choisie
Du ciel qui, vous faisant régner,
Un meilleur roy n'a peu donner.

De l'univers les loins confins,
Tous certains de vostre valliance,
Ont bien voulu par longs chemins
Vous venir quérir en la France,
Se soubmetans, promps et enclins,
Au joug de vostre obéissance :
Poloigne, d'une telle foy,
Vous a couronné pour son Roy.

La sagesse de Salomon
Le faisoit voir et recognoistre
Merveilleux et d'un grand renom :
Mais aucun ne lui vouloit metre

Entre ses mains un si grand don
Que de le fere roy et maistre,
Comme Poloigne a faict de vous
Qui le mérites dessus tous.

Combien de roys ont travaillé
Pour tant de royaulmes conquerre !
Et, après avoir bataillé,
Et longtemps faict cruelle guerre,
Tué, saccagé et pillé,
Eux et leurs soldatz, mis par terre,
On les a veu exterminés.
Sans tout cela vous, Roy, régnes !

Nostre roy, vostre père Henry,
Vous a laissé son fils troisième ;
A vostre reng bien favory
Vous est escheu le diadème.
Le ciel ainsi bien vous a ry
Qu'en ce degré de roy suprême
Par deux fois on vous voit monter
Et voz ennemis surmonter.

Y a il monarchie telle
Au monde que vostre France est !
Nenny : qui soit si plaine et belle,
Ny le soldat plus prompt et prest
Pour défendre vostre querelle
Et en voir le bout et l'arrest !
Voilà pourquoy en sa durée
Vostre France est très asseurée.

Des Assiriens en l'Asie
L'empire un bien long temps dura,
Des forts Mèdes la seigneurie
Trois cens ans le peuple endura,
Du fier Persan la monarchie
Deux cens ans sans plus demeura,
Celle des Grecs trois cens en somme
Et trente ans plus celle de Rome.

La nostre françoise a duré
Des ans mil cens cinquante quatre,
Tant bien son port est asseuré
Que le temps ne la peult abatre

Et en ce temps ont demeuré
Cinquante et six roys à combatre
Pour la foy et pour l'équité,
Dont elle a plus d'antiquité.

La Méditerranée mer
Et l'Océan la tient bornée ;
Encore plus est d'estimer
Que la montagne Pirénée
Ne la laisse point supprimer ;
Des Alpes elle est atournée
Ez endroictz les plus dangereux ;
Ce qui rend son roy bien heureux.

Les fruictz pour la vie de l'homme,
Les vivres y sont à plaisir,
Le bon vin et la douce pomme
Y sont à prendre et à choisir,
Tant que decà ni delà Romme
On ne pourroit à son désir
Mieux avoir pour fere grand chêre ;
Il n'y a chose qui soit chère.

La beauté et la gaillardise
Des personnes telles y sont
Que la Françoise plus on prise
Entre les nations qui ont
Quelque grâce rare et esquise ;
Puis le François en un mot rond
Dict ce qu'il veult de bonne grâce :
Un autre devant luy ne passe.

La source de tout bon sçavoir
Y est, si bien que c'est l'eschole
De ceulx qui s'en veulent pourvoir,
Et pour bien former la parole
Autre païs ne leur fault voir :
De tout cela le bruit en vole
Par l'univers. Puis, c'est le lieu
Qui sur tous recognoit son Dieu.

Nature faict que nous aimons
Le païs de nostre naissance,
Les autres rien nous n'estimons
Pour y prendre quelque plaisance,

Dont nous, vos subjectz, présumons
Que vous aymeres vostre France :
La Poloigne laisseres loing
Pour servir à vostre besoing.

Si faut-il que vostre François
L'estrange Polognois regarde,
Comme il a faict de vous son choix,
A celle fin qu'ainsi il garde
Vos ordonnances et voz loix
Et jamais plus ne se hazarde
Contre l'esperon regimber,
S'il ne veult par terre tomber.

Quelcun respondra : Je veux bien
Qu'il soit roy, mais qu'il me commande
Ce que je veux, autrement rien
Je ne feray de ce qu'il mande.
Pour s'asseurer avecq son bien
Il a bon besoing qu'il s'amende,
Car il fault obéyr au roy
Qui veult de Dieu suivre la loy.

Suyvons nostre bon roy, suyvons,
Chassant la guerre et la discorde,
En paix avecques luy vivons
Et que l'un lautre ne se morde.
Pour le peu d'ans que nous avons
A vivre, qu'un chascun s'accorde :
Autrement tousjours mal ira
Qui à son roy contredira.

Stance au Roy pour le renouvellement de ses gaiges.

J'estois couché en la maison du Roy,
Quant il vivoit, vostre très aymé frère,
Mais, demeurant en ma maison tout coy,
On n'a voulu mes gaiges satisfaire,
Car, pour avoir cinq cens fois plus de quoy,
Je ne voudrois m'en partir et distraire :
Je fay de loing ma Muse résonner
Quant on luy veult quelque chose donner.

Hymne de la beauté de Dieu, au Roy et à très illustre princesse Loyse de Lorraine, royne de France.

Sonnet au Roy

Artaxerxès reçeut de l'eau que luy porta
Dans le creux de la main un homme de vilaige,
Passant sur son chemin, duquel le bon courage
Plus qu'un autre grand don ce prince contanta,

Ce roy estoit humain, parquoy en raporta
Un très glorieux loz, que n'enveillit pas l'âge;
Après nous la mémoire en sera davantage,
Si bien de courtoisie en ce faict s'acquita,

Je suis ce vilageois, Sire, qui vous présante
Ceste eau dedans ma main par mon œuvre présante ·
Ne la mesures point, ô Roy, à sa valeur,

Car son pris est petit, à ma volonté bonne
Mesures la plus tost, c'est elle qui la donne
A vostre Majesté, des princes l'esplendeur.

Hymne de la Beauté.

Je veux chanter en cest hymne nouveau
De la beauté la louange plus belle.
O vous, mon Roy, clair et luisant flambeau.
De la beauté, et vous, Princesse belle
Que l'œil humain ne void rien de plus beau!
Images vifz de l'idée immortelle.
De la beauté, renforces moy la voix
Pour la chanter ainsi comme je dois!

La beauté fait aymer d'un bon vouloir,
Chascun à soy la veut et la désire,
Elle est plaisante et agréable à voir,
Le plus barbare en la voyant l'admire,
On ne pourroit plus grand trésor avoir,
Ny tel subject pour nous faire bien dire,
Du nom de beau le Ciel est très contant
Tant la beauté est grande qui l'entant.

Ceste beauté du Ciel nous est monstrée
Par une foy ferme que nous avons
Que c'est le lieu, le païs, la contrée,
Qui nous est deu si bonnement vivons ;
L'ennuy, le mal, la mort n'y ont entrée.
Il n'y a rien de ce que nous trouvons
Parmy ce monde en tout vain, transitoire,
Dont le hault Ciel a de beauté la gloire.

Mais le soleil n'est-il bien beau ! ouy.
On ne void point une beauté plus grande :
Esmerveillé, nostre œil est esblouy
De ses rayons. Toute chose demande
Son sentiment et tout est resjouy
Quand il se monstre, afin qu'à nous il rende
De sa beauté le devoir et l'effaict ;
C'est pour cela que nostre Dieu l'a faict.

La lune aussi, qui en la nuict esclaire,
Apparaît belle au croissant et au plain ;
Les moys, les jours, elle monstre et déclaire,
Le temps aussi qu'il faut metre la main
Au labouraige et comme il le fault fere
Bien à son point. Elle n'a donc en vain
Tant de beauté qu'elle ne soit bien bonne
Pour le profict qu'elle nous porte et donne.

La terre encore, au renouveau du temps,
Est la beauté toute propre et naïve,
De mille fleurs rendant noz yeulx contens
Dont le fruit vient affin que l'on en vive,
Tout ce que faict, à ce que je prétens,
Pour déclarer que la bonté dérive
De la beauté, ou bien tout est commun :
Tant la beauté que bonté, ce n'est qu'un.

La beauté a encore davantage
Ce précieux trésor de la santé
Qui sans fallir faict paroistre au visaige
Que dans le corps n'y a rien de gasté.
Le plus povret ne lairroit ce beau gaige
A un qui est de fièvre tourmenté
Pour estre roy : c'est dont chose certaine
Que la beauté d'un plus grand bien est plaine.

Un qui vict bien la beauté mect en trois :
L'une est du corps qui l'œil allèche et tente ;
Celle d'après est donnée à la voix
Qui par accords l'oreille nous contante ;
Mais la dernière, estant du plus grand prix,
Gist en l'esprit, elle n'est apparante
Aux yeulx charnels et se peult seulement
Voir par les yeux de nostre entendement.

A la vertu, à la sagesse, on donne
Ce digne loz de suprême beauté,
Car la vertu faict monstrer la personne
Simple, sans fard, plaine de loyaulté ;
Le bon est beau, la chose belle est bonne,
Ensemble ayans telle communaulté
Que jamais l'un de l'autre ne s'estrange :
Parquoy des deux commune est la louange.

La face doibt plus s'estandre en rondeur
Que non en long ; le front en son espace
Soit large, uny, sans ride ou profondeur ;
Le nez petit et droit orne la face
Plus que le nez d'excessive grandeur ;
La lèvre un peu grossète a bonne grâce ;
Que l'œil soit noir, cler, alègre et serain,
Le sain fort large et longuète la main.

Le cors est beau lorsqu'il est façonné
D'une mesure et quantité reiglée,
Quant chascun membre est proportioné,
Avec couleur qui soit entremeslée,
Par lustre tel que tout soit ordonné
Bien à propos ; la chose est mal dolée
Où la mesure et la couleur défault :
Mais la nature a tout ce que luy fault.

A un chascun la nature faict part
Des biens qu'elle a, car elle est redevable
A un chascun, mais elle les despart
Diversement : à l'un l'œil agréable,
La face à l'autre où n'y fault point de fard,
L'autre elle faict en prudence admirable,
Aux uns elle est si large de son bien
Très précieux qu'il ne leur manque rien.

L'amye avoit tout beau, dont Demestric
Laissa sa femme afin de la servir ;
L'argent levé pour la gendarmerie
Il luy donna, tant se laissoit ravir
De sa beauté, aymant mieulx de sa mye
Par ce présant les désirs assouvir
Que l'employer à sa propre défense,
Tant la beauté est de grande puissance !

Combien de roys, tout ainsi que ce roy,
Se sont portés encore davantage
Pour la beauté, ont deschiré la loy
Et mesprisé le sacré mariage !
Mais nonobstant tu te dois tenir coy,
Brave poëte, et ne luy faire outrage :
Le tansgresseur du sainct commandement
Tu dois blasmer, et non ce sacrement.

O vous, mon roy, Henry, roy de la France
Et de Poloigne, et roy encore mieux
De la bonté, de vertu, de prudence,
Et de beauté, le grand trésor des cieux
Vous est ouvert en si grande abondance
Que vous rendes esblouys tous nos yeux
Par les rayons d'une humanité telle
Qu'un autre roy ne l'eut oncques plus belle.

J'ose bien dire à vostre Majesté
Ce que je voys empraint sur vostre face :
O que le Ciel me rendra contanté
Si envers vous il me faict trouver grâce
Et si mon chant est de vous escouté !
Excuses moy si ma rime est trop basse,
Car paindre au vif la beauté ne se peut :
Moins s'en peult-il dire ce que l'on veult.

Vostre beauté n'eut-elle grand puissance,
Vous estant dûe ? Car l'Anglois estranger
Se voulut metre en vostre obéissance.
Mais, refusant au devoir se ranger,
Vous, mieux contant de vostre belle France,
Délibéré de jamais ne changer,
N'aves voleu ainsin à la légère
Vous acouster d'une royne estrangère.

De bout en bout l'Europe vous a veu,
Et la Poloigne, estant esmerveillée
D'un Prince tel, d'un royal cœur pourveu,
Aussy vous a sa couronne baillée;
En ses païs nulle beauté n'a peu
Avoir ce bien d'estre avec vous liée,
Car vostre France avoit avecques soy
Une beauté digne d'un si grand roy.

Vous n'avies point besoin d'autre richesse,
Plus précieuse et qui eût plus grand pris,
Que la beauté ornée de sagesse,
Car vous sçaves, comme trop mieux apris,
Que la beauté chasse deuil et tristesse
D'un cœur qui est de marrisson surpris;
Elle a du Ciel ceste faveur reçeue
De resjouyr dès qu'elle est aperçeue.

Vostre beauté aussi debvoit avoir
Pour sa compagne une beauté semblable,
Car tout ainsi qu'il ne feroit bon voir
A un grand roy un chasteau mal logeable,
Vous n'eussies peu nul plaisir recevoir
De la laideur à l'œil mal agréable :
Mais vous aves si très bien sçeu choisir
Que vostre France y prend un grand plaisir.

Si quelque grand, vivant en liberté
Ou acouplé à party non aimable,
Par les attraictz d'un bel œil emporté,
Achète cher un ayse peu durable,
Un tel défault doibt estre suporté
Benignement : celuy n'est punissable
Comme larron qui, languissant de fain,
A desrobé quelque pièce de pain.

Comme celuy, qui a grande foyson
De vin de Grave ou bien de Malvoisie,
N'ira jamais, s'il n'est hors de raison,
Boire autre part quelque liqueur moysie.
Aussi celluy, qui a dans sa maison
Une beauté entre toutes choisie,
N'ira d'aulcun les espouses tenter,
Ayant chez soy de quoy se contanter.

Il n'y a rien que mener vous y puisse
Comme j'ay dict. Encore plus je voy
Que vous aves, Sire, en horreur le vice :
Vous craignes Dieu et embrasses sa loy.
Vous estes plain de bonté, de justice,
Ce que fera que vous règneres roy
Et tout plain d'ans laisseres vostre sceptre
A voz enfans que Dieu vous fera naistre.

Dire je puis, de l'illustre Loyse
Vostre, qu'elle a des estoilles le nom,
Qu'à toute dame au monde elle reluise
Par sa vertu comme un ardant brandon.
Elle est cousine aux courageux de Guise,
Riches de gloire et célèbres de nom
Qui, descendus des princes de Lorraine,
Ne veulent point qu'autre Roy que vous règne.

C'est pour cela qu'ilz meurent tous pour vous,
Si bien leur est la foy recommandée !
Leurs grands ayeux, comme sçavent bien tous,
Par un long temps furent roys de Judée.
Il nous va bien qu'ilz soient auprès de vous
Et ne seroit la France gourmandée
Si un chascun, qui se dit serviteur
De la Couronne, avoit un si bon coeur.

Il n'y a point une plus belle race
Dessous le ciel, ce qui démonstre bien
Que la bonté en elle prend sa place,
Or, tout ainsin qu'il ne luy manque rien
De la beauté dont toute autre elle passe,
On ne pourroit aussi dire combien
Toute vertu y est : par conséquence
On treuve bonne une telle aliance.

A vous, Princesse, un plus grand los est deu
Que cy devant n'ont heu les grandes déesses,
Qui leur renom immortel ont rendu,
Ayant suivy de vertu les adresses,
Par quoy, dès lors que le Roy vous eust veu,
Il vous choisit, ô Royne des Princesses !
Du Roy encore un plus grand bien aures
Quand de nos Roys la mère vous seres.

Je te salue, ô lumière divine,
Bonne beauté, gouvernante des Cieux,
Qui entretiens ceste ronde machine,
Obéissante au mouvoir de tes yeux !
Fay que tousjours puisse ardre ma poitrine
Du saint désir de ton beau précieux
Et que mon âme en toy soit contantée
Pour le loyer de t'avoir bien chantée.

Dons fais à très hault, très excelent et victorieux prince, Henry IIIme de ce nom, roy de France et de Poloigne.

Je ne veux poinct demeurer le dernier
Qu'à vous, mon roy, Henry, je me présente,
Non pas mes biens, je n'ay pas un denier.
J'ay seulement l'esprit qui mieux contente
Le cœur des grans : de ce je fais grenier
Ainsi que faict un riche de sa rante,
O, que je suis heureux q'un si grand roy
Incline l'œil à ce qui vient de moy !

Le Ciel vers vous, prodigue de tout bien,
A plaines mains son mieux vous abandonne :
C'est la vertu, le plus ferme soutien
Que puisse avoir vostre double couronne.
Le monde, afin qu'il ne vous manque rien,
Un los qui doit vaincre l'obly vous donne.
Moy, qu'Apollo orne de lauriers verdz,
Je ne vous puis rien donner que mes vers.

Le Dieu, qui est des batailles vainqueur,
Pour nostre bien et pour l'honeur et gloire
De vous, mon Roy, met en vous un tel cœur
Qu'aux grandz combatz aves tousjours victoire.
L'heureux destin vous donne tant d'honneur
Qu'à tous jamais de vous sera mémoire.
Le temps vous faict de bien riches présans,
Vous coronnant en voz beaux jeunes ans.

L'esglise aussi vous donne l'oraison,
Priant que Dieu tousjours sain vous maintiene
Et préserve d'embusche et trahison,
Qu'à vostre estat nul désastre n'adviene

Et que jamais vostre illustre maison
Dessous sa main ce royaume contiene :
Ce don est riche et de bien grand profict,
Plus qu'à tout autre il vous plaît et suffit.

Le gentilhomme est quicte en vous donnant
Son sang, sa vie, à vous fere service :
Il le vous doit et vous abandonnant
Se rend vilain et taché de tout vice ;
Je ne dy pas q'un coup le pardonnant,
S'il plaît au roy, retourner il ne puisse
En la faveur et grâce de son roy
Pourveu que plus ne luy rompe la foy.

L'or et l'argent, qui sont vostres, on doibt
Les rendre à vous : parquoy à vostre porte
Tant de chevaux chargés d'argent on void
Que tous les jours de ça de là on porte ;
Par ces deniers à la guerre ou pourvoit,
Car autrement on n'auroit la main forte :
« L'argent fait tout ; il donne esprit et cœur,
« L'home n'a point un meilleur serviteur.

Donc à bon droit de tous costés vous vient
L'or et l'argent, sans que personne y faille ;
Car, vous rendant ce qui vous appartient,
L'un les empruns, l'autre paye la taille.
Aussi par vous la France se maintient
Et vostre esprit sans repos se travaille
Pour nous garder du malin opresseur
Duquel sans vous home ne seroit seur.

L'univers n'a un roy qui soit si plain
Des biens de tous. Vostre France est un monde
Qui n'a besoin de prendre ailleurs son pain ;
De ce qui est soubs le ciel elle abonde.
Vous en pouvez faire par vostre main
Ce qu'il vous plaît, sans qu'aucun vous responde
Ny puisse aller contre vostre voloir :
D'un autre roy on borne le pouvoir.

Tout ce grand bien au bout de l'an est court,
Car l'un le don, l'autre l'estat demande.
De telles gens on void plaine la court,
Tant de tout temps l'ambition est grande.

De tous costés on y vient, on y court ;
Aussi fault-il que vostre main entende
A faire place aux biens qu'on voit venir,
Car vous tout seul ne pourries tout tenir.

Comme la mer par chascun jour se rend
Pleine de flotz et après retirée
Jusqu'au sablon se ravale et descend,
Vostre argent est d'une telle marée :
Là un chascun qui peut y pesche et prent,
Non que la pesche y soit bien asseurée,
Veu que l'orage et la force du vent
Noye en la mer les pescheurs bien souvent.

Je n'oserois mon filet hazarder
En ceste mer ; il fault que je le mecte
En un ruisseau pour le contregarder.
Mais je m'atens que le chant du poëte
Sait par sa muse assez bien demander,
Et vous, mon Roy, de quelque bien honeste
Resjouires celuy qui ne jouit
De bien aucung s'il ne vous resjouit.

Stance pour la consolation de très illustre dame, Caterine de Médicis, sur le décès de son fitz, Charles IXeme, roy de France.

Vous aves veu de vostre arbre les fleurs
Tomber ; encore il en reste de belles,
Ce qui vous doit faire cesser les pleurs,
Car l'univers n'en a produit de telles.
De celles là vous verres les fruictz meurs
Qui de la France osteront les querelles :
L'arbre n'est point par la gresle destruit
Quant il fait voir encor entier son fruit.

Epistre à très hault, illustre et très magnifique seigneur, Monseigneur Honorat de Savoye, marquis de Vilars.

Fais à ce coup, Muse, que je te voye
Voler au lieu le plus hault de Savoye
Qui à la France a donné l'Admiral,
Tel qu'en vertu il n'a point son égal

Et en bonté et grâce non pareille,
Qui volontiers te preste son oreille.

Dy luy cecy, qu'en mon jardin j'avois
Un arbrisseau tout seul, où je prenois
Tout mon plaisir, venu de ma naissance,
Où j'avois mis toute mon espérance
Pour me repaistre à l'aise de son fruit,

Car, né qu'il fût, il ne fut point destruit
De la gellée et moins de la bruyne,
Il ne fut point rongé de la vermine,
De la tempeste il ne fut point batu ;
De feuille et fleurs il estoit revestu
Et commençoit me donner du fruictage,
Me promectant m'en donner davantage
Quant il seroit venu en son entier.

Un grand marquis arrive en ce quartier,
Voit ce jeune arbre et luy revient de sorte
Que contant suis qu'il le prene et emporte,
Veu que le lieu où ce jeune arbrisseau
Estoit planté n'estoit si bon ny beau
Comme celuy du seigneur pour le rendre
Plus fructifère et plus de fruictz en prendre,
Que n'eusse faict si je l'eusse laissé
En mon jardin qui ne l'eust avancé.

Cest arbre donc au seigneur bien agrée :
Il est à luy, il s'en sert et récrée,
Et toutesfois, celuy qui l'a donné,
Et qui l'avoit cultivé, gouverné,
Ne se ressent du fruit jusqu'à ceste heure ;
Parquoy marry sera si plus demeure
Sans savorer du fruit qui luy est deu,
Et, s'il n'en gouste, aura son temps perdu.

Je ne diray plus au long ceste énigme.
Vous, Admiral, sans autre longue rime
Bien l'entendes : faictes-moy donc sentir
Que je ne puisse en rien me repantir
D'avoir osté de mon jardin la plante,
Car heureux suis si elle vous contante,
Mais moy aussi veux estre contanté,
Ou autrement que je l'eusse planté

Ne serviroit à moy que d'une peyne,
Voyant sans fruit mon espérance vaine.

Stances de la richesse et humains offices de la maistresse avecq la définition de l'amour, desdié à très illustre Princesse Madame Marguerite de Valois, Royne de Navarre.

Sonnet.

Très illustres princesse, et fille et seur de roys,
Royne de la vertu, de bonté, de sagesse,
Royne de la beauté et de toute alégresse,
Le Ciel vous a donné le sceptre Navarrois !

Consacrer mes escrips, ô royne, je vous dois.
Aussi sont-ils à vous : Car c'est de la richesse
Et offices humains qu'on a de la maistresse
Et des perfections qu'ès dames je cognois.

Voudries vous refuser mon ofrande petite !
Nany point, s'il vous plait. Car tout autant mérite
L'offrande d'un petit que d'un bien grand seigneur,

Alors qu'il la présante à Dieu d'un dévot zèle,
Comme je fays à vous : prenes la donques telle,
De mon bien c'est aussi le plus riche et meilleur.

Epistre.

Madame,

Ayant entrepris de publier mes escriptz par impression publique, j'ai voleu premièrement vous consacrer humblement ce mien œuvre poétique dedans lequel je dépains l'incomparable richesse, les vertus et les humains offices de la Maistresse, afin que, si j'ay tant d'heur de plaire à vostre grandeur ces vers que je vous dédie, le reste soiten seureté de n'estre persécuté des morsures de l'envye. Car ma muse passera partout sans qu'on luy mesface nullement, quand elle aura pour sauf-conduit vostre grâce.

Stances de la richesse et humains offices de la maistresse avecq la définition de l'amour.

La maistresse emporte le pris
D'une incomparable richesse,
Tant que le marchant mieux apris
N'en pourroit estimer l'espèce ;
Il n'y a roy qui n'y soit pris.
Elle a sujectu la sagesse
Qui l'honore d'un tel debvoir
Qu'elle est bien ayse de l'avoir.

En l'univers n'est un tel bien
Que la maistresse à l'homme garde.
Il sereit de nous moins que rien,
Si n'estions en la sauvegarde
De son ventre qui faict si bien
Qu'il nous préserve et contregarde
Neuf moys entiers fermés et clos
Pour y fourmer noz ners, noz os.

La semence qu'on peult avoir
Ne sert de rien et ne peult naistre
Pour quelque profict recevoir,
Si l'on n'a du lieu pour la mectre,
Par cela donc chascun peult veoir
Que, pour nous faire au monde croistre,
Il fault que la maistresse y soit
Qui nostre semence reçoit.

Elle nous produict de son corps
Au monde pour nous faire vivre
Et pour nous rendre grandz et fors
De son pur lait doux nous ennyvre,
Si elle nous mectoit dehors
Au vent, il s'en pourroit ensuyvre
Q'un pourceau nous dévoreroit
Et vif aucun ne resteroit.

Entre les bras elle nous porte,
Se gardant bien de nous fouler,
Nous faict d'une mignonne sorte
A notre petit pas aller,

Et, ce que bien plus nous importe,
Elle nous aprent à parler ;
Surtout nous tient netz et nous lave,
De quoy a besoin le plus brave.

La maistresse en toute saison
Sçait tenir un bon équipaige
Et toujours nette une maison,
Donnant tel ordre en son mesnage
Que tout se passe par raison,
Tant elle est pourvoyante et saige,
Et n'en laisse rien empourter,
Faisant le tout bien profiter.

Puis quant son mary des champs vient
Travaillé, mouillé, elle apreste
Un bon gros feu, comme il convient
Le reçoit, luy frotte la teste,
Et ce qui à son goust revient
Luy donne, et luy faict si grand feste
Qu'à rien plus ne luy faut penser
Qu'à se bien traicter et pencer.

Quant elle ainsi l'a bien traicté,
Dedans le lict elle le couche,
D'un linge blanc bien apresté,
Puis, tout bas, sans ouvrir la bouche,
Quant tout est clos et arresté,
A luy s'en va, le baise et touche,
L'embrassant d'un si grand plaisir
Que tous deux y ont leur plaisir.

Nature nous faict indigens,
Car il convient que l'on mendie
Tout ce qu'on a des élémens :
Et de la maistresse jolye
Il fault que tenions nos enfans
Et qu'à ces fins elle se lye
Aveeq nous pour, de main en main,
Perpétuer le genre humain.

Combien de piquans aiguillons
Nature incessamment nous taille,
Dont des assaus à milions
Nous soufrons, mais ceste bataille

Ne passe, si centz bataillons,
Que la Maistresse ne nous baille
Secours : c'est elle qui obtient
La victoire alors qu'on la tient.

De mille malheurs redoublés
Fortune incessamment nous presse,
Desquelz nous serions acablés
Sans le secours de la Maistresse :
Elle, quant nous sommes troublés
De quelque pesante destresse,
Du fardeau nous sçait exempter
Ou bien nous ayde à le porter.

Elle est aussi une Vénus
Qui n'est qu'Amour, chose céleste,
Dont tous les hommes sont venus,
Et du monde tout ce qui reste,
Voire de ceux qui sont tenus
Pour sçavans, l'escript nous atteste
Qu'elle est l'âme de l'Univers,
Ce que je chante par mes vers.

C'est elle qui ce Cupidon
Jeune et beau a mis en nature,
Dieu grand de pouvoir, ce dit-on,
Bien qu'il soit de petite stature,
Armé de traictz, d'arc, de brandon,
Enfant sans nul soucy ni cure,
Ailé, tout nu, bandé des yeux
Afin qu'on le remarque mieux.

Contre l'homme il porte les armes
Et l'arc contre les animaux,
Le feu pour enflammer les dames,
Les plumes contre les oyseaux.
Il est nu pour getter les flammes
Aux poissons qui nagent aux eaux,
Il est à guerroyer sans cesse ;
Ceulx qu'il veult, il attaint, il blesse.

Ceste blessure n'est à mort,
Au contraire donne la vie
Au petit, au grand et au fort,
Alors qu'ensemble il les parie,

Toute espèce d'animaux sort
De luy, qui faict l'amy, l'amye,
Qui sont ensemble bien couchés
Quant de sa flesche sont touchés.

Les roys, les grands en sont venus ;
Les saiges et toute autre sorte
D'hommes, femmes, grandz et menus,
Sont naiz au monde soubz l'escorte
D'Amour et luy en sont tenuz.
Après on voit le fruit qu'il porte
Si grand qu'on ne peult estimer
Le bien qui vient de s'entraymer.

La belle Cypris qui voyoit
Son filz en beauté, grand miracle,
Et que jamais il ne croissoit,
Heust pour responce de l'oracle
Thémis que tout seul né estoit,
Sans ayde d'aucun ny obstacle,
Mais pour croistre cest amoureux
Il falloit estre toujours deux.

Ainsin l'Amour seul ne peult croistre :
Il convient qu'il soit secondé
Et mieux seroit qu'on fût à naistre
Qu'aymer comme un outrecuidé
Sans estre aymé. Il faut cognoistre
Ce que d'amour est décidé :
L'un en dict mal, l'autre en dict bien,
Voyons si j'en laisseray rien,

Amour est une passion
Qui nostre entendement desvoye,
Du corps la consommation
Qui mect nostre jeunesse en proye,
La mort et la perdition
Du vieux pour une vayne joye
Sans aucun ordre ny raison,
Nourrissant vices à foison.

Encore plus pour le blasmer
Ils crient qu'Amour tout alterre
Et dient pour plus blasphémer
Que de luy vient tout adultère,

Comme si le prochain aymer
Estoit au public adversaire ;
Nous voyons que ceux de Vénus
Sont toujours les très bien venus.

Amour est une volonté
Irrésonnable, qui est née
En un esprit tout tourmenté
De passion, empoisonnée
De chaleur, contre chasteté :
Telle ne veux que soit nommée
De moy, mais c'est ce qu'en ont dict
Ceux qui de l'Amour ont mesdict.

Ce sont incensés mesdisans,
Qui de l'Amour, chose divine,
Détractent ; en tout desplaisans
Quant leur fauce langue abomine
Le ciel, les artz et les scavantz,
Foulant sous les piedz la doctrine,
Rien de bon ne veulent ouyr,
Encore moins se resjouyr.

Le vray Amour est tempéré ;
Que, s'il ne l'est, plus ne s'appelle
Amour, mais un feu préparé
A toute fureur qui est telle
Q'un homme est du tout séparé
De raison et bonne cervelle :
Au vice il fault donner son nom,
Gardant d'Amour le bon renom,

Des doctes un nombre infiny,
D'Amour contemplans le vocable,
L'ont bien autrement définy ;
Cognoissans qu'il est profitable,
Ils en ont distrait et banny
La cupidité détestable,
Tout ainsi que l'or est purgé
De l'escume quant est forgé.

On dict pour parler proprement
Qu'Amour *vouloir bien* signifie :
Amour n'a donc aucunement
De mal, quelque chose qu'on die.

Ainsin on voit que celuy ment
Qui le dit poison ou folye :
Amour, quant tout est bien compté,
Est une bonne volonté.

Amour est aussi de Nature
Une prompte inclination
Que ceste mère, qui a cure
De nostre conservation,
Imprime en toute occasion
Aux fins de la conjonction,
Qui faict qu'un chascun ayme et prise
La chose qui luy simbolise.

Amour est un puissant vouloir
Qui à son apétit ordonne
En ce qu'il pence et cuide avoir
Par une reigle droicte et bonne,
N'obmetant rien de son pouvoir
Qui en libéralité donne.
Amour n'est rien que souhaiter
Cela qui nous peult profiter.

Amour se nomme une vertu
A nous nécessaire, vuitive
Comme elle est. Le tout débatu,
Il est impossible qu'on vive
Sans Amour ; qui n'en est vestu
De tout bien et repos se prive :
C'est cela qui mect bon accord
Entre le petit et le fort

Plus est une cupidité
Qui est de nostre cœur tirée,
Nous donnant une avidité
D'avoir la chose désirée,
Que l'on juge avoir mérité
Tant loing qu'elle soit esgarée,
Ou c'est une crainte qui faict,
Qu'à la Maistresse on a respect.

Amour est un ardant désir
Qu'on a envers la chose belle,
Ainsi que l'on la veut choisir
Et que l'on la croit estre telle,

Pour en user à son plaisir
Et à plain souhait jouyr d'elle :
Voilà la résolution
Et la plus saige opinion.

Le désir est à ce qu'on n'a ;
Amour aussi, mais davantaige
L'Amour ayme bien ce qu'elle a,
Et jamais aucun personnaige
De bon esprit ne condempna
L'Amour ; donc, en peu de langaige,
Si je dis bien ce que je veux,
Le désir est toujours douteux.

L'Amour et le désir sont deux :
Le désir est de venir riche
Qui rend l'avare soufreteux,
N'osant manger tant il est chiche ;
Mais au contraire un amoureux
Faict verdir ce que tombe en friche ;
De bien faire il est soucieux,
Libéral, courtois, gracieux.

Amour le pousse au bon scavoir,
Aux armes et à l'armonie
Des instrumens. Il se faict voir
Perfect en tout ; il ne desnie
Chose aucune qu'il puisse avoir.
Pour estre agréable à l'amye
Le plus sot, s'il est amoureux,
Devient modeste et gracieux.

Ovide descrit la beauté
De Corinne et sa bonne grâce ;
Properce a doucement chanté
Sa belle Cynthie et Horace
En ses vers sa Lydie vanté ;
Tibulle sa Délie embrasse
Et le docte Catulle encor
Pour sa Lesbie chante d'or.

Pétrarque, en sonetz merveilleux,
Pour sa Laure faict l'Italie
Avoir le bruit de dire mieux
Que toute autre langue polie,

Car il eslève jusqu'aux cieux
Sa Laure, maistresse jolye :
Le grec, le latin ne sont rien
Auprès de luy pour dire bien.

Nostre excelent Ronsard, françoys,
Chante sa maistresse Cassandre
D'une si haulte et claire voix
Que partout on la peult entendre ;
Un plus digne que luy ne vois
Qui puisse le verd laurier prendre :
Tant doucement a résonné
Que Phœbus l'en a couronné.

L'Amour m'avoit faict arrester
A une mignonne Gentile ;
C'est elle qui m'a faict chanter
Et cultiver des vers le stile.
Rien plus n'en ay peu raporter,
Mais ma peyne n'est inutile,
Car je pren plaisir en lisant
Ce que d'elle j'aloy disant.

Si quelque brave me demande
Ce que d'elle j'alloy disant,
Pendant que j'estois de la bande
De ceux qu'Amour va conduisant,
Il le sçaura, mais qu'il entende
Que ce Dieu, en nous séduisant
La raison, des yeux se rend maistre
Et faict voir ce qui en peut estre.

Je chantoy donc que ma Maistresse
Avoit le corsage si beau
Q'Apelle n'eût onque l'adresse
D'en pourtraire un tel au pinceau.
D'or fin estoit sa longue tresse
Et la blanche et vermeille peau
De sa joue estoit colorée
De lis et de rose pourprée.

Son front justement limité
Estoit d'yvoire et de porphire ;
Sous deux arcz d'ébène voûté
Deux beaux yeux on voyoit reluire,

Ains deux soleilz plains de clarté,
Esquelz Amour, prenant sa mire,
Descochoit mille traictz vainqueurs
Et captivoit autant de cœurs.

Sur son nes l'envye animée
N'eust sçeu que reprendre ou blasmer.
Sa bouche estoit d'œilletz semée
Où mainte perle d'outre mer
Se rengeoit que la lèvre aymée
Pouvoit descouvrir et fermer;
De là partoit le doux langaige
Propre à molir tout dur couraige.

De là le doux rire naissoit,
Qui l'esprit au ciel achemine.
De neige son col blanchissoit,
Et de laict sa large poitrine
Où puis baissoit, puis se haussoit,
Une double pomme yvoirine,
Précieux joyeau de l'Amour,
Dure, ferme et rondie autour.

La main du tout pareille à celle
D'Arachné ma Maistresse avoit,
Estroite et longue, sur laquelle
Nerf ou veyne ne s'eslevoit.
Ma Maistresse estoit ainsi belle
Lorsque son œil me captivoit,
Qui despuis a prins autre adresse,
Ce qu'elle a faict comme Maistresse.

Ainsi l'Amour se faict chanter
Par la Muse des bons poëtes
Pour les plus grands roys contanter,
Tant sont propres leurs chansonètes
Qu'entre les mains se font porter
Des personnes les plus honnestes !
Le temps qui faict noz ans passer
Ne peut leur mémoyre effacer.

C'est à la Maistresse qu'il fault
Porter honneur et révérance ;
Encor que son pris soit bien hault,
L'on ne doit pleindre sa substance

Sa peyne, le froit, ny le chaut,
Tant grande en est la récompense,
Seulement soit elle au plaisir
Qu'on prend à ce qu'on a désir.

Des misères et pauvretés de la vie rustique.

Celuy qui a son ventre soûl et plain
Loue le jeûne et dict bien de la fain;
Ainsi on void que celuy qui demeure
Autour des roys en tranquilité seure
Vante à crédit l'aise du laboureur,
Mais s'il mangeoit du pain sec en douleur,
Comme aux champs faict le paisan misérable,
Il ne vouldroit luy estre en rien semblable.

Le bon Saturne apris au genre humain
Le labouraige et l'usaige du pain ;
Pour ce bienfaict les payens l'estimèrent
Père des Dieux et pour Dieu l'adorèrent.
Sembable honneur fut faict aux grandz espritz
Qui quelque adresse à l'homme avoyent apris,
Gens aveuglés et brutaux de nature
Qui supposoyent la voyne créature
Et un subject passible et vitieux
Au lieu de Dieu qui habite ès hautz cieux !

L'homme qui a quelque grâce louable
Et qui se monstre au public secourable
Mérite bien que l'on luy face honneur,
Car, puisque l'homme à l'homme est adjuteur,
Il luy est Dieu ainsi que faict entendre
Le philosophe. A quoy je ne veux tendre
Pour ne donner à l'homme indignement
Ce qui est deu au Dieu du firmament ;
Mais, honnorant l'homme qui nous profite,
Il ne faut pas excéder la limite.
L'Antiquité lourdement mesprenoit,
Leur déférant plus que n'apartenoit.
En nostre temps, tant s'en faut que l'on donne
Quelque advantaige à la personne bonne
Pour l'honnorer de sa peyne et labeur,
Comme on devroit faire du laboureur

Que parmy nous vilain on le répute,
Et toutesfois celuy qui le rebute
De son labeur ne se pourroit passer.
C'est luy qui sçait noz vignes agencer
Et cultiver la gratieuse plante
Du bon Bacchus, sur toute autre excellente ;
Il la foussoye, il la taille et tant faict
Qu'elle nous donne un brevaige parfaict
Qui de bien près égale l'ambroisie.
Il a encor la pensée saisie
D'un grand soucy pour nous mectre en la main
Du beau froment le tant savoreux pain :
C'est pour cela qu'il va la terre fendre,
Au grand travail de ses bras, pour la rendre
Douce et fertile, en yver, en esté ;
Puis, quant son champ il void bien apresté
Et la saison bonne pour la semance,
Tout diligent il s'apreste et advance
A y getter le beau grain pur et nect.
En autre temps moins en repos il n'est,
A travailler aux prés, aux boys, ne cesse ;
Pour les fermer tantost il y redresse
Le fort buisson et le large fossé.
En son labeur jamais il n'est lassé ;
Car, aussitost que la viste arondelle
Revient à nous en la sayson nouvelle,
Le laboureur prend, des meilleurs fruictiers
Qu'il peult choisir, les greffes plus entiers
Et ente après, d'une main bien aprise,
Icy la pomme, et icy la cerise,
La muscadèle et poire de fin or,
Le cap pendu, la poire pomme encor,
Bref, tous les fruitz de diférente sorte
Croissant icy et que d'ailleurs on porte.
Ce n'est pas tout. Le paisan est soigneux
Plus que de soy de ses vaches et bœufz.
Couché de nuit dessus la terre dure,
En cependant qu'ilz prenent leur pasture,
Veille et regarde et void briller ez cieux
Un escadron de flambeaux radieux,
Dont à part soy il remarque la course :
L'Astrologie a pris de là sa source.

Puis des brebis il meine les troupeaux
Sur le sommet des verdoyans couteaux .
Ou leur faict paistre emmy l'herbeuse plaine
Et serpolet, et trèfle, et marjolaine ;
Les aigneletz sautilent à l'escart,
Chèvres et boucz broutent de l'autre part.
Puis, quant le jour à s'embrunir commence,
Il les rassemble ; un grand bouc les devance,
Qui à pas lentz droit au parc les conduit.
Mais le berger, qui derrière les suit,
A pleine bouche enflant sa chalemie,
Chante dessus les amours de s'amye.
Quant dans le parc les troupeaux sont serrés,
La vilageoise aux grands sabotz ferrés
Y court soudain et, trayant les femelles,
Remplit ses brotz du laict de leurs mamelles,
Dont elle faict burre et fourmaige gras,
Friant dessert des planteureux repas.

Lorsque Phœbus ses retz plus chaus nous darde
Et que partout la cigale criarde
Va conviant les ouvriers altérés
A moissonner les présens de Cérès,
Le villageois, armé d'une faucille,
Court à ses bledz avecques sa famille.
Là, comme un chef, rengeant ses bataillons,
Aux manouvriers il despart ses sillons
Et va coupant la javelle dorée
Du plus matin jusques à la vesprée.
Ayant son blé en la grange rendu,
Il est par luy dessus l'aire espendu,
Où les ouvriers, trois à trois, quatre à quatre,
D'un ordre esgal, ne cessent de l'abatre,
Les fléaux en main, tant que hors des espitz
A coups de fléau tous les grains sont sortis ;
Par tout le corps la sueur leur distille.
Après cela, la villageoise habille
Vient séparer les festus du beau grain.
Tout n'est serré ; ce qui reste n'est vain,
Car il luy sert à nourrir sa poulaille
Qui par tout l'an œufz et pouletz lui baille.
De là on prent argument de compter
Comme un paisan a de quoy se traicter,

Pour le bon vin que sa vigne lui porte,
Pour les bons fruictz cueillis de toute sorte,
Pour le blanc pain qu'il faict du net froment,
Et pour avoir aussi commodément
Le gras mouton, le veau et la poulaille :
Certes à tort un tel bruit on luy baille.
L'asne au moulin porte moudre le grain,
Mais pour cela il n'en menge le pain.
C'est tout ainsi du paisan qui ne cesse
De travailler, mais rien on ne luy laisse,
Car au seigneur la rante il fault porter
Et le froment plus beau luy présanter ;
Il y en a d'autres à qui la rante
Est deue aussi, il faut qu'il les contante,
Ce qu'il ne peult en sa stérilité.
Parquoy après le fief est arresté
Par le sergent en main de commissaires
Qui font crier les fruictz bien nécessaires
Au laboureur qui a tant travaillé ;
Mais pour cela rien ne luy est baillé.
Au plus offrant tous les fruictz on délivre,
Sans rien laisser au paisan de quoy vivre.
Outre cela, les paovres laboureurs
Sont la plus part mestayers des seigneurs,
Des gros marchans et personnes de lettre,
Qui le plus beau lui prennent sans main mettre.
Un chascun void à quoy il est subject ;
Bref, il n'y a rien tant que luy d'abject.

C'est luy qui est chargé de tous subsides,
De l'un, de l'autre. On void ses granges vuydes
Et sa maison de meuble et autre bien :
Jusqu'à la coite on ne luy laisse rien.
Quant le soldat a passé, c'est la raige ;
Il ne se trouve œuf, poule, ni fourmaige.

Que serviroit faire description
Par le menu de son affliction ?
Rien seulement que d'empirer sa playe.
Certes c'est luy qui tout seul faut que paye
L'escot de tous, quant rien plus il n'auroit,
Car autrement fort mal on disneroit.

Si faudrait-il pour se monstrer honneste
Qu'à tout le moins il mangeât de la feste
Et toutesfois il n'a son soûl de pain,
Noir et moisi, pour apaiser sa fain.
Et bien luy sert tenir pour ordinaire
Du vin meslé ou bien de belle eau claire.
Il est aisé de juger de cela
A veoir sa face et la mine qu'il a.
Il a le poil et la barbe mal faicte,
L'œil enfoncé, la peau seiche et retraicte,
Comme celuy qui a longue saison,
Les fers aux piedz, languy dans la prison.
Si froidement sa cuisine se porte,
Encore est-il vestu de pire sorte,
Car son velour et ses habitz plus beaux
Sont vieux haillons deschirés à lambeaux,
Sentant de loin la sueur et la crasse,
Faictz d'une grosse et piquante filasse.

O misérable et chétif laboureur !
Celuy est bien transporté de fureur
Et plus qu'un fer a les entrailles dures
Qui n'a pitié du mal que tu endures.
Qui ne te void, ou n'a jamais gousté
Le fiel amer de la calamité ,
Peut bien vanter d'un stile magnifique
L'aise et le bien de la vie rustique.
Mais celuy-là, qui void que sans repos
Mille accidens le minent jusqu'aux os,
Jugera bien que l'estat d'un forçaire,
Assujéty à l'outrageux corsaire
Est trop meilleur et plus dous mille fois
Que n'est celuy d'un paovre vilageois.

Avertissement aux Dames contre les dissimulés serviteurs.

Des dames je suis serviteur :
Je veux qu'on saiche le service
Que je leur faictz, c'est pour l'honneur,
Qui fuis et déteste le vice,
De là est bonne la faveur ;
Quant la vertu est la nourrice
De noz apétis, l'alimant
Est très sain au cœur de l'amant.

Pour vous, mes dames, un discours
J'ay donné des humains offices
De la maistresse et le secours
Qu'on a de ses grâces propices.
Icy je parle des amours
Qu'on vous poursuit par fains offices.
Dames, receves l'humble vois
De la Muse : je la vous dois.

Vostre amour, gentes demoiselles,
A l'amour du ciel nous conduit,
Tant voz divines estincèles
Nous soûlent d'un savoreux fruit.
Par vostre art et manières belles
Le feu des amans est produit
A une tempérance bonne :
C'est pourquoy à vous l'on se donne.

Je vous prie, soyes advisées
De fuir ces amans légers
Et des passions desguisées
D'un tas d'importuns mensongers ;
Ne vous fies, dames prisées,
A leurs chaus désirs, messagers
D'un désir tout confit en vice
Qu'ilz masquent du nom de service.

Surtout vous ne deves entendre
A ceux qui cuident estre beaux,
Car telle opinion engendre
Un sot orgueil en leurs cerveaux
Et leur fait encore entreprendre
Tous les jours mille amours nouveaux :
» Avant que de faire largesse,
» Voyes à qui, combien et qu'est-ce.

Toute perte et danger notoire,
Soufferts au pourchas de Cypris,
Semblent à l'homme honneur et gloire ;
Mais cela, dames de haut pris,
Rend infame vostre mémoire,
Si bien qu'après avoir mespris
A jamais vostre renommée,
Sans nulle excuse en est blasmée.

Quant nous cognoissons q'une femme
Endure pour nous en aymant,
De gloire nostre cueur s'enflamme
Tant avons de contantement
D'estre aymés : par quoy toute dame
Se doibt gouverner sagement
Et ne donner tant d'avantaige
Qui luy revienne à son dommaige.

L'homme se fains avecq la belle
Plain de constance et loyaulté ;
Caut et fin il se rit de celle
Qui est de moyene beauté.
De la dame rude et cruelle
Nous blasonnons la cruauté ;
La laide de tous méprisée
Nous sert de fable et de risée.

Donc, mes dames, soyes instruictes
De ne croire aux soupirs cuisans,
Aux pleurs, aux sanglotz hypochrites
Des fins et rusés courtisans,
Sondes bien avant leurs mérites
Ains qu'entendre à leurs dictz nuisans,
Car bien souvant toutes leurs mines
Sont autant de ruses malignes.

Mes dames, si l'on vous honnore
D'un los qui ne vous soit bien deu,
Croyes que c'est pour vous enclorre
Dans le res qui vous est tendu.
Gardes vous en ; voyes encore
Que l'oyseau est pris et perdu
Si au chant il preste l'aureille :
Ainsi pour vous on l'apareille.

Il vous faut aussi bien garder,
En vous tenant de mieux honestes,
Qu'on ne vous puisse regarder
De mauvais œil et suspètes
De ce que l'on voit brocarder
Celles qui ont légères testes.
« Un mauvais bruit oste le nom
» D'honeur : aymes le bon renom.

A la beauté, précieux gaige,
Un grand déshonneur on feroit
Si elle tournoit à dommaige
A celle qui pleine en seroit,
On luy feroit un grand outrage
Que le ciel ne suporteroit,
Car du ciel la ronde machine
Honore la beauté divine.

De voz amans la couleur blesme
Ne vous esmeuve nullement,
Afin que leur pasleur ne sème
Sur voz frons un rougissement,
Soucies vous plus de vous mesme
Que des tristes pleurs d'un amant :
Souvent sous une douceur telle
Se caiche la poison mortelle.

« Le seul soupçon cause infamie
» Et blesse vostre honnesteté :
Par luy, dames, vous est ravie
De l'esprit la rare beauté,
Doncques aymes plus que la vye
L'honneur et la pudicité ;
« Car la vie est bien tost estainte,
» Mais l'honneur de la mort n'a crainte.

La dame qui se rend coupable
Jamais délivrée ne sera
D'une infamie détestable.
Doncques plus luy profitera
Le blasme d'estre impitoyable
Que le loz qu'on luy donera
« De pitié : c'est rigueur extrême
» D'aymer autruy plus que soy mesme.

Qui au mal d'autruy remédie,
S'offançant et déshonorant,
Il se donne une maladie :
Ce n'est gain, mais dommaige grand,
Quand on rend à celuy la vye
Qui se dit par rigueur morant.
« Ce n'est perte, mais gain de fère
» Mourir de l'honneur l'adversaire.

C'est un trop malplaisant service
Quant on sert, pour en retirer
Un salaire qui tourne en vice,
De ce qu'on ne peut réparer.
Dames, que plus vous réjouisse
De veoir voz amans endurer
Sans vostre défaut que peu cautes
De souffrir peyne par voz fautes.

L'intention n'est de nature
Que la beauté, don gracieux,
Cause à nostre âme une soillure
Pour vivre en brutal vicieux.
Il faut par un bon soin et cure
Estre de soy tant socieux
« Que pour au mal d'autruy mettre ordre
» On ne se vienne à faire mordre.

La foy de ceux qui vous pourchassent,
Leur constant et pénible esmoy,
Envers vous mesme ne vous facent
Ingrates, légères, sans foy.
« Ceux qui ês retz d'amour s'enlacent
» Foulent aux piedz raison et foy :
» Quant l'Amour croît et se renforce
» Le sens décroît et perd sa force.

Dès qu'ne faveur nous est faicte,
De tous coustés nous la semons ;
Mais, publians nostre conqueste,
Vostre bon bruit nous difamons,
Doncques suyves le train honeste
Qui faict que nous vous estimons :
« Qu'un court plaisir ne vous admène
» A une perdurable peyne.

Chaut de vostre amour qui m'attire
Et de l'ardeur de vérité,
Un saige propos je veux dire
Qui par vous doit estre noté :
Croyes que celui qui espère
A jouyr de vostre beauté
Pour acomplir son entreprise
Se masque toujours de faintise.

Jamais ne fut, comme je pence,
Amant si loyal et parfait
Qui ne monstrât en apparance
Et beau langaige contrefaict
Trop plus d'amour et de constance
Qu'il n'en descuvroit par effaict :
« Tel faint que d'ardeur il trespasse
» Qui a le cueur plus froid que glace.

L'amoureux jour et nuit vous trame
Mille fines inventions.
Il dit qu'il brusle tout en flamme,
Plain d'amoureuses passions ;
Il pleure, il soupire, il se pasme.
Mais, quoy ! toutes ses fictions
De l'honneur vous veulent distraire
Pour vous mener à son contraire.

Mais quant vous leur aves faict grâce,
Tost se refroisdit leur désir ;
Si l'on les renvoye et deschasse
Un désespoir les vient saisir.
Brief, l'amoureux ne vous pourchasse
Que pour en tirer du plaisir :
S'il jouit il vous abandonne,
S'il ne jouit il vous blasonne.

Quant de ces poinctz je vous advise
Dames, je n'entends que l'orgueil
Une disgrace, une sotise,
Un front sévère, un mauvais œil,
Le moindre d'entre nous mesprise,
Ou luy face mauvais recueil ;
De ces fautes donnes vous garde,
Soffres qu'on vous ayme et regarde.

Je veux que le trait d'Amour touche
Doucement vostre affection
Et n'entens que comme une souche
Vous demeuries sans passion,
Car une dame trop farouche
Mérite apréhension ;
« Il me plait que la Dame cueille
» *De l'Amour la fleur et la feuille.*

Ne vous engages dans la boue
De faintise et malignité ;
Ne moques celuy qui vous loue ;
Uses de gracieuseté
Au loyal amant qui s'avoue
Esclave de vostre beauté :
Gardes que ceux qui vous estiment
Encontre vous ne s'enveniment.

Stances de la Noblesse dédiées au très magnifique seigneur de Losse, chevalier de l'ordre du roy, premier cappitaine de ses gardes et conseilher en son conseil privé.

Stance au dit Seigneur.

Je donne à vous, de Losse, ce qu'ay faict
De la noblesse; elle vous met en place
De voz estatz, car vous estes parfaict,
Plain de vertus, doué de toute grâce,
Ce que très bien vous monstres par effaict.
Donc je vous pry que plus de temps ne passe
Que de mon roy j'entende qu'il a veu
Ce que de moy pour luy vous aves heu.

Stances de la Noblesse.

Je chante icy le pris de la noblesse
Qui à bon droit tient le premier honneur,
Qui devant tous pourveue de sagesse
Fait apparoir qu'elle est de grand valeur,
Qui donne aux roys par sa grande prouesse
Le sceptre en main, qui tient en grand horreur
La vilenie et la vertu louable
Met en son lieu, prétieuse, admirable.

Les roys n'ont poinct autre argent, ni monoye,
Pour acquérir leurs royaumes et biens,
Sinon le sang, vie, bon cueur et foye
De la noblesse, à quoy les antiens
N'ont point fally : elle suit ceste voye
Serchant l'honneur avecques les moyens
De ce qu'elle a, que tout elle abandonne
Pour soustenir de son roy la couronne.

Les armes porte en main pour la justice,
Pour la défendre et pour la faire assoir
Au siège et rang digne d'un tel office
Qu'il puisse à vous faire raison avoir.
Surtout punir le meschant et son vice,
L'homme de bien, d'estat, d'honneur, pourvoir,
A tout cela s'employe la noblesse
Dont la justice est rendue maistresse.

Le laboureur, qui travaille sans cesse
Pour nous nourrir, n'est jamais molesté ;
En tout il est aydé de la noblesse
Et rien du sien ne luy est point osté :
Son beuf, son porc, son mouton, il engresse
Pour en passer son hyver, son esté,
S'entretenant avecques sa famille,
Sans nul danger qu'on luy prenne sa fille.

Le gentilhomme, en allant à la chasse
Avecq ses chiens et pour l'oyseau voler,
Dedans ses bledz et vignes il ne passe,
En autres lieux désertz les faict aller
Dont des chevaux on ne cognoit la trace,
Tant de peur a le bien d'autruy fouler.
C'est le devoir de la vraye noblesse,
De celle non qui nous nuit et nous blesse.

Le gentilhomme est tel qu'il se contante
Du bien qu'il a, sans se faire payer
Qu'une foys l'an ce qu'on luy doit de rante,
D'un serviteur ne retient le loyer
Et son subject jamais il ne tourmente,
De ce qu'il doibt ne se faict point payer,
Et ceux qui sont en long procès accorde,
Tant est amy de paix et de concorde.

De là voyons qu'au gentilhomme on donne
Le tiltre et don d'un seigneur justicier,
Non qu'il y veuille employer sa personne,
Cela il laisse à son juge officier
Qui bien apris jouxte la loy ordonne ;
Donc de ce faict ne se doit soucier,
Les armes a qui luy servent d'excuse ;
Bien doibt garder que son juge n'abuse.

Sa maison doit d'armes estre garnye
Pour s'en armer et ses subjectz aussi,
Qui luy tiendront escorte et compagnie
Pour s'en ayder : il fault qu'il face ainsi.
De bons chevaux tiendra son écurie
Garnie en tout ; tel sera son soucy,
De son estat à leur donner carrière
Et les piquer d'une brave manière.

Devant les yeux il doit mettre en mémoire
Les chevalliers pour la vertu tenus.
C'est pour cela qu'il doibt lire l'histoire :
Il y verra qu'ilz sont entretenus
En tout honneur, en louange et en gloire.
Les vicieux y sont aussi cognus,
Punis, chassés et mis en vitupère,
Car le meschant à la fin ne prospère.

Il y verra que Marc Brute, exécrable,
Qui atenta contre la majesté
Du grand César, se tua, misérable,
De sa main propre ; et mieux ne fut traicté
Cassie, estant de tel crime coupable ;
D'autres beaucoup qui pareilz ont esté
Séditieux, la divine puissance
Ne laisse point telz forfaictz sans vengence.

Quant aux tirans, il fault que l'on regarde
Anthiochus et ses faictz inhumains,
A cette fin que l'on se contregarde
De ne tomber comme luy en les mains
Du Dieu vivant : car, quelque heure que tarde,
On est puny. Tous ces poinctz sont certains.
Car ce tiran pourry de ladrerie,
Désespéré vit la fin de sa vie.

Plus luy fera la vraye histoire entendre,
Quel meschant bruit se donne l'opresseur
De ses subjectz, au lieu qu'il leur doibt rendre
Toute seurté du larron ravisseur ;
Tout ce qu'ilz ont de bon il leur faict prendre,
Tant qu'aucun n'est aux champs aujourd'huy seur
En tous endroictz où l'homme de noblesse
Ne recognoit la vertu pour maistresse.

On ne voit point que la noblesse faille
A ce qui est par la loy défendu ;
Le blé, le vin, le gras veau, la poulaille,
Et rien ne prent qui ne luy soit bien deu.
C'est de cela que le paisant sa taille
Paye à son roy ou il seroit perdu,
Mais le tiran, qui rien ne considère
Et ne craint Dieu, commet tout le contraire.

Il ne faut pas que la noblesse on blasme :
C'est le meschant qu'il faut vitupérer,
Qui par son vice et malheurte difame
L'estat qu'il a au lieu de l'honorer
Par la vertu et bonté de son âme,
Qui le feroit florir et prospérer.
De tout ce bien le vicieux se prive ;
Donc en repos impossible est qu'il vive.

La noblesse est pleine de toute grâce,
De courtoisie et toute humanité,
Qu'elle n'a rien de terrible en sa face.
Quelque degré qu'aye d'aucthorité,
On ne void point que jamais elle face
Contre l'honneur : donc elle a mérité
Qu'elle, qui est de vertu la lumière,
Soit devant tous en honneur la première.

Ceux qui se font de sa lignée et race
Doivent garder ce thrésor précieux
Et ne laisser dominer en sa place
Le vice infect, à tous pernicieux.
« Car tout soudain qu'un gentilhomme passe
» Hors de raison et se faict vicieux,
» De la noblesse il pert la renommée :
« Donc sa vie est de tout plus diffamée.

Le clair soleil s'obscurcit par la nue
Qui devant passe et ne rend de clarté
Et semble, alors que le perdons de veue,
Qu'il n'y est plus, mais il est escarté.
Ainsi le vice à la noblesse nue
Telle vapeur que son roy n'est porté
Jusqu'à nos yeux : il faut donc qu'il en chasse
Le vice affin qu'au devant il ne passe.

A la noblesse et à son exelence
Ma Muse chante, estant à sa faveur,
Que vaine n'est d'une recognoissance,
Que le profit y est avec l'honneur ;
C'est elle aussi qui en a la puissance
Pour faire ouyr de son chant la douceur.
Je ne vois point qu'un autre s'en soucie :
Donc la noblesse il faut qu'on remercie.

Sonetz de l'Avarice

I

Les appétis et mouvemens brutaux
Que nous avons en nous sont de grand feste ;
Qui les suivra il est pis q'une beste
Et détestable entre les animaux.

La loy combat contre tous ces assaus ;
Armons nous en et la mectons en teste :
Chascun alors sera paisible, honneste,
Et ne verrons pulluler tant de maux.

Qui est la loy afin que soit cognue,
Tant des petits que des grandz entendue ?
C'est celle là qui punit le malin,

Le vertueux honore et récompense :
C'est bien raison que chascun donc y pence
Et qu'à bien faire on soit toujours enclin.

II

Le grand dira : ma richesse et puissance
Feront toujours que mon mal sera bien,
Que je suis juste encore qu'il n'en soit rien :
Donc de la loy ne sert rien la deffance.

O obstinés, pleins de toute arrogance,
Vous n'estes pas exemptz du fort lien
De la loy juste ; en finz seures combien
Mieux luy seroit rendre obéissance !

Renges vos faictz et maintenes vous coy
Dessous le joug et bride de la loy
Qui vous défend de n'adhérer au vice.

Vous pences mal que, des maux infinis
Que perpétres, vous ne soies punis :
Dieu vous fera bien sentir sa justice.

III

Contantes vous en tout modestement :
« Le bon chrestien n'a d'autre chose à faire
» Que de ce peu qui luy est nécessaire
» Sans plus qu'il vive et pour son vestement.

Mais que sert-il faire un enterrement
D'or et d'argent et pour y satisfaire
De molester le paovre populaire !
Toy, faux avare, en as plus de tourment.

Le libéral n'est point en telle peyne ;
Il vit joyeux de son bien et domaine
Et de grand aise en faict à tous plaisir.

L'insatiable ambitieux recule
A tout bien faire et d'avarice brûle :
Il n'est possible estaindre son désir.

IV

Qui faict piller si ce n'est l'avarice ?
Qui fait meurtrir tant inhumainement ?
C'est l'avarice afin que meschamment
Le bien d'autruy il fourrage et ravisse.

Qui fait un homme aspirer à l'office
Qu'il ne mérite avoir aucunement ?
C'est l'avarice, et qui tant sotement
Le y reçoit : donc ne règne que vice.

« L'avarice est la racine des maux ;
Sans celle là nous serions tous égaux,
Ceste meschante avarice nous sème

Brigues, débatz, que toujours nous avons ;
La bouche ouverte et afamés vivons.
L'avare aussi n'ayme autre que soy mesme.

V

« Un avare n'a rien en toute sa richesse,
» Car de ce qu'il possède il a à faire plus
» Que de ce qu'il n'a *poinct* : parquoy c'est un abus
Que l'avarice soit sa dame et sa maistresse.

L'avare est en langueur et en telle destresse
Que tout ce qui est sien luy est d'un tel refuz
Tant qu'il n'en peut user : ainsi il est confus
Encor que d'acquérir bien sur bien il ne cesse.

Pourquoi n'ouvre-il pas les yeux ! Il verroit qu'il se faict
Des ennemis veillant le veoir mort et deffait,
Et pour y parvenir ils anticipent l'heure

« De sa mort. C'est celuy qui faict de son labeur
» Soûler un estranger et luy, par grand malheur,
» Au lieu d'estre joyeux, il se contriste et pleure.

VI

Le pourceau tout brutal, le chien, l'affamé loup,
D'un pareil sentiment sont q'un golu avare.
Encore il est pis qu'eux, de telle tache et tare
Maudite que son cueur voudroit engloutir tout.

Le pourceau dans la boue, à l'envers et debout,
Se vautre et s'en salit ; le chien, sans dire gare,
Emporte ce qu'il peut ; le loup ça là s'esgare,
Saute sur la brebis qu'il désire d'un coup.

L'avare a tout cela, encore davantaige :
Il est si pernicieux qu'il porte à tous dommaige,
Il serre, il enclost tout, laissant le bien pourrir,

Personne ne doit veoir, fuit toute compagnie
Et de son Dieu il faict sa bourse bien garnie ;
Aucun, moins luy encore, il ne peut secourir.

VII

Où se monstre l'avare ? aux cartes et aux detz ;
Car s'il n'estoit golu à l'argent, là sa peyne
Il ne mettroit jamais pour la chose incertaine ;
Les amis par le jeu en fin sont discordés.

O avares joueurs, je vous pry, respondes ;
Pourroit-on veoir au moins une chose plus vaine
Que ce jeu malheureux qui toute une sempmaine
Vous faict pacer les nuitz où tous vous morfondes ?

Est-ce pas grand malheur de veoir un homme riche,
Pour donner un escu, qu'il soit avare et chiche ?
Et au jeu il met tout. Certes il est le chien

Qui laisse le morceau qu'il tient seur en la bouche
Pour prendre l'ombraigeux qu'impossible est qu'il touche.
L'avare ainsi du jeu enfin n'emporte rien.

VIII

L'avare est plus larron que n'est un coupe-bource,
L'avare est plus brigant qu'un faux guetteur de pas,
Il dérosbe à la terre et faict passer le pas
De fain à l'indigent qu'il happe à peu de cource.

Ce diable d'avarice a de l'enfer sa source
Pour prendre les mondains d'un venimeux repas,
Car d'un tel lourd bestail l'enfer faict ses repas
Mieux que d'un chien pourry ne feroit l'ours ou l'ourse.

Le brigand, le larron, a certes beaucoup mieux,
Car de ce qu'il desrobe au moins se tient joyeux,
Se vestit, se répare et mène bonne chère.

« L'avare est tout chétif, belistre et tout poilleux,
» Transy, pasle, deffait, morveux et chassieux :
» Toute chose luy est pour en user trop chère.

IX

L'avare est prisonnier, seulet en sa maison.
Aucun n'y entre et sort ; il est le corps de garde
De ses paovres escus ; par un trou il regarde
En se doutant, craintif toujours, de trahison.

C'est un merveilleux faict qu'en aucune saison
Par une honnesteté au moins ne se hasarde
Convier son voysin d'un denier de moustarde,
Non. Sa maison aussi sent à sa venaison.

O la puante beste indigne d'une ville,
Des champs encore plus, qui n'est à nul utille !
C'est un autre pourceau, et d'un semblable port,

Qui a tout son plaisir se vautrer en la fange
Et qu'est à regreter, comme une chose estrange,
« Il n'est d'aucun profit sinon quant il est mort.

X

Despuis quelques cent ans des hommes la malice
Nous a donné la poudre et son bruyant canon,
Pour foudroyer chasteaux et villes de renom,
A quoy pour le certain trop plus faict l'avarice.

Un gouverneur de ville, afin que tost il puisse
Chasser son ennemy, ne luy faut q'un beau don
D'escutz au conducteur : fût-il un Salomon,
Il s'en yra du pas que marche l'escrevisse.

Elle mène la guerre et rien plus moins n'oyons
Que parler de rançon, telz braves que soyons ;
C'est pourquoy entre nous si longtemps elle dure,

Tant le piller est doux qu'on ne pourroit pencer.
Parquoy tousjours la guerre est à recommencer,
Dont le peuple chétif tant de misère endure.

XI

L'Avarice combat contre l'Amour de sorte
Qu'elle mène la femme à luy fere choisir
Un diforme pourry qui luy donne plaisir
Pourveu que de l'argent à souhait il luy porte.

O meschante Avarice, es-tu bien si très forte
Que tu puisses oster le couraige et désir
Qu'on doit à la beauté ! Tu fais enfin languir
Celle qui voudroit estre avecq tous ses biens morte.

Je ne mectz pas icy celles qui ont bon cueur,
Qui ayment la vertu, la beauté, leur honneur,
Qui ne voudroyent fallir pour toute la richesse

Du fertil Orient, qui voyent de bon œil
Leurs loyaux serviteurs et leur font bon accueil,
Mais je n'ay peu trouver une telle maistresse.

Sonetz de l'Ignorance.

I

Dedans une forest, le brigand, le voleur,
Faict le guet aux passans qu'il destrousse et brigande.
L'Ignorance partout a sa puissance grande :
C'est elle à qui l'on fait révérence et honneur.

Elle porte partout ce désastre et malheur
Que, ne cognoissant rien, obstinée commande
A tort et à travers, à quoy fault qu'on entende,
Car des plus grands elle a la grâce et la faveur.

Une beste brutale aurait en cognoissance
Ce qu'on luy monstreroit, mais la sourde Ignorance
Aucun enseignement ne veut onc recevoir.

C'est elle qui fait tout à son parler et dire ;
Elle ne veult ouyr d'un seul point contredire,
Car elle est ennemye du tout du bon sçavoir.

II

Elle est présomptueuse et s'ingère tenir
La charge de justice, à quoi elle est indigne,
Et l'occupant ainsi, elle est si fort maligne,
Q'on ne void point d'ailleurs plus grandz maux advenir.

Voilà pourquoy le juge, au lieu de subvenir
Au droit de l'oppressé, alors il le ruyne.
L'Ignorance en cela le tient et l'achemine
Qu'il ne sçait quel il doit absoudre ou bien punir.

Plus ce juge ignorant de son mal exécrable,
Qui est d'oster le droit le donnant au coupable,
Se faict très bien payer comme si bien jugeoit.

Sans qu'on luy die mot et moins qu'on le punisse,
Il est quite, disant : Je vous ay fait justice.
Ce qu'ainsi tollérer davantaige on ne doit.

III

Le juge n'est tout seul au désordre comprins.
Un advocat nouveau, un procureur encore,
Qui devant que parler devoit la bouche clore,
Au dommaige d'autruy faut que soyent aprins.

Avecq leur Ignorance, ils emportent le pris
Pour le titre qu'ilz ont, qui tout seul les honore;
Au besoin tout leur faut et se laissent forclore
De bien dire et bien fere à leur honte et mespris.

Il faut passer par là quant, par l'expérience
Des choses qu'on pratique, on acquiert la science;
Mais la plus part qui a la tête d'un gras veau

Ne peut estre rendu expert en son office :
Comme un enfant qui sort des bras d'une nourrice,
Il demeure tousjours estourdy, tout nouveau.

IV

L'Ignorance corromp la bonne médecine
Que, bien qu'elle nous soit donnée pour guérir,
Estant mal apliquée, elle nous faict mourir :
Donc mieux vaudroit n'user d'herbe ny de racine.

L'ignorant médecin est un larron indigne,
Que son crime secret sçait si très bien tenir
Qu'avecq le patient le faict ensevelir,
Et d'un bien entendu tient la morgue et la mine.

L'Ignorance le faict comme on voit tollérer
Que l'on n'en oseroit aucunement parler,
Car, avecq nostre mort, il faut qu'il s'exercite,

Tout ainsi que devant venir bon escrivain,
Beaucoup de papier blanc on chafonne en la main,
Bien heureux est celuy qui en peut estre quite.

V

L'Ignorance est très prompte à la sédition.
Elle se laisse aller au cruel parricide,
Crime tant exécrable, et à tout homicide
Sa nature barbare a inclination.

Elle ne fait du mal au bien distinction :
Vice luy est vertu, l'obscur luy est lucide.
Au pillage et au sac elle lasche la bride
Et ne se veut soubmettre à la correction.

La ville et la maison par elle gouvernée
De prudence et conseil se voit abandonnée
Et périt à la fin, ce que trop nous voyons.

A nostre grand dommaige, au lieu où ceste beste
S'ingère gouverner, elle est une tempeste
Qui nous foudroyera si nous ne la fuyons,

VI

L'Ignorance n'entend le saige en patience :
Elle répute fol qui parle par raison,
Un propos bien couché ne luy est de saison,
Tant elle a le cerveau enflé d'outrecuidance.

Elle met soubz les piedz la lètre et la science.
Elle ne peut gouster la faconde oraison :
Encor q'un Démosthène ou bien q'un Cicéron
Luy vincent aranguer, ilz n'auroient audience.

Ha, que j'ay de despit que l'Ignorance mette
Derrière le divin et bien disant poëte !
Il ne faut pas qu'à elle il présente ses vers

Pour estre recognus de quelque récompense.
Le docte les estime et en recognoissance.
Ma Muse sa valeur sème par l'univers.

VII

L'Ignorance entreprend tenir ouverte escole.
Plusieurs mal advisés y meinent leurs enfans :
C'est de là qu'ilz se font voleurs, meurtriers, brigandz,
Tant que leur vie après tout le monde désole.

Il est aussi certain que la jeunesse mole,
Tout ce que l'on luy monstre et enseigne en ses ans
Jeunes, elle retient : c'est pourquoy les prudens
Se gardent les donner à une telle fole,

Ceste folle insensée a mis la voille au vent
A un beau grand navire et la poucé avant,
Que, par son mauvais ordre, au fort de la tempeste,

Beaucoup se sont perduz et gectés dans la mer.
O, combien elle a faict de grandz biens abismer,
« Tout va mal quand on est mené par une beste.

(Ici une page blanche au manuscrit sur laquelle devait être sans doute transcrit le 8me sonnet, le suivant portant le numéro 9.)

IX

Voyes ceste Ignorance ! Elle est jeune et enflée
De graisse et de rien faire ; elle a son vestement
De diverses couleurs et, pour son ornement,
Des oreilles d'un asne elle se rend parée.

Elle a la teste grosse et la veue esgarée,
Yeux de chauve-souris ; ses propos droictement
Sont telz que d'un toreau est le mugissement ;
Elle est du populasse en tous lieux honorée.

Elle a pour sa monture un asne qui conduit
Toute sorte de gens que la fole a séduit.
Ceste louve au sçavoir impudemment faict teste,

C'est elle qui mesdit des jeux harmonieux,
Des lettres, du bien dire et parler gracieux.
Chascun se doit garder de ceste fauce beste.

X

L'orgueil luy tient l'estrier quant sur l'asne elle monte ;
L'avarice devant marche d'un tardyf pas ;
La gourmandise, afin d'y avoir son repas,
A coustoyer la beste est toujours viste et prompte.

La luxure effrénée, ayant perdu la honte,
Au monstre faict hommaige et ne l'esloigne pas ;
A luy faire chemin l'yre prent ses esbatz ;
Entre ses courtisans la blesme envye on compte.

Des vices contrefaictz mainte bande la suit ;
Quelque part qu'elle soit la lumière s'en fuyt
Et le jour clair se change en une nuit obscure.

On ne void rien de bien quelque part qu'elle soit ;
Nul sens, nulle raison, nul ordre on n'aperçoit
Où est cet animal ennemy de nature.

XI

Le bon et vray sçavoir est de se recognoistre,
Et se recognoissant on se verra si vain
Que l'on tiendra ce monde en mespris et desdain,
Puis... q'un jour en repos le plus grand ne peut estre.

Point il n'aspirera au degré d'estre maistre,
Juge, ny médecin, docteur, s'il n'est tout plain
De doctrine et de mœurs qui luy tiennent la main
Afin qu'à son honneur il y puisse ordre mectre.

Davantaige sera modeste, tempéré,
Sans que d'aucun il soit blasmé, vitupéré ;
Au profit du prochain mettra toute sa joye :

Au roy, au magistrat, tousjours obéyra ;
A Dieu, à son esglise, aussi bien il croira
Encor que de son œil icy bas rien ne voye.

(Ici se trouve au manuscrit le Discours sur le meurtre de l'évêque Fournier, qui a été publié séparément.)

Brief discours du fléau dont la France est batue et du moyen pour le destourner, au moys d'octobre 1575.

AU ROY.

Mon Roy, le devoir me commande
Que tout service je vous rende :
Service, j'appele obéyr.
Parquoy je vous ai faict ouyr
Les vers que ma Muse vous chante,
Afin que sa voix vous contante
Et qu'il ne me soit reproché
Que vous m'ayes en vain couché
En l'estat de vos domestiques.
Les troubles, les débatz et piques,
Qui pullulent plus que jamais,
Me gardent que je ne me metz
Aux champs pour faire aucun voyaige.
Vivant en mon petit mesnaige,
Je me suis veu prins et troussé
Plus tost que d'y avoir pencé.
Mais le chef qui print nostre ville,
Humain, débonnaire entre mille,
Fit à la Muse tant d'honneur
Qu'il m'a sauvé par sa faveur,

Sans qu'il me laisse en indigence.
De là j'ay prins l'expériance
D'où ces maux nous peuvent venir
Et comme il y faut subvenir.

Sur ce propos oyes un conte
D'un médecin qui se mesconte
Pour guérir un soldat blessé
Jusqu'à la mort. Il est troussé
Si l'on n'y mect autre remède
Et que bien tost on ne luy ayde.
Quinze ans sont qu'il est en langueur
Et le pis est que le malheur
Est si grand qu'on ne le cognoisse,
Combien que despuis en faiblesse
Il tombe, pour les grands excès
Qu'il a heu tous ces jours passés
De la fièvre qui le tourmente,
Car tous les jours elle s'augmente
Par ce qu'il n'est point secouru.
Ce sont les playes qu'il a heu
Dont luy vient ceste fièvre ardente.
Il n'est aucun qui luy présante
Le remède pour se guérir
Et, cuidant le bien secourir,
Le font saigner, et puis incisent
Des membres et les cautérisent,
Et luy tirent mal à propos
De la teste grands pièces d'os.

Ilz luy font tenir la diète
Et commandent qu'il ne se mecte
Au lict et qu'il sorte dehors,
Tout ce qui n'est sain pour son corps;
Et luy défendent, chose estrange,
Les fruictz et que rien il ne menge.
Bref il advient que le blessé,
Estant si paovrement pencé,
Devient frénétic et farrouche
Du mal qui le tient en la couche.
Il se lève tout furieux,
Roulant horriblement ses yeux,

Matté d'une douleur extrême
Et plus mort que la mort mesme.
Il n'a que les os et la peau,
On diroit qu'il sort du tumbeau.
Toutes fois il court et chemine,
Porté du mal qui le domine,
Il frape, il blesse, il meurtrit ceux
Qui sont à fuir paresseux
Et nul devant luy ne s'arreste
Auquel il ne rompe la teste.

Plusieurs, qui se disent amys
De ce patient, se sont mis
A le suivre afin de le prendre,
Car ainsi, comme ilz font entendre,
Ilz ont bien bonne intention
De guérir telle passion
Qui si fort le cerveau luy trouble.
Mais quoy ! sa force luy redouble
Lorsqu'il se void environné,
Si bien qu'un chascun estonné.
En abandonne la poursuite
Pour se garantir à la fuite.
Mais luy, tousjours continuant,
Court partout, hurlant et criant,
Faisant sentir par où il passe
Le coup plustost que la menace.
Ainsi son pénible tourment
Ne nuyt à luy tant seulement,
Mais à tous ceux du voysinaige
Participans de ce dommaige.

Je ne vous veux le voile oster
De ce propos, mais vous conter
Une histoire toute pareille
S'il vous plait me tendre l'oreille,
Sire, pour après y pourvoir,
Comme requiert vostre devoir
Et le soin que dès vostre enfance
Vous aves heu de vostre France
Et luy tendant tousjours la main
Comme père doux et humain.

Vous aves des maisons si belles
Qu'au monde ne s'en voit de telles
Et dont la grandeur nous faict foy
Que ce sont les maisons d'un roy.
Toutes ces maisons s'entretiennent
L'une à l'autre. Quelques-uns vienent
Qui à l'une mettent le feu;
Elle s'embraze peu à peu;
Enfin, la flamme qui la gaigne
Reluit par toute la campaigne.
Chacun y va d'un pas soudain;
Chacun y vient mettre la main
Pour empêcher que ceste flamme
Les prochaines maisons n'enflamme.
Les uns outrés et forcenés,
De bonne affection menés,
Y gettent de la poix raisine,
Du souffre, de la tourmentine :
Les autres n'y versent sinon
L'uille gras et poudre à canon.
Le feu, rongeant par telle faute,
D'une maison à l'autre saute ;
Mesme toutes les brûlera,
Qui bien tost n'y remédiera.

Chascun ce propos peult entendre,
Aussi quel moyen il faut prendre
Pour guérir le soldat blessé.
Il a besoin d'estre pencé
D'un doux unguent, sans qu'on lui tire
Plus de sang affin qu'il n'empire.
Du moins, que du sien en seurté
En sa maison il soit traicté.
Par cela luy sera rendue
La santé qu'il avoit perdue.

Et, quant au feu dont on se plaint,
On le verra bien tost estaint,
Fût-il plus violant qu'un foudre,
Si l'on n'y gette plus de poudre,
Car il faut à l'eau recourir
Pour faire tost le feu mourir.

Le feu est la guerre intestine,
Sire, qui vostre France mine :
L'eau est la paix qui l'estaindra.
Tellement qu'il ne commendera
Qu'aucunes armes plus on forge
Pour nous entrecouper la gorge,
Ainsi sa flamme cessera
Et plus ne nous offencera
L'ardeur de ces guerres civiles,
Dépeuplant les champs et les villes
Qui sont à vous pour nous garder.
Plaise vous donc nous accorder
La paix, à celle fin qu'on sorte
De tant de maux en quelque sorte.

Epistre au très magnifique et illustre messire Galiot de la Tour, visconte de Limeil, seigneur de Lenquay, chevalier de l'ordre du Roy.

Le ciel nous a donné la vertueuse race
Des nobles, qui de Dieu icy tienent la place ;
Aussi sont-ilz de Dieu les enfans bien aymés ;
Les doctes vers d'Homère ainsi les ont nommés.
Vous estes de ceux-là, ô fleuron de Thurène,
Visconte de Limeil, qui d'une main certaine
Despartes la justice avecq toute rondeur
A vos sujectz heureux d'avoir un tel seigneur
Et comme un autre Hercule extirpes de la terre
Les monstres forcenés, les froissant comme verre,
J'entens des mal vivans que l'on doit détester.
Le brigan, qui s'en va voz terres habiter,
Et qui pence trouver près de vous sa retraicte,
Est soudain attrapé et justice en est faicte.
Il en prent tout de mesme au boute-feu malin,
Car son vice et sa vie y prennent bien tost fin.
Une qui m'a ravy le meilleur bien que j'aye
Et qui de me brûler à petit feu s'essaye,
Craignant pour un tel fait estre mise en prison,
Se sauvant à la fuite a quité sa maison
Et s'est en vostre terre au Bugo retirée,
Pour y cuider avoir sa retraicte assurée.
Je me plain devant vous et me rend instigant.

Faictes moy la raison d'un crime si très grand !
Huict ans sont jà passés que je la fy maistresse
De mon cueur amoureux, mais ceste larronnesse,
Au lieu de le traicter comme un bon serviteur,
Me l'a prins et ravy ; et moy, vivant sans cœur,
D'une vie je vy pire que la mort mesme.
Et, pour monstrer encor une malice extrême,
Dans ma poitrine elle a getté mille brandons
Qui me brûlent paoulmons, nerfs, vaines et tendons.

Je produictz à tesmoins mes vers et ma poésie.
Si ces tesmoins ne sont à vostre fantasie,
Le parler du commun qui bruit de tous coustés
Et mes ardans souspirs, tesmoins inobjectés,
S'il vous plait les ouyr, rendront preuve certaine
Des crimes qu'a commis ceste fauce inhumaine.

La raison que j'en veux, Seigneur, que me facies,
C'est que de voz païs bien tost vous la chassies
Par un banissement, afin qu'icy venue,
Où l'excès est commis, elle soit retenue,
Qu'elle esteigne mon feu et me rende mon cueur,
Et que du jugement je sois l'exécuteur.

Sonetz, Stances, Epigrammes et Chançons à la Maistresse.

Avant la série des pièces ainsi groupées, sur une page demeurée blanche, se trouve un sonnet qui se rattache à cette série et que, pour cette raison, je transcris, non avant, mais après le titre général sous lequel il doit être compris.

Sonet pour responce d'une lettre supposée ou non supposée du nom de la maistresse.

Je ne puys croire, et ne le croiray poingt,
Que ma maistresse aye faict ouverture
De sa pensée et que pour chose seure
De mon amour son cueur se pique et poingt.

S'il estoit vray, tout me viendroit à point ;
Car je ne veux de meilleure adventure,
Du ciel, du monde et d'autre créature,
Qu'avecques elle estre lyé et joint.

Mais je croy bien qu'Amour la m'a donnée
Et qu'elle m'ayme et qu'elle est pour moy née.
Je croy bien myeux que, contre son bon cueur,

Elle m'a faict la guerre tropt cruelle
Huict ans : parquoy, si plus ne m'est rebelle,
Je suys heureux d'estre son serviteur.

Sonet au Lecteur.

Quel paintre sçait mieux paindre un exelent poëte
Que le poëte mesme et son los réciter
Mieux que celuy qui sçait au gré de tous chanter
Et qui porte et nourrit les Muses en sa teste !

Tout art et discipline et tout sçavoir s'areste
A son but limité et leur faut emprunter
La matière d'ailleurs pour soy exerciter,
Et seroit sans cela leur science muette.

Le poëte divin, exempt de ceste loy,
Ne prent rien de l'autruy, car il a tout chez soy ;
Il inventé, il dispose, il escript de soy mesme,

Il use droictement de mille inventions,
Il faict tout ce qu'il veut de noz affections :
L'homme de bon esprit sur tous l'honore et ayme.

Sonetz.

I.

Nymphes, qui habites dans l'humide canal
De l'Isle aux claires eaux, ès demeures plus belles
De vos palais bastis de perles naturelles,
Richement soustenus sur piliers de cristal,

Soit qu'à pas mesurés menans en rond le bal
Vous pressies le sablon de vos plantes isuelles,
Soit qu'à part vous conties à vos seurs immortelles
Comme l'aveugle archer vous gêne d'un doux mal,

Hausses, je vous supply, vos perruques moiteuses
Pour me veoir et ouyr mes plaintes langoureuses !
Longtemps à m'escouter vous ne demeureres.

Car ou vous ne pourres de deuil ouyr ma peine,
Ou pleurant sur ce bord je deviendray fontaine,
Et lors, tout à loisir, vous me consoleres.

Sonnet dont les lettres capitales portent le nom de la maistresse.

II.

Célèbre qui voudra sous un nom emprunté,
Amour, les feux cuisans dont nos cueurs tu renflames !
Taisent noz escrivains les beaux noms de leurs dames
En les frustrant du los qu'elles ont mérité !

Rare, douce, gentile, amoureuse beauté,
Ie ne pourrais choisir entre les noms de femmes
Nom plus beau que le tien pour embelir mes flammes
Et les acheminer à l'immortalité.

Gentile, c'est pourquoy ton beau nom je ne cache
En mes vers amoureux, voulant bien que l'on sache
Noz louables désirs et chastes passions.

Taire on ne doibt l'ardeur d'une honeste scintile
Ie veux donc en ton nom, Catherine Gentile,
Louer ta bonne grâce et tes perfections.

(Au manuscrit le j des 6me et 13me vers est un i.)

III.

Vostre beau est escrit dedans mon cueur, ma dame,
Et, tout ce que de vous escrire je sçaurois,
Vous l'y aves escrit : tout seul je l'aperçois,
Car aussi je ne veux nul tesmoin de ma flamme.

Je suis là résolu que, jaçoit que mon âme
Ne puisse imaginer le bien qu'en vous je vois,
Ce bien que je n'entens, je le crois toutesfois,
Tant constante est ma foy et l'amour qui m'enflamme !

Belle, je ne suis né sinon pour vous aymer,
En vous gît tout le bien que je dois estimer ;
Autre que vous par moy ne peut estre servie.

De vostre grand lueur mon oeil est esclarcy :
Bref, je suis né pour vous, de vous je tiens la vie,
Pour vous je doy mourir, pour vous je meurs aussi.

IV

O Estoiles, ô Cieux, ô Planète cruelle,
O cruel brûlement, ô mes ardans désirs,
O dur commencement de mes brûlans soupirs
Que mille et mille enuis dans mon cueur renouvelle !

Je t'ay veue autrefois, autant douce que belle,
Me combler d'un trait d'œil de cent mille plaisirs ;
Mais ores tu me fais autant de desplaisirs,
Durement contre moy obstinée, rebelle.

Mes pleurs de jour en jour font enfler ton ruisseau,
O fontaine de pris ! tu t'agrandis de l'eau
Qui coule de mes yeux, ô guerrière inhumaine !

Mais toutefois ce poinct me faict bien espérer,
Car je voy bien souvant que l'eau de mon pleurer
Rend troubles les ruisseaux de ta claire fontaine.

V

J'admire la beauté, à elle je regarde ;
C'est mon but, c'est le bien qui me saôule et repait.
En la beauté mon œil a tout ce qu'il luy plait,
Le ciel plus grand thrésor que la beauté ne garde.

La beauté doucement mon cueur traverse et darde,
Mais sa douce blessure aucun mal ne me faict.
Le plus grand roy qui soit sera tout satisfait
S'il se void carressé d'une belle mignarde.

L'image, s'il est beau, son marchant trouvera,
A quelque pris que soit contant s'achètera,
Pour recréer sans plus d'un vain plaisir la veue.

A plus forte raison on doit bien estimer,
Caresser et chérir et de bon cueur aymer
La personne qui est de la beauté pourveue.

VI

Tires, mes yeux, tires droit à la proye !
Perces son cueur et faictes l'arrester !
Lors je pourray mon désir contanter
En me soûlant du meilleur de son foye.

Faictes, mes yeux, que par vous elle m'oye !
Vous lui sçaures mon affaire conter
Trop mieux que moy, s'il lui plait vous prester
Tant de faveur qu'une heure elle vous voye.

O vous, mes yeux, je n'ay rien plus que vous
Pour déclarer l'amour qui est en nous :
Travailles y, quelque chose qu'on die !

Laisses parler ces maudis envieux !
Je n'ay rien plus que vous, ô mes deux yeux,
Pour déclarer mon tourment à ma mie.

VII

Mes yeux, vous ne voyes vostre belle Gentile :
Elle se tient aux champs sept leues loin de vous.
Vous esties trop heureux, regardant les yeux doux
Quand leurs rays amoureux luysoient dans nostre ville.

Auprès de leur clarté toute chose m'est vile
Et plus je me plaisois de ce mignard courroux,
Que, pour cacher l'amour, elle monstroit à tous,
Que des baisers d'une autre amoureuse gentile.

Mon œil, qui ne void plus son reluisant soleil,
Bandé du voile obscur d'un ennuy non pareil,
Continuellement pour votre absence pleure.

Mais si l'œil est privé du plaisir de vous veoir,
Mon cueur, qui voit plus loin, tout plain de bon espoir,
Pence tousjours à vous et vous voit à toute heure.

VIII

Je vous révère, ô fière desdaigneuse
De mon amour très loyal et constant,
Et qui pour vous aymer endure tant
Sans vous pouvoir de moy rendre amoureuse.

En ne m'aymant vous m'estes bien heureuse ;
Car c'est cela que ma Muse chantant
Rend mon esprit et tout autre contant ;
C'est donc mon bien de vous veoir rigoureuse.

Me voules vous jouer un mauvais tour ?
Ne failles point de vous mettre en amour
De moy : alors je quitteray la place

Et fuiray de vous plus cinq cens fois
Que vous de moy, parceque je reçois
Un grand plaisir de n'estre en vostre grâce.

IX

Ma volonté est à toy mariée ;
Elle n'a point affaire de la chair,
Elle se veut à l'esprit attacher,
Car la vertu la tient toute liée.

Un sot peut bien te rendre descriée,
Mais non pas moy qui ne fais que sercher
Ton bon renom : donc tu dois tenir cher
D'estre de moy en tout honeur priée.

Je ne dictz pas que, si ma fermeté
Te pouvoit vaincre, alors ma volonté
Ne fût très bien du reste acompagniée.

Laisse moy donc nourrir de ce désir
Que j'ay de toy, où je pren mon plaisir
Autant et plus que si t'avois gaignée.

X

Un grand discort vous aves, ma maistresse,
Avecques moy de ce que je vous veux.
Un bon accord (de moy tant amoureux)
Je vous demande à toute heure et sans cesse.

Vostre rigueur tout ce que peut me dresse
Pour vous hayr et moy, dévocieux,
A vostre amour me monstre gracieux
Pour d'un cœur doux vaincre vostre rudesse.

La cruauté ne doit point surmonter
Une douceur : donc je me puis vanter
Que mon amour aura de vous victoire.

Car d'un bon cueur, tout plain de bon vouloir,
Je vous désire et vous demande avoir.
Et vous auray si vous me voules croire.

XI

Un paintre est estimé quant il faict la painture
Au vif, au naturel, car le plaisir est grand
De voir son effigie : en quoy ne faict point tant
Un art laborieux comme faict la nature.

Il est besoin au paintre avoir bonne teinture
Et surtout un tableau qui tel l'ouvrage pren
Que le paintre le paint alors qu'il entreprend
D'animer au pinceau la vive créature.

A paindre suis apris, maistresse ; s'il vous plait,
Je vous paindré au vif un image parfait,
Mais il faut que m'aydes du tableau où puy mettre

Mes plus vives couleurs et mes traictz amoureux.
Après vous y verres l'image de nous deux
Pourtrait naïfvement de la main d'un bon maistre.

XII

Si ma maistresse et moy fussions unis,
Nous ferions veoir à tous un tel ouvrage
Que l'on n'a veu telz enfans de nostre âge
Qui de l'Amour seroient faictz et bénis.

Ne sommes nous de ce qu'il faut fournis ?
Le temps s'en va, mais ô quel grand dommaige
Que l'arbre beau en fleur et en feuillage
Laisse tomber tous ses beaux fruis ternis !

L'enfant venant de moy et de la belle
Me devroit plus cens fois que non à elle :
Car pour l'avoir j'auroy languy huit ans.

Mais un bien peu soufriroit ma maistresse
A l'enfanter et pour ceste destresse
En recevroit dix mille passe-temps.

XIII

Puisque le Dieu, qui se loge et recèle
Dans voz beaux yeux, me navre durement,
Puisque mon sort acroit journellement
La vive ardeur de ma flamme nouvelle,

Puisque ma foy, perdurable, immortelle,
Sur la vertu asseure un fondement
Que l'on ne peut ébranler nullement,
Que vous sert-il de m'estre ainsi rebelle ?

La vertu prend de sa playe vigueur,
Mon feu s'embrase au froid d'une rigueur,
Donc ne pences que vostre dédain puisse

Venir à bout de ma fidélité.
Car plus j'esprouve en vous de cruauté,
Plus je m'obstine à vous faire service.

XIV

Mon cueur n'est point nourry de vous, o ma maistresse ;
Il est entre voz mains, vous le deves nourrir,
Car il est tout à vous. Las ! il s'en va mourir
De fain devant voz yeux par vostre grand rudesse !

Le pain que luy donnes est une triste angoisse :
De vostre cruauté vous le voyes périr,
Combien que vous devies plustost le secourir
Du bien que vous aves de nature à largesse.

Mon cueur seroit gaillard quant il seroit nourry
De la douceur qu'aves, me faisant favory
De vostre bonne grâce. O bonne nourriture

Que je prendrois en vous ! j'en serois tout reffait,
Et de mon grand désir contant et satisfait.
On ne faict point de mal à substanter nature.

XV

Si je trouvois claire la nuit obscure,
Si je trouvois glacé l'esté brûlant,
Si je trouvois l'iver chaut et bouillant,
La roche mole, et l'eau solide et dure,

Si je trouvois du vuyde en la nature,
Si je trouvois amer le miel coulant,
L'absynthe douce, muet l'homme parlant,
Géant un nain de petite stature,

Si je disois que les montz fûssent plaines,
Ruisseaux coulans les Libiques arènes,
Je seroy fol et hors d'entendement.

Mais, quant je dis que l'Amour nous incline
A la vertu et que c'est la racine
De tout plaisir, je juge sainement.

XVI

Mon cueur est aise, ayant de quoy aymer
En une belle et gentile maistresse.
Quant un marchant se plait de sa richesse,
Je n'en dictz rien et ne l'en veux blasmer.

Je suis marchant qui jour et nuit ne cesse
Courir, voguer, pour l'Amour, en la mer
Impétueuse : à force de ramer
Faut que l'oraige à quelque bort me laisse.

Quant on me void ainsi tout agité
On me reprend d'une témérité ;
Las ! laisses moy suivre ma marchandise.

Je gaigneray mon soûl, je m'y cognois,
Mais un lourdaut, à ce que bien je vois,
Rien n'y entend, aussi rien ne la prise.

XVII

Le gracieux Avril herbes et fleurs nous donne ;
Il tapisse de verd les espineux buissons,
Où le gay rossignol mille et mile chançons,
Pour l'amour de sa mye, à son aise fredonne.

L'Avril nous faict ce bien : mais las ! il n'aguillonne
De ma belle le cœur trop rude en ses façons
Dont tousjours de l'hyver me durent les glassons
Qui font en ce printemps si triste ma personne.

Maistresse, donnes-moy un Avril amoureux
Et chasses loin de vous cest hyver froidureux,
Fascheux et desplaisant, qui ne peut rien produire.

L'hiver est la rigueur contraire à mon amour
Qui trop cruèlement me grève nuit et jour
Et mon Avril sera vostre œil s'il me veut rire.

XVIII

Belle, pardonnes-moy, je vous fais un grand tort
Quant de mes passions je vous donne le blasme,
Car le trait amoureux qui ma poitrine entame
Et ma triste langueur d'autre que moy ne sort.

Gentile, ce n'est vous qui me donnes la mort.
Je me tue moy mesme, alumant seul la flamme
Qui brûle à petit feu et mon corps et mon âme ;
Je la devrois estaindre en estant le plus fort.

Quant je m'advise bien dont vient ceste amitié,
Je voy que pour le vray vous estes ma moytié :
Donc pour l'avoir de vous je me tourmente et crie,

Car je ne suis sans vous qu'un corps faict à demy;
Mais, quant vous series jointe à moy tant vostre amy,
Mon corps seroit entier, le vostre aussi, ma mie.

XIX

La bonne grâce à une damoyselle,
Qui n'est en rien chiche de sa faveur,
Resjouyt tant du serviteur le cueur
Qu'elle mérite avoir le los de belle.

Une mignarde à tous propos rebelle,
Et qui se fait de trop grande valeur,
A l'amoureux ne sert que de malheur,
Le nourrissant en angoisse mortelle,

O bonne grâce à celle qui permect
Un doux baiser et qui point ne se met
A courroucer pour luy toucher la cuisse,

Mais que ce soit en toute honnesteté !
On ne peut estre ainsi que bien traicté,
En attandant que du reste on jouisse.

XX

Pour l'amour de Daphné, la nimphe rigoureuse,
Phoébus quicta le Ciel, siège des bienheureux ;
Il la suit, elle fuit ce dieu, son amoureux,
Et mesprise d'Amour la flamme doucereuse.

La nymphe Echo brûloit, de Narcisse amoureuse ;
Elle suit son Narcisse, il la fuit rigoureux,
Fièrement desdaignant les atrais doucereux
De la nymphe gentile, en amour malheureuse.

La femme comme l'homme en amours se conduit,
Fuyant quant l'on la suit, suyvant quant l'on la fuit,
Vous, Gentile, envers moy en uses tout de mesme,

Car, voyant que mon cueur n'ayme que voz yeux doux,
Il ne vous chaut de moy : si je fuyoy de vous,
Vous m'aymeries alors d'affection extrême.

XXI

Les poëtes ont faint d'une mode gentille
Le nom de leur maistresse affin de rencontrer
Par le subjet du nom et en leur grâce entrer :
A quoy bien fort a faict leur magnyfique stile.

Je ne suis en la peyne ainsi qu'eux, ma Gentille,
Vostre beau nom, Gentille, importe pour monstrer
Que vous n'aves besoin d'un los vous illustrer,
Car vostre bonne grâce est veue entre cent mille.

Gentile, vostre nom convient aussi très bien
A vostre honnesteté ; il ne vous manque rien ;
Vous estes proprement Gentile renommée

Et de nom et de fait : ce nom vous appartient.
C'est pourquoy vous voyes que mon cœur ferme tient :
Une autre ne sera jamais de moy aymée.

XXII

Je faux et vois la faute que je faictz
De vous aymer, ô injuste et cruelle !
Et touteffois ma chaude flamme est telle
Qu'en mon amour, aveugle, je me plais.

Tant seulement, belle, je me soumetz
A voz beaux yeux ! Seule, vous m'estes belle.
Vous aves beau m'estre fière et rebelle,
Autre que vous je n'aymeré jamais.

Las ! vous aves un autre préféré
A mon amour ; Minos n'a diféré
Par devant luy le faire comparaistre ;

Il est jugé, il n'est plus aujourd'huy :
Vous estes quicte entièrement de luy
Et me pouves en vostre grâce mettre.

XXIII

Ne refuzes point ma monnoye ;
Elle est d'or, de poix et de pris :
La fauce que vous aves pris
De la mienne ne vous forvoye.

Je veux q'un chascun bien la voye,
Car je ne crains d'estre repris
De faux monoyeur mal apris
Qui faict une meschante poye.

Ha ! le maudit faux monoyeur !
Il vous a mis en telle peur
Que vous craignes d'estre pipée.

Troques hardiment, vous aures
Bon payement et ne seres
Aucunement de moy trompée.

Quatrain.

J'ayme plustost pour vostre amour mourir
Que non point vivre avec une autre belle :
Rien ne m'est donc que me soies rebelle,
Tant doucement me faict l'amour languir.

Stances.

Tout ainsi qu'un grand roy volontiers s'accommode,
En un brave palais, propre, net et commode,
De tout ce qu'il luy faut et là prent son plaisir,
Ainsi le dieu d'amour, pour loger à son ayse,
Comme maistre des dieux, en un lieu qui luy plaise,
Mon cueur pour son logis a bien voulu choisir.

Chose n'y a trouvé qui ne soit belle et bonne ;
Mon cueur tout son vouloir et ce qu'il a luy donne.
Il l'honore, il l'adore, admirant sa grandeur,
Il n'est dissimulé, il luy tient table ouverte
Qui de tout ce qu'il veut est servie et couverte :
Parquoy ce dieu d'amour se plaît dedans mon cueur.

L'amour ne veut loger au cœur de ma maistresse
Qui, plaine de colère et de toute rudesse,
Ne le pourroit aussi comme il faut recevoir.
Ceste fière le chasse et luy est adversaire
Bien que sur toute chose il luy soit nécessaire
Et qu'elle ne pourroit un plus grand bien avoir.

Il n'y a rien en moy où d'un seul point je faille.
Ma maistresse indignée, ô amour ! ne te baille
Ce qui est convenable à te bien reculir,
Va te loger chez elle, entre de hardiesse
Et là te fais servir afin qu'elle me laisse.
Le fruit de mon amour à mon aise cueillir.

Stances.

Mon vouloir obstiné me ronge et me martire ;
Il faut que ma raison de mon cueur le me tire.
Aide moy, ma Raison, ou bien je suis perdu !
Ce vouloir importun et jour et nuit ne cesse
Mettre devant mes yeux ma cruelle maistresse
Qui ne me veut donner le loyer qui m'est deu.

Mon vouloir, tu me fais un grand tort d'entreprendre
Sur celle qui ne veut rien en gré de toy prendre,
Encore qui pis est ne te veut escouter
Et moins se laisser veoir. O cruaulté trop dure !
Je ne la puis souffrir ; je meurs si plus j'endure :
Aultre que toy, Raison, ne le me peut oster.

Stances.

Amour ce qu'il veut me commande
Et, si contre luy je me bande,
Que puis-je faire ! Il est un Dieu :
Puis-je contre le ciel combatre !
Nany, ny son pouvoir débatre :
Il lui faut donques donner lieu.

Si l'amour me trouve propice,
Qu'il se plaise de mon service,
Faut-il q'un tas de mesdisans
En dient mal : la destinée
Amoureuse n'est point donnée
Qu'à ceux qu'elle rend bien disans.

L'amour m'a fait une maistresse
Qui me tient toute la rudesse
Que pourroit faire l'ennemy,
Mais làs ! tant s'en faut qu'elle m'oye,
Qu'impossible est que je la voye
Sinon que par songe endormy.

Je l'ayme fort et la veux telle.
L'amour me fait croire qu'en elle
J'ay tant de part qu'elle ne veut
Autre que moy : là je m'arreste ;
Quelque martel que j'aye en teste,
Mon esprit de rien ne se deult.

Stance.

Dame belle et gentille, au regard de voz yeux
Je vis, donc je les cherche afin de prendre vye
De leurs rayons tant beaux. Vostre cœur rigoureux
Ne les me laisse voir par la maudite envye
Que mes ennemys ont sur mon cueur amoureux,
Ne les me caches plus, ouvres les, je vous prie,
Et ne me refuses de ce me secourir,
Ou bien tost à voz piedz vous me verres mourir.

Stance.

O que je te porte d'honeur,
O Amour, toute ma richesse !
Amour, je suis ton serviteur :
Mon œil à toy tousjours s'adresse.
O Amour, que tu as mon cueur !
Mes bras, quand t'auront-ilz, maistresse,
Pour t'embrasser à mon plaisir !
C'est de quoy j'ay tant de désir.

Stances.

Je m'ayme tant que tout ce que je puis
Faire pour moy sans cesse je poursuis,
Jusques à tant qu'entre mes bras je l'aye.
Qui est celuy qui ne prent grand plaisir
A satisfaire en tout à son désir !
C'est à cela que nature s'esgaye.

Vous, ma maistresse, à cause de l'amour,
Estes moy-mesme et moy, d'un pareil tour,
Autre ne suis que proprement vous mesme :
Car joins ensemble il est vray qu'on n'est q'un.
Assemblons nous donques tout en commun
Et vous aures ainsi tout ce que j'ayme.

Pences, maistresse, en quel bon traictement
Vous trouveres pour mon contentement,
Car endormy je ne suis de mon aise.
Et tout ainsi que je fuis tout le mal
Qui me peut nuire, ainsi vostre loyal
Gardera bien que rien ne vous desplaise.

Stance.

Aye pitié, maistresse, de nous deux !
Nous ne pouvons l'un sans l'autre rien faire.
De mon costé très bien ayder j'y veux,
De vostre part prenes en main l'affaire ;
Pour bien unir nos deux cœurs amoureux
L'Amour sçaura très bien vous satisfaire.
Le mariage en ouvre le moyen :
Je ne veux point d'ailleurs avoir ce bien.

Stance.

Je ne veux rien de vous, mais bien je veux
Ce que l'Amour de vostre part me donne,
Car quant à vous je voy que je ne peux
Rien profiter. Mais l'amour me guerdonne
De ce plaisir que j'ay d'estre amoureux :
C'est tout mon bien. Gardes vostre personne,
Je garderay l'Amour qui tant fera
Que maugré vous il me contantera.

Stance.

Pour la beauté avances quelque chose :
Elle vous a douée de son bien.
Donnes luy vous ce que dire je n'ose,
Je vous prometz que je n'en diray rien.
Voyes mon œil : au vray il vous propose
Ce que de vous je veux. Aussi combien
Vostre beauté en mon endroit est telle
Que je n'en trouve au monde une plus belle.

Stances.

Quant je m'aproche près de vous,
Hélas ! maistresse, je me brûle.
Mais ce feu à moy est si doux
Que je meurs quant je m'en recule.
Brûles moy plustost m'embrassant
Que mourir ainsi languissant.

Pleût au ciel que vostre vouloir
Treuvast bon ce que je demande :
Vous series ayse de l'avoir.
C'est ma richesse la plus grande,

La vostre aussi, si en uses
Et que vous ne m'en refusies.

Que puis-je, paouvret, tout seul faire ?
Rien. Que pouves vous devenir ?
Moins que rien, seule en tel affaire.
Pour nostre amour entretenir
Il convient que l'un à l'autre ayde :
Aides moi donc de ce remède.

Stances.

Vous sçaves tout ce que je veux,
Maistresse, sans que je le die.
Mais pourquoy serois-je amoureux
De vous, si vous n'esties m'amye ?
Mon cueur ne vous est point fâcheux,
Vous sçaves de quoy je vous prie :
La langue n'ose dire rien,
Craignant de perdre ce grand bien.

Vous estes très bien entendue ;
En un seul clin d'œil vous sçaves
D'où me vient le mal qui me tue
Et que c'est vous qui y pouves
Remédier, comme pourveue
De tout mon bien que vous aves
En main : si par vous il demeure,
Vous seres cause que je meure.

Entendes que nostre nature
A ce que veut prent son plaisir,
Puis sans l'amour la créature
Ne sçauroit prendre ny choisir
Son ayse, comme une painture
Demeureroit sans nul désir :
Désirer donc et obtenir
Fait nostre vie maintenir.
Qui le bien d'un autre désire
Fait contre le commandement
De la loy, sans le contredire.
Mais, si pour un bon traictement
Le désir est, je vous puis dire
Que je ne fais aucunement

Tort à l'amour, quand l'on s'aborde
A la maistresse qui l'accorde.

Ce grand désir que j'ay en vous
Est pour vous faire humble service,
Accompaignant vostre cueur doux
De tout ce qui luy est propice,
Et veux que du meilleur de nous
Soit mis en arrière tout vice :
Ainsi ne feres aucun mal,
Si vostre cueur est libéral.

Je ne veux chose qui desplaise
A vostre cueur : point je ne suis
Celuy qui seul ayme son ayse,
Si celle-là que je poursuis
Ne m'est d'un bon vouloir courtoise.
Car si les deux ne sont conduis
D'un vouloir qui ne soit contraire,
L'Amour alors ne peut rien faire.

Ne voules-vous considérer,
Arrestant en vostre pencée,
Que bien vous pouves asseurer
Que vous ne seres offencée
De moy, qui ne veux procurer
Chose de quoy soyes tencée.
La vertu conduit tout mon cueur :
Plus que moy j'ayme vostre honneur.

Voyes encore que seroit
De ce monde : point de nouvelle
Sans l'Amour ne demeureroit
En son estre et vous toute belle
Vous ne series. Qui vous auroit
En ce monde fait naistre telle
Si n'est le mutuel accort
De l'Amour qui est le plus fort.

O Amour ! tu n'es sans ouvrage,
Encore moins tu n'es point vain,
C'est toy qui résiste à l'outrage
De la mort, qui de main en main
Nous produit le beau personnaige
Dont l'univers demeure plain,

Renouvelant la fleur de sorte
Que sur le temps le pris enporte.

Honores l'Amour, ma maistresse,
Embrasses le, il vous fera
Contente et pleine de liesse
Et en tout vous satisfera.
Moy, je ne veux autre richesse
Qu'en le servant mon cueur aura :
Ce bien de vous qu'il me commande,
J'aray tout ce que je demande

Stances.

Belle Gentile, vous aves
Tout ce que mon cueur tant désire.
Si agréable me trouves,
Je l'aray quoyqu'on puisse dire :
Je le dois avoir si l'Amour
Ne me joue de mauvais tour.

O Amour, que je te révère !
Je t'embrasse dedans mon cœur.
Tu peux tout, si tu le veux faire,
Pour un petit de ta faveur ;
Je ne puis autre bien poursuivre
Que toy, Amour, si je veux vivre.

Gentile, vous voyes à l'œil
L'affection que je vous porte.
Vous m'aves mis en un grand deuil
Cy devant : uses d'autre sorte,
Me faisant de ce bien jouyr
Qui sur tous me peut réjouyr.

Vous estes gaillarde, Gentile ;
Voules-vous laisser enveillir
Pour estre du tout inutile
Et ainsi vous ensepvelir !
Un arbre porte en mainte année :
Ainsi pour porter estes née.

Vous voyes un beau fruit de vous.
Il est tout seul ; de son semblable
Acompanié sera, si nous,
Par un mariage louable,

Nous assemblons. Là je prétendz
Et autrement je ne l'entendz.

Je n'ay q'un enfant seulement
Je l'ay poucé à toute chose,
Mais, comme on dict communément,
Qui n'en a q'un faut qu'il propose
Qu'il n'en a point : ainsi je veux
Qu'ensemble nous en ayons deux.

Il ne tient qu'à vous seulement
Que ce grand bien ne nous advienne.
Je suis à vous entièrement,
Soyes vous doncques toute mienne.
Je vous tiens en un tel honneur
Que d'autre ne suis serviteur.

Nous deux unis nous deviendrons
Un mesme corps et un mesme ayse
Et rien entre nous ne ferons
Qu'à l'un à l'autre bien ne plaise.
Nous soûlerons nostre désir
Ensemble d'un mesme plaisir.

A table je vous serviray
De ce qui vous sera de bouche.
O, mais quel grand plaisir j'aray,
Vous embrassant en nostre couche !
O quel plaisir délicieux !
Il ne nous advint jamais mieux.

Ainsi contans et satisfais
Nous metrons à conter et dire
Tout ce qu'en nostre amour s'est fait,
Ce que ne sera sans bien rire.
O heureux lict ! O heureux draps
Qui vous metront entre mes bras !

Soigneux seray de vous couvrir,
De vostre sancté mieulx encore.
Dans nostre chambre, sans l'ouvrir,
Je feray les fenestres clorre
Les matins pour vous reposer,
Sans point au vent vous exposer,

Servie très bien vous seres
De moy, et des miens obéye ;
Tout ce que vous voudres aures
Et de moy, joyeux, resjouye
Quand vous m'orres les vers chanter
Que j'ay faict pour vous contanter,

Nous deux avons pour aller veoir
Des héritaiges hors la ville ;
Là ferons nostre promenoir
Et verrons ce qui est utile
Y faire, le commanderons
Pour les fruictz que nous en aurons.

J'ay du bien pour vous aprester
A dîner et vous davantaige
Aves de quoy pour me traicter
D'un bon souper. Prenes couraige :
Mettans ensemble nostre bien,
Nous n'aurons point faute de rien.

Ce que de vous sera aymé
Je l'aymeray et pour vous plaire
Ce que par vous sera blasmé
Je blasmeray : brief, à tout faire
Me trouveres obéissant,
De vostre grâce jouissant.

Voz affaires et voz procès
Vous rompent jour et nuit la teste ;
Il ne faut pas que vous pences
D'y mettre ordre toute seulète :
L'estat de ma vacation
En fera l'expédition.

Vous seres en aise et repos
Sans prendre aucune fascherie.
Vous sçaves que je suis dispos :
Tousjours joyeux, j'aime qu'on rie,
Car je ne pourrois demeurer
Auprès de ceux qu'on voit pleurer.

Je ne suis point escervelé,
Mutin, dissimulé, foulastre ;
Quant tout un jour j'aurois parlé,
Je n'ayme guerroyer ny batre.

Vous le sçaves, je suis accort
Qui ayme paix et bon accord.

Je suis aymé de l'inconu
Auquel je n'ay fait de service ;
Je suis partout le bien venu.
Mieux me deves trouver propice,
M'aymer et désirer sur tous,
Quant je me donne tout à vous.

Un tas d'envieux détracteurs
Vous diront de moy maint reproche :
Ne croyes pas à telz menteurs,
Car en moy n'y a rien qui cloche;
La vertu me tient hault le front
Et les plus grandz honneur me font.

On ne peut voir rien d'imparfait
Sur moy, car j'ay le personage
Entier en tout aussi bien fait
Qu'ilz ayent et, bien davantaige,
Plus qu'eux de précieux et beau,
J'ay les Muses en mon cerveau.

Tout cela me doit faire aymer,
Parceque la brave allégresse,
Que l'on doit surtout estimer,
Est bien digne d'une maistresse :
Je ne l'heusse point entrepris
Si je n'avois le juste pris.

Ne vous arrestes point aux ans ;
Ilz ne sont faictz que pour le compte.
Souvent les plus jeunes enfans
S'en vont : parquoy on se mescompte
Si l'on en pence plus durer,
Car on ne s'en peut asseurer.

Pour vostre regard je ne veux
Rien débatre et veux que l'on croye
Que je me tiens trop heureux
S'il vous plait que vostre je soye.
Je ne veux point mieux nourrir
Qu'entre voz bras et y mourir.

Quatrain.

Je n'ay à demy descouvert
Ce que j'ay dans ma poitrine :
Si mon cueur vous estoit ouvert,
Vous vous y verries, Catherine.

Stances à la beauté.

La belle fleur se laisse veoir
Et odorer, ce qui contante
L'œil et le cueur sans plus avoir ;
Toute ainsi la beauté plaisante
A l'homme honneste fait ce bien
Qu'il ne luy demande plus rien.

O, quel don du ciel précieux
Monstre la face féminine !
Elle ravit le cueur, les yeux,
En se monstrant douce et bénigne.

La beauté qu'on admire tant
Par elle fait nostre œil contant.
Ailleurs n'y a point de beauté ;
La maistresse belle la garde.

Son courroux ny sa cruauté
N'est rien : pour peu qu'elle regarde
De son œil doux et amoureux,
Le serviteur est trop heureux.

Epistre à la Maistresse.

Vous aves sceu, ma maistresse Gentile,
Ce qu'on a faict en prenant nostre ville,
Pour la rigueur que l'on y a tenu
Comme de vous m'est tousjours advenu.
Car en huit ans que je vous ay aymée
Ceste rigueur par tropt envenimée,
En ne faisant grâce à vostre amoureux,
M'a depouillé de mon bien plus heureux.

Ainsi de vous : la rigueur de la guerre,
Qui les fortz murs renverse et mect par terre,
N'a rien laissé dedans vostre maison.
Ce qui démonstre avoir quelque raison,
Car le soldat qui obtient la victoire
Non seulement en raporte la gloire,
Mais du vainqu il peut prendre le bien
Et s'il le veut ne luy laissera rien.
Beaucoup il fait si la vie il luy laisse,
Ce qu'envers moy vous n'aves fait, Maistresse,
Quand cest archer vous avoit fait gaigner
Un tel soldat que moy pour prisonnier,
Que vous devies comme amoureuse et belle
Plustot ayder que luy estre rebelle.
Vostre rigueur, sans point me secourir,
Devant voz yeux m'a fait cens fois mourir
Et toute fois, par ceste grand surprinse
Où finement nostre ville fut prinse,
On n'a tué personne de sang froid
Et nul ne peut se plaindre en cest endroit
Qu'on aye touché à l'honneur de noz femmes,
Tant sont hays d'eux ces actes infâmes !
Mais vous deves rendre grâces à Dieu
De vous avoir fait partir de ce lieu
Pour ne voir point les horribles tempestes
Qu'en sa fureur il darde sur noz testes,
Car vous n'aves tant de mal en oyant
Nostre malheur que nous en le voyant :
L'affliction qu'on reçoit par l'oreille
A celle-là que l'œil void n'est pareille.
Vous me dires qu'icy l'on vous a pris
Voz vestemens et joyaux de grand pris
Et en argent et en or neuf cens livres,
Que l'on vous a ravy tiltres et livres,
Que l'on vous a prins voz vins et voz bledz
Que vous avies en deux ans assemblés.
Mais ce n'est rien au regard de la perte
Que j'ay de vous par grand rigueur soufferte,
Et qu'ainsi soit la perte de voz fruitz
N'est rien auprès de ceux qu'eussies produictz
Si toute à moy vous vous fussies donnée
Pour vivre unis sous les lois d'hyménée.

Combien d'enfans ressemblans à nous deux
Fûssent venus de ce couple amoureux,
Portans au front la beauté de leur mère
Et héritiers du sçavoir de leur père
Que les neuf sœurs, ouvrières des beaux vers,
Ont couronné de mille lauriers verts !
Ilz sont perduz pour vous et ceste perte
A l'advenir ne sera recouverte,
Là où les fruitz que vous aves perduz,
Meubles, argent, vous seront tous renduz.
Du revenu pris de vostre héritaige,
Belle, prenes, prenes doncques couraige !
Que vostre cueur, par le deuil surmonté,
Ne perde enfin le trésor de santé,
Thrésor si grand que la terre habitable
N'aporte rien qui luy soit comparable !
Or, si de vous, en amours malheureux,
J'ai enduré maint desdain rigoureux,
Le ciel voûté, qui n'est tousjours contraire,
A bien voulu ceste grâce me faire
Qu'icy je suis bien reçeu et venu
De nostre chef, qui m'ayant recognu
Est mon bouclier de tres seure deffance,
Ne permettant que personne m'offence
En faict ni dict. Il en fait tout ainsi
Envers tous ceux qui résident icy
Et mesmement les femmes sont gardées
Qu'on n'oseroit les avoir regardées
De mauvais œil, ny d'elles aprocher,
A leur honneur encore moins toucher.
Revenes donc hardiment, ma Maistresse,
Mais qu'envers moy n'usies plus de rudesse !

Stance

Vostre rigueur, quant vous esties icy,
Ne me laissoit veoir vostre belle face.
Je me trouvois encore mieux ainsi
Que je ne fais à présent, quant en place
Je ne vous vois. Mon cueur est tout transy,
Craignant qu'aux champs on gaigne vostre grâce. :
C'est tout mon bien, j'en suis en grand esmoy,
Ne vous voyant ; contregardes le moy.

Stance

L'Amour me lie ferme et fort ;
Je ne me puis de luy deffendre
Pour eschaper. Ha ! je suis mort,
Maistresse ! A vous je me viens rendre,
Vous estes mon ayse et confort,
Je vous prie à mercy me prendre.
L'Amour qui vous obéyra
De son bien me resjouira.

Stance

Si je n'ay vostre bon vouloir,
Pour quelque chose que je face
Il m'est impossible d'avoir
Un bien de vostre bonne grâce.
Mais, si je l'ay, je suis certain
Que je ne vous escris en vain.

Stance

L'amour a mon cœur au pire
Fait et la fortune hélas !
Ne me donne aucun soulas ;
Mon esprit dolent souspire
Et se plaint : ô dur combat
Qui me fait vivre en débat !

Quatrains

Vous estes painte en mon cerveau,
Nuit et jour je vois vostre image,
Mon œil veut voir vostre visage,
Il ne treuve rien de plus beau.

Sois, Fortune, tout au rebours
De mon vouloir : mon espérance
Me sert autant de jouyssance
Et me fait plaire en mes amours.

Mon désir, qui mon cœur travaille,
Sans vous, Maistresse, rien ne peut ;
Il s'atent que l'amour luy baille
Ce bien, autrement ne le veut.

Si vous m'aymes je me contente,
Je ne vous veux abandonner,
L'amour vous fera me donner
Récompence de mon attente.

Encor que je vous importune,
Ce que je n'entens et ne veux,
Il faut que je sois amoureux
De vous qui estes ma fortune.

Je n'aurois point tant de couraige
Pour ma maistrese vous choisir,
Si je n'avois quelque advantaige
De vous donner quelque plaisir.

Quant viendra ce fortuné jour
Que je vous voye ma maistresse,
O heureux jour ! qui mon amour
Remplira d'ayse et de liesse.

Mon cueur se plait et se nourrit
Au plaisir qu'il veut et désire,
Mais il ne peut jamais bien rire
Si ma maistresse ne luy rit.

Quatrains.

Si le désir tousjours le cœur ne pouce,
Jamais le cœur ne fera rien de bon :
Riche désir, qui peut avoir ce don,
Plus il combat, tant plus qu'on le repousse.

Quand vous voudres vous me feres plaisir;
Je n'en ay point de vous : mais l'espérance
Que j'ay en vous entretient mon désir
Contre le grief de vostre résistance.

L'amour destient et la fortune opresse
Mon triste cœur, dont mon esprit ataint
Sans nul repos se despite et se plaint ;
Ainsi je viz en combatant sans cesse.

Amour destruit, fortune desconforte
Mon triste cœur qui se plaint nuit et jour :
Pour voz beaux yeux tant de maux je suporte
En combatant la fortune et l'amour.

O, que l'amour me rendra bien heureux
Si une fois je vous vois au visaige !
Mais que sur vous aucun n'aye advantaige
Pour m'empescher d'estre vostre amoureux.

Il n'y a heure au jour que je ne conte,
La nuit me dure encore plus cens fois,
En attandant qu'auprès de vous je sois :
Ce ne m'est rien si je ne me mesconte.

Ne pences pas que pour la volupté
Tant seulement je vous ayme et désire,
Car sans fallir je vous puis au vray dire
Que c'est plustost pour vostre honesteté.

Ce que j'escriptz, vous l'aves, ma Gentile,
Plustost escript en mon entendement ;
Aussi ma plume est ailleurs inutile
Et n'escript bien que de vous seulement.

Voyes mes yeux, ils parlent humblement ;
Vous entendes par eux tout mon couraige :
L'amour aussi ne se sert du langaige,
Il ayme mieux un doux embrassement.

Mon bien, Maistresse, est tout en vostre main.
Hélas ! souffres que mon bien me nourrisse,
Ne permettes qu'il se gaste et pourrisse
Et qu'à vos piedz je périsse de fain !

Quatrains interlocutoires.

(Les lettres L et G signifient Laval et Gentile, les interlocuteurs).

L. Je brûle, ma Gentile,
G. où est le feu, Laval ?
L. Gentile, en vostre amour.
G. Laval, je m'en recule
Tant que je puis de vous.
L. Gentile, c'est mon mal
Que, le feu de l'amour, plus est loin, plus il brusle.
Je brûle, ma Maistresse.

G. Amy, d'où vient cela ?
L. Maistresse, il vient de vous.
G. Non faict, car je recule
De vous tant que je puis.
L. Las ! mon mal vient de là,
Car, le feu de l'amour, plus est loin, plus il brusle.

J'espère avoir du vin quand la vigne est fleurie :
Si la gresle et l'oraige après donnent dessus,
Le vin sera perdu. Maistresse, je vous prie
Qu'il ne m'advienne ainsi de vous par un refuz.

O le bon vin qu'on faict des raisins qui sont meurs !
Il réjouit le cœur et soustient nostre vie ;
Vous estes altérée, ô Maistresse, et je meurs
De soif de ce vin doux dont l'amour nous convie.

En cest yver la nuit m'est longue et ennuyeuse ;
Mais si, avecques moy couchée, je vous tenois,
La nuit plus que le jour me seroit gratieuse
Pour les grâces qu'en vous, Maistresse, je conois.

Ces nuitz d'hyver me sont très longues et fâcheuses ;
Mais si je vous tenois couchée entre mes bras,
Pour vous donner plaisir par mille et mille esbas,
O qu'elles nous seroient courtes et gratieuses !

Si je ne suis aydé d'une faveur honeste,
Mon droit ne sert de rien, mon procès est perdu ;
Seule pour vous, Maistresse, il demeure et arreste
Que je n'aye le bien qui pour aymer m'est deu.

Amour, contre mon cœur, et fortune ennemye
Tout au pire me font et mon esprit ataint
De telle passion incessamment se plaint :
Dont tousjours en combat me faut passer ma vie.

Je compte, je discours, par le menu, les grâces
De vostre mignard corps, comme si je l'avoys
Entre mes bras tout nu : c'est tout ce que je vois
De vous par le moyen du songe et ses fallaces.

Lorsque je suis couché dessus les plumes moles,
Entre deux blancz linceulz, le souvenir de vous
Représente à mes yeux l'atrait de voz yeux doux,
Vostre ris, vostre grâce et vos douces parolles.

Le songe me repaist d'une vaine mensonge,
Me donnant vostre corps entre mes bras tout nu.
Je vous serois bien plus, ma Maistresse, tenu
S'il vous plait me donner la vérité du songe.

De tous costés la guerre à mon amour combat;
D'une part ma maistresse est ma force guerrière,
De l'autre part la guerre ouverte tout abat :
Ainsi, de tous costés, je suis mis en arrière.

Vous aves tout mon bien : souffres que j'en jouisse,
Car aussi je ne puis d'autre bien me nourrir.
Maistresse, c'est mal fait que me faire mourir
De fain et qu'en voz mains tout mon bien se pourrisse.

Epistre.

L'Amour me fait faire tout ce qu'il veut
Pour vous, Maistresse, et si mon cœur se deult,
N'ayant de vous le bien que je demande,
Il ne m'en chaut : vostre Amour me commande.
Je ne suis né que pour luy obéyr,
Car il me fait espérer de jouyr
De sa faveur que si fort je désire,
Bien que tousjours ma fortune s'empire.

O que l'Amour a sur moy grand pouvoir !
Il me fait croire en luy et me fait veoir
Ce qui n'est point, car vous estes absente,
Et toutesfois sans cesse il vous présente
Devant les yeux de mon désolé cueur,
Qui voudroit bien avoir de vous meilleur.
Et toutesfois j'ay telle révérence
A la vertu qu'à vostre honeur je pence
Plus qu'à la fain de mon propre appétit.

Vous voyes donc comme de ce petit
Je me contente et rien ne vous en porte ;
Si je ne puis parvenir d'autre sorte,
A tout le moins n'empesche le plaisir
De ce mien chaste et vertueux désir.
On me dira que mon amour extrême
Je puis loger en autre lieu de mesme
Et que, n'ayant de vous sinon rigueur,
Je ferois bien d'en retirer mon cœur.

On dira vray, mais l'Amour est mon maistre
Qui, comme il veut, nous fait nostre cœur mettre
Où bon luy semble et là nous fait aymer
A son plaisir : on ne l'en peut blasmer,
Car des humains il ne tient aucun compte,
Il n'y void rien, parquoy il n'a de honte.
Il faudroit donc que ce beau jeune dieu
Me fit aymer plustost en autre lieu ;
Mais tant s'en faut qu'il me veuille distraire
De vostre amour que tousjours au contraire
Il va croissant mon amoureuse ardeur,
De plus en plus vous gravant dans mon cœur.

Or, puisque Amour a dessus moy victoire
Par voz beaux yeux, le siège de sa gloire,
Me captivant de vostre grand beauté,
Belle, n'uses vers moy de cruauté.
Soyes plustost gracieuse et bénigne.
Que mon service à douceur vous incline,
Affin que nul ne me puisse blasmer
D'avoir semé sur les flotz de la mer
En bien aymant une belle Gentile
Qui a rendu mon labeur inutile.

Si ce grand dieu vous mettes en desdain,
Vous sentires la rigueur de sa main ;
Car, vous frapant d'une flesche emplumée,
Il vous fera aymer sans estre aymée
Ou, vous changeant comme Anaxarète,
Pour mieux punir vostre grand cruauté,
Vous deviendres une pierre insensible.

N'yrrites donc Amour, dieu invincible,
Mais, humblement ployant dessoubz sa loy,
Récompences mon service et ma foy
Et me loges en vostre bonne grâce :
C'est tout le bien qu'en amour je pourchasse.

Rime tierce du doux de l'amour.

Douce guerre, doux mal, douce déception,
Douce chaîne d'amour qui détient ma franchise,
Douce langueur confite en douce passion !
Douce faible vengence en douce flamme esprise

D'un honneur doux, qui loge en un sujet si beau.
Très doux commencement de ma douce entreprise !
Douce enseigne d'amour, doux le fresle bateau
Qui porte mon espoir à un si doux rivage
Sur l'eau du doux penser de mon trouble cerveau !
Douce faulte d'appuy, doux manquer de couraige,
Doux le doute robuste et le sçavoir peu fort,
Doux silance parlant et doux muet langaige !
Doux demander justice et pour chasser sa mort,
Et doux estre soy-mesme aucteur de sa ruyne,
Doux de son doux ennuy prendre joye et confort !
Douce flesche d'Amour qui blesse la poytrine
De ma belle et de moy et fais que je ne puis
Loger autre en mon cueur que vous, ma Catherine !
Doux de son propre bien se donner mille ennuys
Et puis chanter bien hault du mal qu'Amour nous brasse,
Doux courroux, doux souspirs, doux pleurer jours et nuitz !
Doux rompre le dur marbre et embraser la glace,
Aymant secrètement avecques loyaulté,
Pleurant et souspirant pour une belle face !
Doux s'aveugler soy-mesme aux raiz d'une beauté,
N'arrivant que par songe au bien où l'on aspire,
Et plus que la lumière aymer l'obscurité !
Doux porter sur le front tout ce que l'on désire
Et cacher au dedans le feu chaut de l'Amour,
Semant de tous costés le bruit de son martire !
Doux, sans point varier, présenter nuit et jour
Un seul pourtrait divin pour miroir à nostre âme
Et dans le cueur d'autruy eslire son séjour !
Doux plus que de soy mesme avoir soin de sa dame
Et gouverner d'un frain deux vouloirs amoureux,
Embrasés doucement d'une pareille flamme !
Doux n'estre onques du tout heureux ne malheureux,
Doux se veoir consommer d'affection extrême,
Doux veillir en la fleur de ses ans vigoureux !
Et pour sercher autruy doux se perdre soy mesme !

Epigrammes.

Je t'ay frapé, ma mignarde,
Au cueur qui de moy se plaint,
Mon œil doux qui te regarde
Confesse qu'il est attaint

De ce crime : il te demande
Mercy, par ta faveur grande.

Toutes les nuitz je ne faictz que songer
Que je vous baise et que je vous embrasse.
Mais mon tourment ne se peut soulager
Que pour le vray tout cela je ne face.
Vous me monstres une fort belle face ;
Vostre rigueur tousjours me contredict.
Rigueur, va t'en et quitte moy la place !
Mon songe alors fera tout ce qu'il dict.

Quand le jour de ma destinée
Sera venu qu'à moy donnée
Vous soyes, je seray contant.
En cependant faut que j'endure,
Car une seule heure trop dure
Et fasche à celuy qui atant.

Epistre à la Maistresse.

Pour vous escrire et au vray vous conter
Ce que je veux, il me faut réciter
Premièrement, ma maistresse Gentile,
Q'un marinier, voyant un gain utile
Qu'il peut avoir pour voguer sur la mer,
S'il s'arrestoit seroit fort à blasmer ;
Parquoy ne faut qu'aucunement s'arreste
A faire voile au fort de la tempeste,
Encore moins pour les larrons qui sont
Par les chemins, car tous ces hazards n'ont
« Lieu au bon cueur. Le gain tant délectable
» Ne fait de cas d'un péril domageable.

Un capitaine auroit-il point d'honneur
Si le danger lui donnoit une peur ?
» Nany, tant grand est le loz de la gloire
» Qu'il fait avoir à l'hardy la victoire.

Comme la mer, pences que Périgueux
Soit agité des vens impétueux
Par le moyen de la guerre qui flote
Et du retour le courage vous oste.

Mais cest orage aux femmes n'est malin,
Aux hommes moins, qui ont le cueur bénin,
Dont vous, honeste et belle et vertueuse,
N'heussies souffert chose aucune fâcheuse
Et moins perdu vostre argent, vostre bien,
Et maintenant n'auries à dire rien.
La peur vous a porté tout ce dommaige
Et portera encore davantaige
Si vous laisses seule vostre maison.
D'y retourner vous aves grand raison,
Car autrement elle s'en va déserte.
Ce n'est pas tout : vous faictes plus grand perte
Du temps qui coule et s'en va sans retour,
Et que je brûle icy de vostre amour.
De pardelà, je puis dire sans fainte,
Estre ne peut que ne soies attainte.
Vostre maison et vostre serviteur
Vous doivent donc donner couraige et cueur
D'y revenir; vous faires une emplète
De grand valeur qui vous fera replète
D'aise et de bien plus que n'aves perdu,
En me donnant ce que de vous m'est deu.

Part y aures et plus grande richesse
Vous ne voudres d'autant que ma Maistresse
Tant désirée estes de si longtemps.
J'auray en vous tout ce que je prétens,
Car c'est en vous que mon espoir se fonde.
En vous j'auray tout ce qui est au monde
De bon, de bien, et de riche, et d'heureux.
Voilà pourquoy, Maistresse, je vous veux;
Et vous aussi, ayant ce que désire
Plus vostre cœur, riche vous pourres dire,
« Car, où le cœur prent son contentement,
« Un plus grand bien n'est soubz le firmament.

J'ay entendu, dont je vous remercie,
Que vous prenes plaisir d'estre ma mye
Et, pour l'amour qu'envers moy vous aves,
D'un œil joyeux mes lettres receves
Et les gardes ; vostre cueur donc me garde.
Sans cause ainsi l'heure tant ne me tarde

Que je vous voye : alors, comme je croy,
N'arresteres de vous donner à moy
Et moy à vous, ô heureuse venue !
Pleût à mon Dieu que je fusse une nue !
Je vous yrois ceste heure enveloper ;
De là en hors vous porterois souper
En ma maison, au sortir de la table,
Vous coucherois en un lict délectable.

Ici la stance en vers patois qui a été publiée séparément.

Stances

Je n'euz jamais en vous
De faveur, ma Gentile,
Sinon par le courroux
Qu'eûmes en nostre vile,
Dedans le temple où nous,
De colère subtile,
Nous vinsmes embrasser
Pour la faire passer.

O doux embrassement !
Quand dessus ma poitrine
Je joignis doucement
Vostre chef, Catherine :

Car attentivement
Je viz, soubz vostre mine
D'un faus cueur rigoureux,
Un œil bien amoureux.

Depuis il m'est advis
Que vous tiens embrassée :
Mes sens en sont ravis !
Despuis ceste passée
Plus belle ne vous viz ;
Là vous esties troussée,
Si je n'eusse lors craint
Le lieu dévot et saint.

Chançon

Hélène, jadis estimée
Pour sa beauté tant renommée

Qui banda les grèques cités
Contre les peuples de l'Asie,
N'aprochoit, quoy que l'on en die,
De la moindre de voz beautés.

De vos yeux l'estincelle vive
Mille cueurs enflamme et captive,
Rendant l'Amour victorieux
Qui sur vostre beau front d'yvoire
Pose le siège de sa gloire,
Pour vous abandonnant les cieux.

Vostre belle bouche vermeille
Ravit d'une douce merveille,
Embrasant les cueurs refroidis,
Et vostre gracieux sourire,
Qui par son charme nous attire,
Descouvre en terre un paradis.

Les plus fins voz cheveux esfacent ;
Les Amours dans leurs retz s'enlassent.
Vous aves ce que faut avoir :
L'apparent sert de tesmoignage
Que le reste du personnage
Est tout beau qui le pouroit voir.

Celle qui n'est à vous semblable
N'a rien de rare et d'estimable.
La lune emprunte sa clarté
Du clair soleil : ainsi les belles,
Ou qui se pencent estre telles,
Empruntent de vous leur beauté !

Mais comme un riche s'enfle et brave,
Mesprise tout, trenche du grave,
Et ne se laisse regarder,
Tout ainsi, par ceste richesse
Que vous aves du ciel, maistresse,
Je ne puis à vous aborder.

Ceste beauté m'est plus estrange,
Car elle vous conduit au change ;
Mais, si ce change estoit meilleur
Que celuy que je vous présente
D'une amitié ferme et constante,
Je serois d'autre serviteur.

Soit qui voudra mon adversaire
A qui vous voudres ce bien faire
Que de le prefférer à moy !
Ce ne sera pour son mérite
Ny que la place je luy quite
Pour avoir meilleur cueur et foy.

Mais quand le ciel voudra permectre
Que vous me veuilles si bas mettre
Et de vostre cœur m'oblier,
Quant à moy, soit tant long le terme
De mon bonheur, je seray ferme
En mon amour, sans varier.

Chançon

Gentil villaige amoureux !
Mon Dieu, que tu es heureux
D'avoir chez toy ma maistresse !
Et moy, triste et langoureux
Que je ne vois ma Déesse,
Rendz moy viste ma liesse,
Ramène la moy icy
Pour m'oster hors de soucy.

Le bestail a la faveur
De voir tout ce que mon cueur
Icy de meilleur regarde.
Encore que par rigueur
A moy parle la mignarde,
Tout mon plaisir elle garde.
Rendes la moy, champs et boys !
Je meurs si je ne la voys.

Peux-tu demeurer sans veoir
Moy qui suis ton vray miroir !
Le ciel je vois en ta face :
La mienne te fait sçavoir
Que ta rigueur ne me lasse.
L'amour t'a donné ma grâce :
O que ce m'est un grand heur
Que je sois ton serviteur !

Laisse les champs, vien chez toy
En la ville auprès de moy
Afin que là je te voye !
Ainsi seray hors d'esmoy,
Plain d'alégresse et de joye,
Regardant tes yeux jolis
Au travers de tes tréliz.

Chançon

Je ne veux point de maistresse
Qui se coife de l'orgueil.
Je la quicte, je la laisse
Et en destourne mon œil,
Qui ne veut estre mesprisé,
Mais dignement favorisé.

Je ne veux point de maistresse
Que je ne puisse aprocher
D'elle avecq toute alégresse,
Sa ferme cuisse toucher,
Par une telle honnesteté
Que je sois tousjours bien traicté

Je ne veux point de maistresse
Qui ne me porte amitié
Et me voyant en tristesse
Ne soit esmeue à pitié,
M'accommodant de sa faveur
Pour faire passer ma langueur.

Je ne veux point de maistresse
Qui d'un cueur ambitieux
Pour la mondaine richesse
Préfère un sot chassieux,
Qui n'a de joye ny plaisir :
C'est l'honeste qu'on doit choisir.

Chançon

J'ayme qui m'aymera,
J'ayme qui trouvera
Bonne ma bonne grâce ;
Celle qui ne prendra
En gré que je luy face

Service, je ne veux
Estre son amoureux.

J'ayme le bon vouloir,
Le cognoitre et le voir,
Ouvertement, sans fainte.
Je ne le veux avoir
Par force ou par contrainte,
Car, où n'est le désir,
Il n'y a nul plaisir.

J'ayme un cueur gracieux,
J'ayme les benins yeux
Posés sur mon visaige
Pour y entendre mieulx
Que tout autre langaige
Ne pouroit expliquer
Ce dont me sens piquer.

J'ayme la loyauté,
J'ayme aussi la beauté
Qui ravit et m'atire
Le cœur : la cruauté,
Qui si fort le martire,
La me fait despiter
Et du tout la quicter.

J'ayme me resjouir
Et quelque mot ouyr
Qui m'assure et certaine
Que je puisse jouyr
Du loyer de ma peyne.
C'est ce q'un serviteur
Requiert de son labeur.

Chançon

Le voules-vous, ouy !
Dictes le, je vous prie ;
Je seray réjouy
Et vous aussi, ma mye.
Si vous ne le voules,
Trop vous me désoles !

Dictes, le voules-vous !
Si ne le voules dire,
Un embrassement doux
Tout ce que je désire
Fera : donnes le moy
Pour m'oster hors d'esmoy !

Si vous voules cela
Que l'Amour vous commande,
Je me repose là.
Mon œil vous le demande
Par les traictz de mes yeulx
Qui ne désirent mieux.

Si vous le voules bien
Je n'ay point de contraire
Et vous ne craindres rien
Pour d'un bon cœur le faire.
L'Amour est d'un tel cœur
Qu'il est tousjours vainqueur.

J'ay bien un bon vouloir,
Mais rien il ne profite.
Faictes le vous valoir,
Autrement je le quicte ;
Sans vous rien il ne peut,
Donnes luy ce qu'il veut.

Vostre vouloir fera
Si au mien il s'accorde
Que contant il sera.
O malheur qui discorde
A ce point amoureux
Que tant de vous je veux.

Je ne veux le thrésor
De la riche Arabie :
Le plus précieux or
Qui soit pour moy, ma mye,
C'est vostre bon vouloir
Si je le puis avoir.

Chançon.

Je ne me descourage
Alors que mes amours
Me font mauvais visaige
Et, quant tout au rebours
Je me vois mal traicté
D'une fière beauté,

Le malheur qui me chasse
Ne regarde le bien
De la gaillarde grâce
Parquoy je n'obtiens rien:
Quant tel je ne serois,
Point je ne poursuivrois.

Ha, fortune aveuglée !
Que ton bien se despart
De façon mal reiglée !
Au droit tu n'as esgard :
Qui a moingz desservy
Est de toy mieux servy.

Tu donne la victoire
Au moindre bien souvent ;
Tu honnore de gloire
Le plus chétif servant.
La guerre et les Amours
Sont sujectz à tes tours.

Celuy qui son bien plaide
Pert avecques son droit
Si le sort ne luy ayde.
L'aymant le plus adroit
Sans fortune souvent
N'est payé que de vent.

Des chiens une assemblée
Si bien ne chassera
Comme un paisan d'amblée
Par les lacz qu'il faira.
Il faut donc tromper
Ce qu'il faut atraper.

Ainsi les courtoisies
Des braves rien ne font
Et les doctes poësies
Aucune force n'ont.
Le guet-à-pan d'un fin
Aura meilleure fin.

Qui a meilleure chance
N'a tousjours du meilleur ;
La fortune dispence
Le bien et le malheur
Selon sa volonté,
Sans ordre limité.

Ainsi fortune vile
Trompe les amoureux :
Toujours le plus habile
Est le plus malheureux ;
Un sot mal advisé
Est plus favorisé.

Je suis comprins au nombre
Des plus infortunés
Et marche dessous l'ombre
Des plus mal guerdonnés :
Mon cœur ferme et loyal
Me fait souffrir tel mal.

Chançon.

Quand un chasteau est fort et du tout imprenable,
Le siège tel qu'il soit ne luy est domageable :
Donc il le faut incontinant lever
Et de bonne heure se sauver.

Longtemps a que j'avois assiégé une place ;
Il n'est homme qui n'eût jugé de prime face
Qu'elle n'avoit de quoy me résister
Et ne faudroit de l'emporter.

En ce siège amoureux je n'usois d'autres armes
Que d'un cœur embrasé, de soupirs et de larmes ;
Mon ennemy se défendoit sans plus
De fiers desdains et de refuz.

Aucunes fois le plomb d'une farouche œillade
Me traversoit le cueur qui languissoit malade ;
L'ennemy seul qui me fesoit mourir
Sans autre me pouvoit guérir.

Il me lansoit, cruel, mille flammes cuisantes
Qui toujours me bruloyent, par tout mon corps pressantes,
Et ne trouvois remède à mes chaleurs
Sinon que de l'eau de mes pleurs.

Souvent j'ay veu la place en vouloir de se rendre,
Puis plus fort que jamais contre moy se deffandre
Si que j'estois contraint de me cacher
Quand je pençois en aprocher.

J'ay contre elle essayé mille ruses de guerre,
Mais avecq tout cela je n'ay sçeu la conquerre,
Dont je me suis tellement estonné
Que j'ay le siège habandonné.

Ce n'est pas pour jamais ; car en Amour j'espère
Qu'elle se lairra prendre en ceste prime-vère
Ou se rendra par composition
Pour estre à ma dévotiòn.

Si elle ne se rend, je jure sur ma vie
Que je n'auray jamais de ceste place envye
Et m'en iray cercher fortune ailleurs
Où mes destins seront meilleurs.

Ode à Nature.

Je te loue, Nature,
Mère de ce qu'on voit ;
Car toute créature
De toy estre reçoit :
Si tu n'ouvries toujours,
Nous n'aurions aucuns jours.

La nécessité sainte
Que nous avons de toy
Te fait toujours enceinte
Et produire de quoy
Un chacun se nourrit ;
Sans toy rien ne nous rit.

Universitas
BIBLIOTHECA

On te doit grand louange,
Tant bien ouvrer tu sçais !
En faisant la meslange
Des élémens, tu fais
La génération
En sa perfection.

Aux herbes et aux plantes
Tu donne accroissement,
Et aux bestes hurlantes,
Et au gazouliement
Des oiseaux aux buissons,
Et à tous les poissons.

Tu accrois nostre espèce,
Tu le dois, tu le peux,
En meslant la maistresse
Avecq son amoureux :
Ainsi toujours vivons,
Ce que nous te devons.

O Nature, ma mère !
Tu permectz que je suis
Tout seul : Que puis-je faire ?
Rien de moy : je poursuis
Las ! ma maistresse en vain,
Si tu n'y metz la main.

Par raison, il me semble,
Toy qui assemble tout,
Tu nous dois mettre ensemble
Et en venir à bout.
Secours aux amoureux
Et sers toy de nous deux !

Vous, maistresse, estes plaine,
Seule, d'affections ;
Seule, vous prenes peyne
De tant de passions ;
Remède n'y trouves,
Seule, rien n'y pouves.

Telle langueur se preuve
En moy, qui ne suis rien ;
Sans vous seul je me treuve,
Sans vous je n'ay nul bien :

Il faut donc qu'entendons
Que nous deux nous aydons.

Nature sollicite
De nous entretenir
Et par la loy licite
Il est de nous unir
Et liés demeurer
Sans point nous séparer.

Ne mesprises, mignonne,
La nature et la loy,
Et l'une et l'autre ordonne
Que vous soyies à moy :
De ma part bien je veux
Obéyr à eux deux.

Nous estaindrons la flamme
Du petit dieu vainqueur,
N'ayant qu'une seule âme,
Un désir et un cœur :
Nous passerons contans
Le reste de nos ans.

Chançon.

Je suis un riche avare,
Sans repos nuit et jour,
Mais c'est du bien tant rare
Qui provient de l'Amour ;
J'y suis tant affamé
Que j'y suis consommé.

Je brûle d'avarice ;
Je ne cesse forger
Les moyens que je puisse
Affin de me loger
Au lieu que tant je veux
Pour mon cueur amoureux.

Tant plus que je m'altère
Comme avare golu,
Plus ce bien se difère
Et, bien que résolu

Je sois de n'y penser,
Suis à recommencer.

Maudite Convoitise !
Ceste avarice vient
De ton feu qui l'atise
Et rien de bien ne tient,
Car toujours soufreteux
Est le cœur convoiteux.

Le thrésor de Venise
L'homme n'enrichiroit
Tant que la Convoitise
Son cœur n'y piqueroit :
Pour riche devenir,
Il le faut donc banir.

Sors de moy, Convoitise !
Plus je ne brûleray :
En repos et franchise
Et contant je seray,
Plus qu'avec le plaisir
De l'accomply désir.

Je t'ay ce coup conquise,
Cruelle, malgré toy,
Quant ceste Convoitise
J'ay chassé hors de moy.
Je me sens satisfait
Beaucoup plus que du fait.

Fais la folle outrageuse
Tant qu'il te semblera ;
Ta façon rigoureuse
Plus ne me troublera,
Car après le refuz
Je ne convoite plus.

Ode aux Mesdisans.

La parolle n'est que vent
Qui l'honeste homme ne touche :
Parquoy je ne crains la bouche
Du plus malin mesdisant.

On ne me pourroit blasmer
D'avoir ny bruit ny querelle ;
Je suis de nature telle
Qui ne demande qu'aymer.

Huit ans sont que je poursuis
La grâce de ma maistresse :
Ce que me vient d'allégresse
Pour monstrer ce que je puis.

Les ans ne me font point vieux
Pour reproche ou pour outrage :
Je suis jeune de courage,
De corps dispos et joyeux.

Les deux Grégois mieux disans,
Plains d'une excellence rare,
Anacréon et Pindare,
Aymarent en leurs vieux ans.

Amour est un feu divin
Qui des ans ne sent l'injure,
Donc en moy tousjours il dure
Et fera jusqu'à la fin.

On m'orra chanter toujours
Malgré toy, maudite envye,
Tant qu'au corps j'auray de vye,
Ma maistresse et mes amours.

Ode

Le beau-frère n'est point seur
Alors qu'il familiarize
Avecques sa belle seur,
Tant y a de friandise,
Car la chair donne appétit
D'en gouster prou ou petit.

Si le beau-frère estoit tel
Qu'il fit quelque conscience
D'un moindre péché mortel,
On prandroit en patience
Qu'il hantast sa belle seur :
Autrement il n'est point seur.

Le feu sans discrétion
Brûle ce qui se présante ;
Ainsi fait la passion
De l'amour, douce et cuysante.
Qui ne se voudra brûler,
Du feu se doit reculer.

Le respect d'affinité
D'amour n'empesche la flamme,
Tant attire la beauté
Soit de l'homme ou de la femme :
Afin de s'en abstenir,
Il se faut de loin tenir.

Si tu n'eûsses fréquenté
Ta belle-seur, o Tirée,
Pour son extrême beauté
Tu ne l'eûsses désirée
Et ton inceste enragé
En huppe ne t'eust changé.

Roi Hérode, tu devois
Fuir comme une vipère
Les yeux, le bal et la voix
De la femme de ton frère
Et tu n'eusses massacré
Saint Jehan, prophète sacré.

Pour ne trébuscher ainsi,
Beaux-frères, donnes vous garde
De fere comme ceux-cy,
Et que la femme regarde
Son beau-frère de bien loin
Si de l'honneur elle a soin.

Pièce sans titre

Je veux qu'on me repute
Fol, incensé, et hors d'entendement,
Pour bien aymer et servir loyaument
Une qui me rebute.
Le Dieu d'amour qui a son pouvoir grand
Fera qu'en ceste luthe
Je gaigneray : il sera mon garent,
Sans me laisser errant,

Et malgré toy, o brute populasse.
De ma maistresse il me donra la grâce.
Si je pren plaisir en aymant
Autant qu'en amour consommée,
On juge de moy follement
Que mon amour n'est que fumée :
Veu qu'amitié bien estimée
Ne tend pas du tout au désir
De ce voluptueux plaisir
Soudainement qu'on le pourchasse.
Je ne le veux si tost saisir
Car je pren plaisir à la chasse.

A la maistresse

Autre désir ne me mine
La poitrine,
Que de vous véoir, ma divine
Catherine,
Mon cœur, mon âme, mon mieux !

Loin de vous d'ennuy je fine
Et décline,
Ainsi que la rose fine
Sur l'espine,
Vuyde d'humeùr pluvieux.

Comme si m'esties voisine
J'imagine
Vostre gracieuse mine
Médecine
De mon travail ennuyeux.

Mais pour cela ne termine
La maligne
Passion qui m'achemine
A ruyne
Si je ne voi voz beaux yeux.

Venes donc, belle entre mile,
Ma Gentile,

En vostre beau domicile
De la ville
Pour me tirer hors d'esmoy.

Sans vous la tourbe civile
M'est très vile.
Et mon œil de pleurs fertile
Inutile
Ne voit rien si ne vous veoi.

Que n'ay-je la plume agile
De Virgile,
Plus que celuy de Camille,
Par mon stile,
Vostre nom vivre feroy.

Et, sur le cours de nostre Isle
Qui distile,
D'une voix non trop débile,
Ma scintile
A jamais je chanteroi.

L'amour qu'ay en vous tant grande
Me commande
Que vostre grâce j'attende
Et entende
Qu'elle me satisfera

De tout ce que je demande
Et vous mande
Par mon œil que l'amour bende
D'une bende
Que sans vous l'ofusquera.

De vous faut que je dépende
Et despende
Mon temps et qu'à vostre offrande
Je le rende
Pour le bien qu'il me fera.

Il ne faut qu'on me défende
Ceste amande,
C'est ma meilleure viande,
Plus friande,
Qui mon goust contantera.

Je ne scay que je ne face
Sans la grâce
De vostre amoureuse face
Qui surpasse
Du beau soleil la clarté.

Le temps long en son espace
Court se passe
Enfin si je vous embrasse ;
Quoy qu'il brasse
Je seray tout contenté.

En mon amoureuse chasse
On me chasse ;
C'est la lourde populasse
Qui se lasse
De voir vostre honnesteté.

Si vous regardes la race
En ma place,
Vous ne mettres qui m'esface :
Sans fallace
Je vous tiendray loyaulté.

A ce point, le manuscrit comprend 89 feuillets, recto et verso, y compris un feuillet non numéroté. A partir du 89me (90me en fait) jusqu'au 96me et dernier, les caractères effacés par l'humidité en rendent la lecture, sauf pour les premiers vers de la chanson qui suit, à peu près impossible.

Chanson.

Chante, ma joïeuse voix
Les grands beautés que je vois
En ma maistresse amoureuse
Tant gracieuse
Qu'en autre endroit n'aymeray
Tant que vivray.

Déteste, ma forte voix,
La grand laideur que je vois
En ceste fière orgueilleuse,
Tant desdaigneuse
Que d'elle je fuyray
Tant que vivray.

Belle au maintien gracieux,
Je t'ayme plus que mes yeux ;
D'admirer ta bonne grâce
Je ne me lasse,
Car aussi bien je ne voy
Si beau que toy.

Laide au malgracieux port,
Je te hay plus que la mort ;
De blasmer ta laide face
Je ne me lasse,
Car aussi bien je ne voy
Si laid que toy.

Tu es plus douce que miel
Ou que la manne du ciel ;
Quant ton œil doux me regarde,
Cent tretz il darde
Dedans mon cueur très heureux
D'estre amoureux.

Tu es plus aigre que fiel
Ou que l'oraige du ciel...
(*Quatre vers illisibles*).

En toy la nature a faict
Un ouvrage tout parfaict.
Ton tainct ressemble à la rose
Tout fres esclose ;
En toy les traictz de Vénus
Sont recognus.

Le monstre le plus infect
D'enfer n'est tant imparfaict
Que tu es impitoïable,
Mal agréable !
Mégère plaine d'esfroy
Se void en toy.

Tout ce qui suit est, sauf quelques mots, indéchiffrable. Après la chanson ci dessus, une épître, une stance, une chanson qui commence ainsi :

Je vous poursuys, maistresse,
Du cueur aves son droit.
Vostre œil qui bien le void...

Quelques mots, peut-être deux ou trois vers, sans suite, et c'est tout.

Dans la stance, je lis :

> Vous alumez le feu, mignonne,
> Qui m'eschauffe et brûle si fort...

Puis deux pièces dans les mêmes conditions et dont quelques mots déchiffrables seraient sans intérêt.

Au verso du dernier feuillet, ces mots : *Pour la fin*, et, à côté, signature avec paraphe.

Puis ces quatre vers :

> Ce temps permet à l'œil de voir infinis maux,
> Mais il ferme la bouche à tous de n'en rien dire :
> C'est pourquoy je n'ai peu, ycy, lecteur, escrire
> De nos adversitéz les verges et les fléaux.

C'est ainsi que transcrit, et avec raison, je crois, M. Léon Cadier, lequel, en 1888, au Catalogue des manuscrits de nos Bibliothèques, a publié l'analyse de ceux de Périgueux, et, cependant, le dernier vers est diablement indéchiffrable.

Je note, en passant, que ces quatre vers montrent bien, comme je l'ai dit dans mon introduction, que Laval n'a point mis au jour toutes ses *Rimes*.

Et nous sommes au bout du manuscrit. Pour le faire complet, il n'y a qu'à joindre le *Discours sur la mort de l'évêque Fournier* et la *Stance patoise* publiés au *Bulletin* (mars-avril 1900). Et je rectifie, à cette occasion, un lapsus qui m'avait échappé à la première lecture ; le nom de l'archevêque de Bordeaux, en tête du Discours, doit se lire : Antoine Prevost de Sansac.

Un dernier mot.

Voici donc les *Rimes* de Laval au grand jour. Certes, dans ce petit livre, le poète n'a pas mis tout ce qu'il avait écrit, étant revenu de ses jeunes ardeurs et, dans le pays de Montaigne, estimant que la *tolérance* est une chose sage. Au lendemain de cette œuvre, où même une page est restée blanche, celle réservée au 8me sonnet de l'*Ignorance*, le poète n'a-t-il plus jamais rimé ?

La Ligue, plus ardente chaque jour, est aux mains des Guise que Laval chanta... autrefois. Henri IV, prisonnier après la Saint Barthélemy, s'échappe précisément en 1576, l'année des *Rimes*. Les Guise, inflexibles et fanatiques, lui font une guerre impitoyable, s'alliant à Philippe II, roi d'Espagne, obtiennent du pape l'excommunication de l'*hérétique*, brisent avec Henri III, s'il se rapproche de lui, et, maîtresse de Paris, la Ligue chasse le roi légitime, bientôt assassiné par Jacques Clément, comme Henri IV le sera plus tard par Ravaillac. Laval, qui, dans les *Rimes*, celles conservées, je ne parle pas des amoureuses, descriptives ou morales, prêche la paix civile, Laval n'a plus rien à rimer. Il a vu les protestants de près à Périgueux et se loue de leur chef. Il pourrait être, lui aussi, suspect d'hérésie, et son fils est secrétaire du duc de Mayenne, frère du duc de Guise, qui sera plus tard chef de la Ligue, ne l'est pas en 1576 comme semble le dire la lettre de mon introduction, mais est déjà un gros personnage. La tristesse, que les choses du temps mettent au cœur de Laval, ne peut que grandir.

Et, quant aux *Rimes* d'amour, sa Catherine lui a-t-elle été *pitoyable* et n'a-t-il plus qu'à se laisser vivre *en amour consommée* ? Ou bien, le filleul du greffier de l'official, Pierre Delaval, son fils plutôt, soucieux des siens, donne-t-il plus de soins à sa charge et devient-il procureur plus occupé ? Ce qui est certain, c'est que, si bien des premières *Rimes* nous manquent, les dernières s'il en fut nous font défaut. Je publie tout ce qui reste du poète. Nous, Périgourdins, lui devions cet honneur. Et je répète que, à mon humble avis, il y a, dans ces *Rimes*, en dépit de quelques défauts, des choses vraiment charmantes, sonnets, stances, chansons et autres, non indignes de prendre place entre les poésies du XVIe siècle, celles qu'on aime à relire. C'est à Laval, ce procureur qui ne s'est pas perdu dans ses grimoires, que le Périgord devra d'être associé au grand mouvement poétique de ce temps. N'est-ce pas quelque chose ?

Quelques notes.

J'ajoute ces quelques notes, très sobres, sur les noms propres qui se rencontrent dans les *Rimes* de Laval.

Et, tout d'abord, à qui le poète adresse-t-il, ou dédie-t-il, quelques-unes de ces *Rimes* ?

A la reine mère, Catherine de Médicis, qu'il console de la mort de son fils Charles IX. Est-il besoin de dire, même d'un mot, ce que fut cette italienne, fanatique et rusée, qui gouverna la France sous ses trois fils, François II, Charles IX et Henri III, et a marqué notre histoire de pages si tristes et si sanglantes ? Quant à Charles IX, ce mélancolique, qui aima Marie Touchet et faisait des vers à Ronsard, il fit ou laissa faire la Saint-Barthélemy.

Au roi Henri III, et à la reine Louise de Lorraine, sa femme. « Esprit distingué, mais cœur pervers », plus préoccupé de ses plaisirs que du soin de son royaume, Henri III, entre les politiques, les protestants et les ligueurs, paraît s'être soucié cependant d'arrêter les discordes civiles et après la mort de son dernier frère se rapprocha d'Henri IV, l'héritier légitime du trône. Laval ne paraît donc pas avoir eu tort de faire appel à son esprit de paix et de concorde. Ce fut cet esprit de paix et de concorde civiles qui arma contre lui la main du moine assassin Jacques Clément. Les fanatiques, fondateurs de la Ligue, dirigée tout autant contre le roi que contre les protestants, agissaient sous l'inspiration des Guise, dont parle Laval, et qui sont trop connus pour qu'il soit utile de dire quels ils furent. Les éloges que Laval fait de leur noblesse, descendus des princes de Lorraine et cousins de la reine, et de leurs grandes qualités, jurent un peu avec les sentiments de paix civile, mais nous ne sommes pour ainsi dire qu'à l'origine de la Ligue.

A Marguerite de Valois, la sœur du roi, à laquelle on fit épouser, par raison de politique, le roi de Navarre, Henri de Bourbon, chef des protestants, plus tard Henri IV, célèbre par son esprit, sa grâce, sa beauté, non moins célèbre par ses mœurs dissolues, bien que Brantôme parle « de ses belles vertus qui la porteront au ciel », la reine Margot, pour la désigner plus familièrement, bien française, et je dirais volontiers bien parisienne, s'accommodant très bien, elle, princesse catholique, au milieu des protestants, et n'ayant peut être pas nui, d'avance, à la politique d'Henri IV.

A Armand de Gontaut, dit le Boiteux, baron de Biron, grand-maître de l'artillerie, maréchal de France, né en 1524, tué au siège d'Epernay en 1592. Laval en fait un très grand éloge, qui ne paraît avoir rien d'excessif. Ancien page de Marguerite de Valois, qui, dans ses Mémoires, fait de lui le plus grand éloge, éloge que confirme Brantôme qui l'appelle « le plus vieux et le plus grand capitaine de France ». Ce ne fut pas seulement un brave soldat, un « sage capitaine », ce fut aussi un esprit curieux de savoir et désireux de paix civile. « Il avoit, dit Brantôme, fort aimé la lecture et la continuoit lorsqu'il avoit loisir et retenoit fort bien ». Laval est une preuve qu'il se mettait au service des poètes et les encourageait. La reine de Navarre dit qu'il faisait tous ses efforts pour maintenir la paix entre protestants et catholiques et, après la mort du roi, il s'inclina devant Henri IV qu'il servit loyalement. Français avant tout, ces luttes entre Français, pour des questions qui touchent à la conscience de chacun, ne pouvaient que lui être pénibles et, s'il y fit son devoir, il fut de ceux qui désirèrent ardemment les voir cesser. Laval ne pouvait mettre sous un plus haut patronage son invocation à la paix.

A Honorat de Savoie, marquis de Villars, maréchal et amiral, lieutenant général du roi en Guienne (1573), né en 1538, mort en 1580, que Brantôme appelle « un bon et sage capitaine » et que Laval a sans doute connu à l'occasion de son gouvernement de Guyenne.

A Jean de Losse, sans doute celui qui fut premier capitaine des gardes, chevalier de l'ordre du roi, et qui paraît avoir eu à la cour d'Henri III, et avant lui, une situation toute particulière. Ce fut lui qui, la nuit, vint réveiller la reine-mère pour lui annoncer la mort du prince de Condé, 1569, et ce fut aussi lui qui, en 1578, fut chargé de la garde du frère du roi que celui-ci arrêta lui-même, assisté de M. de Losse et de ses archers écossais, et retint prisonnier. La reine de Navarre dit, l'appelant « un bon homme vieil », il était né en 1504 et s'était déjà montré en bien des affaires, qu'il avait été « gouverneur du roy mon mary et m'aymoit comme sa fille » et qu'il avoit « tant aymé son père ». Il fut lieutenant

général en Guienne sous Henri III et mourut en 1579. Laval ne pouvait avoir de meilleurs répondants, auprès de la reine de Navarre et du roi Henri III, que Jean de Losse et le maréchal de Biron.

A Galiot de la Tour, seigneur de Limeuil et de Lanquais, né en 1532, mort empoisonné en 1595. S'il a mérité, par ses vertus privées, les éloges que Laval fait de lui, il ne paraît pas avoir joué un rôle public bien important. Le poète, s'adressant à lui, dit : « ô fleuron de Thurène », il est en effet de la famille des vicomtes de Turenne, la famille du grand Turenne, un de ceux qui ont illustré le règne de Louis XIV.

Au cours de ses *Rimes*, Laval cite des noms de poètes, trop connus pour que je veuille faire autre chose que les mentionner rapidement. Ce sont : Homère, Pindare, Anacréon, trois maîtres de la poésie grecque. Virgile, Ovide, Horace, Catulle, Tibulle, Properce, des maîtres de la poésie latine, dont Laval dit en même temps les « maistresses » qu'ils ont chantées ; Pétrarque, ce maître de la poésie italienne, le chantre illustre de Laure ; et enfin Ronsard, le rénovateur de la poésie française au XVIe siècle. Je note aussi simplement, sans m'y arrêter, des noms qui ne sont plus ceux de poètes, celui du sage Salomon, fils de David, roi des Juifs, ceux de Démosthène et de Cicéron, ces deux grands maîtres de l'éloquence antique, grecque et romaine, qui furent en même temps les défenseurs de la liberté à Athènes et à Rome ; celui d'Apelle, le grand peintre de l'antique Grèce.

Laval nous rappelle aussi quelques-unes des fables de l'antiquité et je m'y arrête un instant.

Anaxarète, nymphe de l'île de Chypre, qui fut métamorphosée en rocher pour avoir refusé d'écouter Iphis, un des princes de cette île.

Arachné, fille d'Idmon, habitant de Colophon, et fort habile brodeuse ; elle défia un jour Minerve à qui broderait mieux une tapisserie. La déesse brisa le métier et les fuseaux d'Arachné et la métamorphosa en araignée.

Cypris, on appelait ainsi Vénus, à laquelle l'île de Chypre était consacrée. Inutile de dire ce que fut Vénus, fille du

Ciel et de la Terre, ou née de l'écume de la mer, adorée à Amathonte, à Lesbos, à Paphos, à Gnide et à Cythère, la mère « du petit dieu vainqueur », Cupidon, que Laval tient en grand honneur.

Daphné, fille du fleuve Pénée, la nymphe Daphné s'enfuit devant Phœbus Apollon, et le dieu, en punition de ses rigueurs, la métamorphose en laurier. Depuis ce temps, le laurier est consacré à Apollon, et les poètes, ses disciples, se couronnent du laurier vert.

Echo, cette nymphe, fille de l'Air et de la Terre, habitait les bords du fleuve Céphise; elle aima passionnément le beau Narcisse. Ne pouvant triompher de ses dédains, elle s'enfuit dans les montagnes et les forêts, poussant des gémissements; elle fut métamorphosée en son, ou rocher qui répète la voix. Narcisse fut tellement épris de lui-même qu'il sécha de langueur et fut métamorphosé en une fleur qui porte ce nom.

Minos. Qui ne sait que Minos, dans la fable antique, est un des juges qui, aux Enfers, distribuent les peines et les récompenses?

Thémis. Ce n'est pas, dans Laval, la déesse de la Justice, mais une fameuse devineresse, Carmenta, à laquelle on donna le nom de Thémis.

Tirée, roi de Thrace, époux de Procné, fille de Pandion, roi d'Athènes, et sœur de Philomèle, fait subir à sa belle-sœur, pour laquelle il est pris de la plus violente passion, les derniers outrages. La vengeance des deux sœurs sera terrible; dans un festin solennel, elles lui font manger le corps de son fils, Ithys, né sous les plus tristes auspices, et, comme il les menace de sa fureur, il est métamorphosé en huppe (Ovide, le dictionnaire de la Fable dit un épervier), Philomèle en rossignol, Procné en hirondelle, Ithys en faisan.

Le nom d'Hérode se trouve dans la même pièce que celui de Tirée, et aussi à propos de l'amour incestueux que l'on a pour sa belle-sœur. Il s'agit ici d'Hérode Antipas, tétrarque de Galilée, trop fameux par le traitement ignominieux qu'il fit subir à Jésus-Christ, lequel Hérode étant venu à

Rome où son frère vivait en simple particulier, lui enleva sa femme, Hérodiade, et répudia la sienne, fille d'Aréta, roi des Arabes Nabathéens. Mais la légende d'Hérodiade et de sa fille Salomé, à laquelle Laval fait allusion, ne paraît pas très certaine et peut être la mort du prophète Saint Jean-Baptiste n'a-t-elle pas eu pour cause la passion d'Antipas pour Hérodiade.

Le poète cite, à propos d'Artaxercès, fils de Xercès et frère de Cyrus, roi des Perses, une anecdote qu'il a sans doute lue dans le Plutarque d'Amyot et qui se rapporte, je pense, à une des expéditions du grand roi. Plutarque dit que le roi « le trouva si bon (l'acte de ce pauvre homme de mestier) qu'il lui envoya dedans une coupe d'or massif six mille Dariques (monnaie portant la tête de Darius) » ; la goutte d'eau était venue certainement apaiser la soif d'Artaxercès.

Le Démestrie, que Laval nous montre abandonnant à sa maîtresse le trésor nécessaire à sa défense, me paraît être ce Démétrius Poliorcète, fils d'un des généraux d'Alexandre, d'abord établi en Asie, plus tard roi de Macédoine, qui, sous prétexte de lui rendre la liberté, prit possession d'Athènes, célèbre par ses exploits et par ses débauches, et finissant tristement dans une servitude molle et dorée ; sa passion pour la courtisane athénienne Lamia, la joueuse de flûte, l'entraîna à des largesses et à des profusions inouïes, et il versait entre ses mains les tributs des Athéniens. Le Plutarque d'Amyot a dû aussi sur ce point instruire le poète.

Comme s'il prévoyait l'assassinat d'Henri III, Laval condamne les Brutus et les Cassius, qui ont conjuré la mort de Jules César, et je n'ai pas à insister sur ces noms, non plus sans doute que sur celui de Pompée, mais il condamne aussi les tyrans sous le nom d'Antiochus « pourry de ladrerie ». Cet Antiochus doit être Antiochus III, roi de Syrie, qui dépouilla son frère Séleucus de ses états et, par sa cupidité, mérita d'être appelé Hiérax, l'épervier ou l'oiseau de proie, ayant du reste tristement fini, chassé lui-même de ses états et tué par des brigands thraces.

Et sur le nom de ce rapace Antiochus, que Laval devait particulièrement détester, je m'arrête, laissant, bien entendu,

les noms de peuples ou de pays qu'il serait oiseux d'annoter aussi peu que ce soit.

Glossaire

Maintenant, je vais noter, sous forme de glossaire, certains mots qui se présentent avec un aspect peu familier, les uns ayant vieilli, peu ou beaucoup, et n'étant plus ou guère en usage, les autres n'ayant pas absolument le sens d'autrefois. Je les note rapidement, et sans grand appareil d'une érudition qui serait du reste facile à tous, simplement pour indiquer le sens du mot au temps de Laval. Je ne m'arrête pas à des différences d'orthographe, comme *soillure* pour souillure, *poilleux* pour pouilleux, *socieux* pour soucieux, *cage* pour âge, etc., ni à des diminutifs comme *seulet*, *paovret*, *grossète*, etc. ; ce sont là des formes sous lesquelles le mot se comprend aisément et je les laisse passer. Avec l'orthographe du XVIe siècle et avec les variations de Laval, j'aurais pu faire un gros glossaire. Je l'ai limité autant que possible, au risque même de ne pas noter tout absolument. Je n'ai du reste pas la prétention d'apprendre grand'chose à beaucoup de mes confrères ; j'éviterai peut-être seulement à quelques-uns un peu de recherches et d'attention.

Abominer (abomine), avoir en abomination, en horreur, et aussi dire des abominations, des horreurs. — *Abject*, pris plutôt dans le sens de misérable (il s'agit du paysan) que dans celui de bas, méprisable. — *Accostés*, si sont accostés (à la poésie), ont voulu toucher à la poésie, s'y adonner. — *Adjuteur*, qui vient en aide à : l'homme est à l'homme adjuteur. — *Ains*, comme. — *Ainsin*, ainsi. — *Aimarent*, forme patoise actuelle de la 3e pers. plur. du passé du verbe aimer. — *Alterrer* (alterre), détruire ou corrompre, l'amour tout alterre. — *Apareiller* (apareille), assembler. — *Ardre*, brûler. — *Arènes*, sables ; les Libyques arènes, les sables de la Libye. — *Atournée*, entourée ; la France est atournée des Alpes.

Bal, au singulier, danse en général, et *balz*, au pluriel, les diverses danses, les balz que sonne un instrument. — *Bender*, au figuré, exciter ; au propre, bander une arbalète. — *Belistre*, gueux, mendiant. — *Besoigner*, faire de la besogne,

du travail. — *Blasonner*, bavarder sur, se moquer de. — *Boute-feu*, qui met le feu (homme ou chose), au propre et au figuré. — *Brandon*, torche allumée, s'applique ici à Cupidon enflammant les cœurs. — *Brasser* (brasse) préparer, comploter ; quoique brasse le temps. — *Brave* a quelquefois le sens du patois actuel, beau. — *Brotz*, pots à mettre le lait. — *Brocarder*, tenir des brocards, dictons juridiques. — *Bruit*, pris dans le sens de réputation et dans ses autres sens courants ; il est aussi un temps du verbe bruire, il bruit, il fait un bruit confus. — *Bruyne*, petite pluie. — *Brevaige*, breuvage. — *Burre*, beurre, forme du patois actuel.

· *Caut* (et autres formes), habile, rusé. — *Certainer* (certaine) ; de l'adjectif, Laval a dû faire un verbe ; il m'assure il me certaine. — *Chaffonner* (chaffone), chiffonner ; l'écrivain, pour apprendre son métier, chiffonne du papier. — *Chaut*, verbe impersonnel ; il ne me chaut, ou chault, il m'est indifférent. — *Chalemie*, féminin, chalumeau, flûte champêtre. — *Contre-garder*, garantir. — *Coustoyer*, aller tout le long, tout à côté. — *Conquerre*, conquérir. — *Coy*, tranquille. — *Cuider* (cuide, cuidant), croire. — *Cure*, souci. — *Chef*, tête.

Desfaillir (défault), manquer, faire défaut. — *Deschasser* (deschasse), chasser, renvoyer. — *Desconforter* (desconforte), attrister, désoler, avec se, s'attrister, se désoler. — *Despartir* (despart, etc.), distribuer. — *Despiter* (se despite), avoir du dépit. — *Desvoyer* (desvoye), mettre hors de sa voie, trouble (nostre entendement). — *Détracter* (détractent), calomnier. — *Die*, dient, dise, disent. — *Dolée*, du verbe doler, chose mal taillée. — *Donra*, pour donnera. — *Douloir* (se), deult (se), doleur, doulent, verbe, substantif et adjectif, se plaindre, il se plaint, douleur, qui a de la douleur. — *Descuvrir* (descuvroit), découvrir.

Enclorre, enfermer. — *Enveillir*, faire vieillir, vieillir. — *Embrunir* (s'), appliqué au temps, devenir sombre ; à la brune, à la nuit. — *Equipaige*, tenir un, train de maison. — *Entretenir* (s'entretiennent), se toucher, se tenir. — *Entrènement*, pour entretenement, entretien. — *Escot*, part. — *Estranger* (s'estrange), être étranger l'un à l'autre, la beauté de la

bonté ne s'estrange — *Estrange*, adjectif, étranger et autre sens courant. — *Exerciter* (soy), s'habituer à quelque chose. — *Emmy*, par, à travers.

Fains, faintes, faintise, dissimulés, dissimulation. — *Fallir* (faille, je faux, faut), manquer, faire une faute. — *Faute*, faire faute de rien, ne manquer de rien, faute pris dans le sens du patois actuel. — *Fallaces*, tromperies. — *Festus*, brins de paille ou menus grains. — *Forçaire*, forçat. — *Forclore*, être mis hors, être exclu, en procédure, n'avoir plus *d'action*. — *Finer* (fine), finir, je fine d'ennuy. — *Fourmer*, former. — *Se forvoyer* (forvoye), s'égarer, se mettre hors sa voie. — *Fouler*, presser, surcharger. — *Foussoyer* (foussoye) fouir, déchausser la vigne. — *Fres*, frais ou fraîche, la rose fres esclose. - *Frénétic*, furieux, de frénésie. – *Fruictage*, fructifère, tout ce qui est fruit, tout ce qui porte fruit. — *Froidureux*, de froidure, qui donne froid.

Grever (grève), charger, peser sur, attrister. — *Gourmandée* (être), recevoir des reproches, et ici peut-être être désolée. — *Guerdonner*, récompenser. — *Guet à pan*, mot actuel guet-apens, embûche.

Infâme, sans réputation, déshonoré ; diffamer, perdre la réputation de quelqu'un. — *Inobjectés* (tesmoins), auxquels il n'y a rien à opposer. — *Instigant*, terme de procédure, se porter instigant, former une action contre quelqu'un ; instigare, exciter à. — *Isuelles* (voir plantes).

Jaçoit, quoique, bien que. — *Jouer*, joueur. — *Jouste*, auprès de.

Lairroit, du verbe laisser, laisserait. — *Leues*, lieues, mesure itinéraire. — *Libéral* (le), celui qui ne marchande pas (ses grâces). — *Liesse*, joie. — *Loyal* (vostre), pris comme substantif et dans le sens de loyauté. — *Los, loz*, éloge, louange, gloire. — *Lustre*, éclat. — *Lutz*, instrument de musique.

Malheurte, infortune, disgrâce, de male heure, mauvaise heure. — *Marrisson*, chagrin, déplaisir, de marri, qui est affligé. — *Martirer* (martire), martyriser, tourmenter. — *Manouvrier*, manœuvre, travaillant de ses mains. — *Matté*, de matter, accablé, dompté par la douleur. — *Mescompter* (se, mescompte), se faire des illusions. — *Mesprendre* (avoir

mespris), se méprendre, se tromper. — *Moiteuses* (voir perruques). — *Mesfaire* (se, mesface), mal faire. — *Meurs*, a deux sens, mœurs (substantif) et mûrs (adjectif.) — *Mol sie*, fâcheux, nuisible. — *Morant*, mourant. — *Mouvoir*, substantif, le mouvoir de ses yeux, l'action de ses yeux. — *Muscadèle*, sans doute une poire muscat, qui paraît être en tout cas le féminin de *Muscadeau*, raisin muscat. — *Mute*, muette.

Nany, nenny, non. — *Navrer* (me navre doucement), faire une blessure, au figuré faire souffrir. — *Nue*, nuée, nuage, et aussi verbe nuer, former comme un nuage.

Odorer, répandre un parfum, la fleur se laisse odorer. — *Onc*, jamais. — *Ores*, à présent. — *Ouvrer* (ouvries), travailler. — *Ouïr* (oyons, orras), entendre; tu orras, tu entendras. — *Outrecuidé*, plein de présomption, de croyance en soi, d'outrecuidance.

Parier (parie), assortir, joindre deux êtres ou choses semblables. Patois actuel, porias, oporias. — *Passée*, substantif, se dit en patois uno possado, un moment. — *Party*, proprement partie d'un tout, se dit d'une des parties au cas du mariage, acouplé à party non aimable. — *Perdurable* veut ajouter quelque chose à l'idée de durée. — *Pencer* (et ses autres formes) signifie penser et panser. — *Perruques* (*moiteuses*), chevelures humides, parlant des nymphes de l'Isle. — *Plantes* (*isuelles*), aussi à propos desdites nymphes, pieds (dessous des pieds) égaux et alternés. — *Plaisance*, plaisir. — *Poindre* (se poingt), au propre piquer, souffrir d'une piqûre, au figuré se plaindre. — *Port*, durée, le port de la monarchie. — *Pourchas*, quête, recherche. — *Poye*, paye; poye n'est sans doute là que pour la rime. — *Prime vère*, printemps. — *Proesse*, prouesse, action d'éclat et de courage. — *Prospérer* (prospère), au sens actif, faire prospérer. — *Pourvoyante*, prévoyante.

Qu'est à, ce qui est à regretter.

Ravaler (se ravale), se retire. — *Reculir*, recueillir. — *Recuel*, accueil. — *Retraicte*, adjectif, mine retraicte, retirée, retrécie. — *Res*, *retz*, filets, au propre ou au figuré. — *Raiz*, *rais*, *retz*, rayons; Laval emploie les uns et les autres. — *Rondie*, arrondie.

Seur, seure, seurté, sûr, sûre, sûreté. — *Scintile,* étoile, qui brille. — *Sautiler* (sautilent), faire de petits sauts, parlant des jeunes agneaux. — *Soudain,* pris adjectivement d'un pas soudain, rapide. — *Soulas,* soulagement, consolation. — *Subjecter* (a subjectu), soumettre, de subjicere. — *Substanter,* nourrir, faire vivre. — *Suspêtes,* suspectes, soupçonnées. — *Sablon,* sable. — *Sercher* (et autres formes), chercher. — *Sempmaine,* semaine.

Tourbe, la foule, du latin turba, la tourbe civile. — *Tourmentine*; c'est ici sûrement une matière inflammable, peut-être la térébenthine, qui, en italien, espagnol, portugais, se dit, trementina, termentina. — *Train,* conduite, un train honeste. — *Tréliz,* grillage qu'on mettait aux fenêtres pour cacher les femmes. — *Treuver* (treuve), trouver. — *Trafique,* commerce.

Veillant, voulant. — *Vesprée,* soir. — *Viste,* pris adjectivement, la viste arondelle, la rapide hirondelle. Je n'ai pas noté plus haut arondelle, qui se devine. — *Vitupérer* (vitupère), verbe, blâmer, et vitupère, substantif, blâme. — *Vuitive,* adjectif, qui donne la vie, parlant de l'amour, chose si nécessaire à tous.

Yre, colère.

Je me suis efforcé de noter les mots vieillis, de forme un peu étrange, de sens autre qu'aujourd'hui, ne m'arrêtant pas à ceux qui ne présentent qu'une petite différence orthographique, avec même aspect et même sens, comme *savorer, savoreux,* savourer, savoureux, et d'autres. Je n'ai pas noté les expressions *encontre, en cependant que,* qui ne sont en somme que contre et cependant que, ni *sy,* employé pour tellement, *sy que,* ni certaines façons de parler, comme *martel n tête,* demeurées modernes. J'ai indiqué le plus souvent les verbes par l'infinitif, notant entre parentheses les autres temps employés. Il se peut que je n'aie pas suivi rigoureusement, au moins à chaque lettre, et pour les mots intermédiaires, l'ordre alphabétique absolu; la recherche, même en ce cas, ne sera pas bien difficile, et il m'a fallu quelquefois placer des mots omis, sans *chaffoner* mon papier.

Je note ici une expression pittoresque : parlant de l'avare, Laval dit au 9me sonnet, que jamais il

« Ne se hasarde
« Convier son voisin d'un denier de moustarde. »

C'est sans doute dîner qu'il a voulu dire, un dîner de moutarde, dîner de rien.

Il y a, dans les *Rimes*, des vers guillemetés, guillemets ouverts, non fermés. Comme je l'ai dit au Discours sur la mort de l'évêque Fournier, ce sont plutôt des vers mis en vedette que des citations.

Ceci dit, la restitution des *Rimes* de Pierre de Laval, avec l'introduction, les notes et le glossaire dont j'ai cru devoir accompagner le texte, est à son terme. Il ne me reste plus, demandant grâce à mes confrères pour ce vieux poète périgourdin oublié, qu'à écrire le mot libérateur : *Fin*.

Gustave Hermann.

Avril 1900.

DISCOURS

SUR LA MORT DE L'ÉVÊQUE FOURNIER

ET

STANCE EN VERS PATOIS

Pour que l'œuvre de Laval soit ici bien complète, autant du moins qu'elle peut l'être, je reproduis, à la suite des *Rimes* et des notes qui leur sont propres, une brochurette dans laquelle j'avais tout d'abord publié, sous le titre de *Deux Rimes de Pierre Laval*, deux pièces plus particulièrement périgourdines, soit par le fond, soit par la forme.

Je transcris cette brochurette en son texte, imprimé d'abord, cela va sans dire, dans le Bulletin de notre Société, y rectifiant seulement quelques lapsus.

Dans le recueil manuscrit des *Rimes* de Pierre de Laval, poète périgourdin du XVIe siècle, encore inédit, je trouve une pièce, un discours en vers, que je crois pouvoir détacher de l'œuvre et publier tout d'abord. Alors même que l'auteur ne serait pas périgourdin, cette pièce, par le sujet qu'elle traite, aurait sa place toute naturelle dans le *Bulletin* de notre Société historique et archéologique. C'est en effet à l'occasion d'un événement périgourdin, d'un fait de la chronique locale, comme nous dirions aujourd'hui, du Périgueux de 1575, que le poète Laval a aiguisé en cette circonstance sa bonne plume de procureur périgourdin. Ces *Rimes*, pour reprendre le titre que Laval a donné à son œuvre, ont trait à

l'assassinat de l'évêque Pierre Fournier que, dans la nuit du 14 juillet 1575, au cours des luttes religieuses qui agitèrent notre Périgord, ses serviteurs étranglèrent en son *Chasteau Lévesque*, près de Périgueux. Ce serait certainement aujourd'hui, à raison de la qualité du personnage, et ce fut, à plus forte raison, en ces temps troublés, un gros évènement. Par son caractère historique local, cette pièce mérite donc, à mon sens, d'être mise à part.

Le P. Dupuy, dans son *Estat de l'Eglise du Périgord*, ne dit pas grand'chose de l'évêque Fournier, et ce qu'il en dit ne paraît pas lui être très favorable. Il constate tout d'abord que Pierre Fournier prit possession ne l'évêché de Périgueux en l'année 1561 et que, en cette même année, le pasteur Martin Brossier, venu de Genève, prêcha pour la première fois la doctrine protestante, « l'hérésie », en Périgord, ce qui est pour lui un triste présage. Puis, laissant de côté la personne de l'évêque, il montre les mouvements du protestantisme dans notre région et, à l'occasion des menaces dont Périgueux est l'objet de la part des partisans de la foi nouvelle, il écrit ceci :

« A raison de quoy, la Maison de ville députa deux bourgeois vers » le sieur évesque qui s'estoit remis dans le Chasteau-Lévesque, du- » quel Mouvans l'année auparavant s'estoit rendu maistre..... Ils » prient donc leur prélat de se retirer en la ville l'asseurans qu'il y » seroit reçeu avec honneur et qu'on craignoit que de rechef il ne » tombast entre les mains huguenotes qui l'avoient rançonné quelques » années auparavant ; sur ces justes et honestes demandes il respon- » dit si cruëment qu'il augmenta le soupçon de son peu de fidélité » envers eux... »,

laissant entendre qu'il aurait abandonné son chateau à Mouvans. Suivent plusieurs pages où l'évêque n'a point de part et où sont seulement racontées les luttes pour la religion en Périgord, luttes dont Pierre Fournier paraît s'être quelque peu désintéressé. Et, après avoir parlé de la famine de 1575, le P. Dupuy ajoute :

» D'autre part, les domestiques auvergnias de l'évesque Fournier » ayant jetté l'œil de concupiscence, à ce qu'on dict, sur des sommes » notables d'argent que leur maistre avoit naguères reçeu pour quel-

» que bénéfice, conspirent sa mort, et estant au Chasteau-l'Evesque,
» la nuict du quatorziesme juillet, l'estranglèrent dans la descente
» d'un degré, le remirent mort dans son lict, et emportans ses escus
» se sauvent à la suite... »

et cette mort « très funeste » est pour lui, comme la famine de la même année, une menace que Dieu fait à son peuple avant de le frapper.

L'oraison funèbre de l'évêque Fournier fut faite par le P. Esparvier, observantin, grand prédicateur, sur ce texte : *Percutiam pastorem et dispergentur oves gregis*, je frapperai le pasteur et les brebis seront dispersées.

En même temps, sans doute, Laval écrivait son Discours sur « l'accident », le recueil même de ses *Rimes* étant de 1576 et celles-ci ayant été très certainement fabriquées sous le coup de l'événement. Le poëte n'est pas tendre pour son évêque. Malgré les précautions oratoires du début, lesquelles reviennent à plusieurs reprises du reste, il nous fait de Pierre Fournier un portrait qui n'est pas flatté. Ce portrait est-il bien celui de l'original ? Tout semble le démontrer. Ce que dit le P. Dupuy lui-même, quelle que soit sa discrétion, n'a rien qui contredise absolument Laval. L'auteur de l'*Estat de l'Eglise du Périgord* est bien près de voir en l'évêque Fournier un hérétique, pactisant avec les huguenots, un indifférent tout au moins, et, à l'occasion de sa mort, il parle de sommes notables d'argent qui ont excité la concupiscence de ses domestiques. Du reste, c'est en vain que j'ai cherché dans son livre quelque éloge du prélat.

Laval serait-il, à quelques égards, suspect ? Je ne le pense pas. S'il est tolérant, désireux de paix civile et religieuse, sentiment que l'on rencontre dans quelques-unes de ses poésies, il paraît être un excellent catholique et qui ne se serait pas permis d'écrire quoi que ce soit ressemblant à un pamphlet contre son évêque. Et il se serait encore moins permis de dédier ce pamphlet à un prélat considérable, l'archevêque de Bordeaux, qu'il oppose précisément à l'évêque et dont il fait le plus magnifique éloge, ne lui refusant aucune des qualités de l'homme et du chrétien, la charité, la bonté, l'humanité, table et maison ouvertes à tous, le premier en son église et le dernier, doué « de doctrine profonde », soit

en « sçavoir divin ou bien humain », familier et bienveillant, se faisant des amis de tous, donnant aux pauvres et « festoyant les riches », tel en un mot qu'en lui tous devraient « se mirer » et prendre exemple.

L'évêque Fournier est tout autre, et Laval ne voit pas dans sa triste fin une menace de Dieu à l'adresse de son peuple entraîné vers l'hérésie, mais la suite, et sans doute la punition de sa misérable vie. De nature aigrie et irritable, ne voulant prendre conseil que de sa fantaisie, se fâchant pour un rien, même avec ses amis, s'entêtant dans ses colères, soupçonneux et méfiant, abandonnant sa ville épiscopale pour vivre dans son village « clos et terré comme un sauvage », n'ayant d'autre souci que d'entasser des écus dans un coffre, ne se préoccupant point « de donner ordre au public agité » et « de monstrer sa charité », « toujours en bruit, peyne et querelle », l'évêque Fournier, au dire de Laval, ne paraît pas, en effet, avoir eu une existence bien gaie. Et Laval, pour ne lui laisser aucune excuse, nous dit qu'il n'était ni maladif, ni goutteux, bien au contraire, « frais, gaillard et portable » et qu'il aurait pu « tenir fort bonne table dans la cité », ajoutant que tout Périgueux lui voulait du bien et qu'il y eût été plus en sûreté que dans son Chasteau Lévesque, gardé par « ses souldats d'Auvergne ».

Je le répète, Laval n'est pas suspect. Il rappelle qu'il lui a fait honneur en son vivant et que cela est notoire ; il vante la fidélité de Périgueux à son Dieu, à son roy ; il parle des chanoines de ce temps en termes qui sont aussi respectueux que possible ; en un mot, il fait preuve de son loyalisme catholique et monarchique. Son Discours mérite donc un entier crédit et il apporte à l'histoire périgourdine de nos luttes religieuses quelques traits intéressants.

C'est le 21 décembre 1561, ainsi que l'indique sa lettre au seigneur de la Douze, que Pierre Fournier dut faire son entrée dans sa ville épiscopale. Laval, qui écrit en 1575, parle des 14 ans de prélature de l'évêque. Les évêques ayant coutume de faire leur entrée vêtus d'une cloche ou manteau de satin ou velours noir, qu'ils devaient laisser au chapitre, le document, publié par le *Bulletin* et relatif à l'entrée de

Pierre Fournier, dit que, quant à la cloche, l'évêque a répondu qu'il n'en avait pas, mais « a promis à foi de prélat de donner la valeur ». Je veux et dois croire que cette obligation a été remplie comme toutes autres imposées au nouvel évêque; mais, de documents aussi publiés par le *Bulletin*, il ressort que notre évêque, ne se pressant pas « de s'acheminer au concile de *Trente* » et d'obéir sur ce point aux mandements du roi Charles IX, celui-ci donna ordre de saisir tous les fruits et revenus temporels de l'évêque, ce qui aurait, dit Laval, dû lui causer « un bien grand desplaisir ». En tout cas, si, au risque de causer « très grand dommage » au roi, l'évêque n'alla pas au concile, il alla ou retourna, tout au moins, à Château-l'Evêque, d'où est écrite sa lettre à M. de la Douze, où il fut tué et où il paraît avoir vécu la plus grande partie de sa vie épiscopale.

Château-l'Evèque ne lui paraissant même pas assez sûr, il poussa jusqu'à Angoulême, alors que Périgueux était « assurée jusqu'à ce jour tant bien elle estoit murée » et que d'Angoulême même on venait y chercher un refuge. Mais Angoulême fut pris et Fournier « rançonné », Dupuy et Laval se servent du même mot, « de bons escus qu'il n'eust pour Dieu donné ». L'évêque ne rentra pas dans Périgueux où venaient se réfugier « les ecclésiastiques » des environs, y apportant « leurs reliques ». S'imaginant que le couteau ou le poison l'y attendaient, ce contre quoi Laval proteste énergiquement, il s'arrêta dans son Chasteau Lévesque, où il n'eut d'autre soin que d'amasser des écus et de les garder précieusement, s'entourant de gens de son pays d'Auvergne. C'était, dit Laval, « faire hazarder son domestique à desrober », et en effet, une première fois, un de ses serviteurs lui vola six mille francs qu'il « despendit très mal ». Ceci ne le rendit pas plus avisé ni plus libéral, et, cette fois ses serviteurs s'étant entendus l'étranglèrent dans son lit même, le récit diffère un peu de celui du P. Dupuy, montèrent sur quatre chevaux et s'enfuirent « chargés de proye et riches de pillage ».

Laval appelle sur ces « chiens » toutes les foudres de la justice divine et humaine, mais cette mort n'en est pas moins

pour lui une leçon à l'adresse de « ceux qui sont chagrins et avaricieux, impatiens, fascheux, intollérables «, et il conclut « qu'il faut aux pauvres secourir pour se garder de telle mort mourir ».

Ce Discours, et au fond ce sera mon dernier mot, est, à mon avis, pour parler comme Montaigne, un discours de bonne foy. En la forme, je ne crois pas que Laval soit un poète plus mauvais que beaucoup d'autres qui ont eu les honneurs de l'impression. Ce n'est pas du reste sur cette pièce que je demande qu'on juge le poète. Je l'ai détachée du manuscrit à cause de son intérêt tout périgourdin et quelque peu historique. Mais, bien que je sache que nos sentiments en pareille matière sont un peu affaire de goût, je m'imagine volontiers que ces *Rimes* de Laval sont faciles, courantes, quelquefois pittoresques, et ont mérité peut-être d'être publiées, même à un autre titre qu'au titre anecdotique et périgourdin. J'aurai du reste l'occasion, un peu plus tard, de parler plus amplement du poëte.

Ceci dit, je transcris littéralement, sans rien omettre, même les vers faux, s'il y en a, l'œuvre de Laval.

DISCOURS *de l'accident survenu à feu messire Pierre Fournier, en son vivant evesque de Périgueux, par ses serviteurs aux champs, en son Chasteau l'Evesque, la nuit du jeudy* XIIIj *du moys de juillet 1575, dédié à reverendissime prélat Monseigneur Antoine Prevost de Sansac, archevesque de Bordeaulx, primat de l'Aquitaine.*

STANCE AU LECTEUR.

Je te proteste et te jure, lecteur,
Que je n'entens blasonner la mémoire
De mon prélat, à qui j'ay faict honneur
En son vivant, comme à tous est notoire ;
Mesme tout mort, je l'ayme de bon cueur.
Mais par ces vers je descris son histoire
Pour proffiter, et seulement afin
Que toy, lecteur, te gardes de sa fin.

Discours.

Pour vous escrire, Archevesque sacré,
Comme a vescu et comme massacré
Dedans son liet a esté nostre évesque
Pierre Fournier, et pour monstrer avecque
Combien de luy vous estes différant,
Je ne veux point d'autre meilleur garant
Que le propos de ce viellard de mer
Qui rend au vif telle chose exprimer.
Ce viellard dict : Je suis accroupy, vieux,
Et sur la fin de mes ans ennuyeux.
Tout ce long temps m'a faict au vray cognoistre
« Que pour le mieux l'homme doibt toujours estre
» Facil, clement, courtois, doux et humain,
Et, pour monstrer qu'il ne le dict en vain.
Fait un discours de lui et de son frère,
Qui n'avoit onc entrepris nul affaire
Dont il se peut tourmenter et fascher.
Il n'y avoit rien qui luy fut trop cher
Pour banqueter et à tous faire feste ;
Civil, joyeux, débonaire et honeste,
Homme piteux il estoit et plaisant,
Qui se gardoit de n'être point nuisant
Au plus petit, et moins fâcheux et rude.
Son cueur ouvert estoit et son estude,
Comme il monstroit par un très grand désir
D'ayder à tous et leur faire plaisir.
Parquoy chacun l'aymoit de telle sorte
Qu'il ne tenoit aucun guet à sa porte,
Et moins besoin de soldatz il n'avoit
Pour se garder ; chacun lui désiroit
Félicité, bon heur et longue vie ;
Suject n'estoit à la maudite envye
Qu'on porte à ceulx qui sont tous adonés
A l'avarice et pour eux seulz sont nés.

Et moy, disoit ce vieillard, au controire,
Je n'ay volu à ce mien frère croire ;
Tant qu'ay vescu, jusqu'à ce poil grison,
J'ay labouré pour faire ma maison

Et ne souffroit la maudite avarice
Que de mon bien acquis je me nourrisse.
Je ne cessois de me plaindre et crier
Et ne voulus sur aucun convier
Pour boire à moy et manger à ma table.
Ainsi tout seul languissois misérable
En ma maison, ayant tousjours mon cueur
Tout plain d'envye, d'yre et de rancuneur.
Cette façon de vivre m'estoit telle
Qu'on me portoit inimitié mortelle,
N'aymant d'aucun l'amitié ne support.

Digne prélat, ce frère humain vous estes,
Qui surpasses en grâces tres honestes
Les vertueux dont j'ay ouy parler :
Car en tout temps que l'on voudra aller
Vous veoir chez vous, vostre table couverte
On trouvera et vostre porte ouverte
A tous venans, sans qu'il y soit enquis
Quelz gens ilz sont ; puis, ce qui est requis
A vostre reng, vous faictes veoir au monde
Qu'estes doué de doctrine profonde
Suit en sçavoir divin ou bien humain.
Tousjours ouverte est vostre large main,
Donnant au pauvre et festoyant le riche ;
On ne vous voit tenir un brin du chiche.
Voz escuz sont exposés et bien mis
Pour conquérir de bons et vrais amys ;
C'est tout cela que vostre cueur demande.
Vostre maison est aussi riche et grande.
Par voz biens faictz au ciel vous batisses
Une autre loge : outre vous jouysses,
Ce temps pendant, d'un ayse de bien vivre,
Dont tout prélat vostre chemin doit suivre.
Vous serves Dieu, vous estes le premier
En vostre esglise et après le dernier
Vous en sortes ; par personnes ydoines
Faictes prescher et avec voz chanoines
Vous converses. De vos bons citoyens
Estes aymé, se ressantens des biens
Qu'ilz ont de vous. Si quelcun se discorde,
Vostre bonté tout soudain les accorde.

Tout Bourdeaux est très ayse de vous veoir
Et n'a sohait d'autre archevesque avoir,
Priant pour vous, qui luy serves de père,
Que Dieu vous doint longue vie et prospère.

Tout Périgueux ainsi le désiroit
A son prélat, l'aymoit et l'honoroit :
Car c'est la ville à Dieu, au Roy fidelle,
Que l'Uguerot appeloit la Pucelle.
Qui n'a jamais voleu s'abandonner,
Mais toujours chaste très bien se gouverner,
Ayant un cueur qui est inviolable,
Parquoy son roy luy est très favorable.
Commé ont esté tous les roys précédens
Qui ont donné des privilèges grands
A nostre ville, à Paris tous semblables.
Je laisse à part tous autres faictz louables.

A mon prélat je viens pour raconter
Qu'on ne le peut des bien heureux conter.
Bien qu'eslevé il fût en prélature
Par quatorze ans, la paovre créature
Estoit à luy mauvaise seulement.
Car ne vouloit prendre advertissement,
Ny de conseil, que de sa fantaisie,
Contre l'advis de la philosophie
» Qui veult tousjours le conseil de plusieurs
» Et se choisit les prudens et meilleurs,
» Que peut avoir, pour un bon conseil prendre,
» Sans se fascher quand on le veut reprendre. »
Encore avoit nostre évesque ce point
Que, si tousjours toutes choses à point
Ne luy venoient, c'estoit une tempeste
Qui sans repos luy marteloit la teste.
Mais, que pis est, pour un mot mal couché,
A ses amys il se rendoit fasché,
Parquoy tousjours en bruit, peyne et querelle,
Il demeuroit ; car ainsi sa servelle
Estoit forgée et n'y pouvoit entrer
Rien de douceur pour en grâce rentrer,
Ce qui répugne à l'Escripture sainte :
» Si de courroux la personne est attainte,

» Soudain luy faut l'amytié rechercher
» Et ne laisser sur le courroux coucher
» Le clair soleil. Ainsi, pour brief le dire,
On se despèche incontinant de l'ire.
Si nostre évesque eust très bien observé
Ce saint conseil, il se fut préservé
Et ne se fut tenu en son villaige
Clos et serré comme un homme sauvaige,
Ou, pour le moins, à Pasques, à Noël,
Ou bien le jour du saint Front solempnel,
Eust honoré de sa mitre l'office
Et luy premier y eut fait le service.

Si maladif heust esté ou gouteux,
Pour excusé l'heust tenu Périgueux ;
Mais il estoit frais, gaillard et portable,
Et qui pouvoit tenir fort bonne table,
S'il eust voleu, en la vile et Cité.
Enquoy il eust beaucoup pluz profité,
Administrant aux paovres sa richesse
Et donnant ordre en prudence et sagesse
Aux accidens du public agité,
Où il devait monstrer sa charité.

Quand l'Uguenot approchoit de la ville,
Menant un camp de plus de quinze mille
Pour l'assiéger, comme on faisoit le bruit,
Dans Angoulesme alors il s'en fuit,
Abandonnant nostre ville asseurée
Jusqu'à ce jour, tant bien elle est murée.
Mais Angoulême, assiégé et batu,
Par l'Uguenot fut bien tost abatu,
Qui au dedans fit merveilleuse raige ;
Et nostre évesque heust part de se dommaige.
Il y fut prins, lié et rançonné
De bons escutz qu'il n'eust pour Dieu donné.
Dans nostre ville aucun en telle peyne
N'avoit esté, mais la chose est certaine
Que d'Angoulesme on s'i est retiré
Pour se sauver du mal tant empiré.
Et puis des champs les ecclésiastiques,
Pour se garder, ensemble leurs reliques,

En nostre ville estoient les biens venus
Et demeurans aux champs estoient mis nus.
De tout cela nostre evesque, en mal heure,
N'a peu apprendre à faire sa demeure
En nostre ville, où mieux luy eust esté.

Encore aux champs despuis c'est arresté
Dans son chasteau, retenant sa colère,
S'imaginant qu'on le vouloit défaire
Par le couteau ou bien l'empoisonner.
Il ne devoit se blasme nous donner,
Car au contraire il n'y avoit personne
Qui n'eut vers luy une volonté bonne.

Périgueux a de tout temps honoré
L'homme de bien et surtout vénéré
Ses bons prélats et autres personnaiges
De qualité, ne laissant les outraiges
Et les forfaictz des malins impunis.
Ses citoyens d'un accord sont unis,
Parquoy ailleurs il ne pouvoit mieux estre,
Ce que jamais il n'a peu recognoistre.

Plus, nous avons des chanoines icy
Qui servent Dieu d'un très dévot soucy,
Gens de respect et d'une vie telle
Qu'il n'eust trouvé aucun à luy rebelle.
Il se devoit de telz accompagner
Et par bien faictz leur amitié gaigner,
Non du souldat de son pays d'Auvergne,
Ny chichement s'adoner à l'espergne
Et ses escuz dans un coffre garder,
Car par cela il faisoit hazarder
Son domestique à dérosber et prendre
Pour en larron après se faire pendre.
Mais un des siens, qui n'eut peur de cela,
Six mille francz un matin lui vola.
Et maintenant, réjouy de sa prise,
Despend très mal la chose mal acquise,
De quoy son maistre eust un grand desplaisir.
Voilà de quoy sert d'avoir son désir
Aux biens mondains. Mais quoy ! par tel dommaige
Plus que devant n'estant devenu saige,

Mal advisé il mit sa vie ez mains
De gens pervers, lasches et inhumains,
Qui contre luy traitrement conspirèrent
Et dans le lict une nuit l'estranglèrent,
Puis, se montant sur ses quatre chevaux,
Gaignent au pied, et par monts, et par vaux,
Chargés de proye et riches de pillage.

O crime grand ! ô détestable rage !
O sacrilège ! ô meurtre malheureux !
Ciel, fais pleuvoir soufre et feu dessus eux !
Terre, ouvre toy, ouvre toy jusqu'au centre,
Englontis-les au profond de ton ventre,
Si que ces chiens, pour leur punition,
Sentent là-bas les tourments d'Yxion,
De Solmonée, de Titée ou Tantale,
Et que, plongés dedans l'onde infernale,
Un feu vengeur les brusle sans cesser !
Ou, si par là ne les faictes passer,
Qu'ilz tombent tost ez mains de la Justice
Pour y souffrir exemplaire supplice !

Mais quel exemple en ce prélat ou ceux
Qui sont chagrins ou avaricieux,
Impatiens, fascheux, intollérables !
« Il faut qu'ilz soient libéraux, acontables,
» Facils, benins, accessibles et doux,
Si bien aymés veulent estre de tous,
Considerans que l'avare se forge
Mille couteaux pour se couper la gorge :
« Car les escuz dans un coffre serrés
» Sont tout autant de cordeaux préparés,
» Autant de mortz, autant d'enfers encore,
» A celui-là qui chétif les adore,
» Parquoy en faut les paovres secourir
» Pour se garder de telle mort mourir.

Ce vieux de mer avoit la cognoissance
De tout cecy et, pour l'expérience
De sa vieillesse, en parloit sagement.

Vous n'en uses, Archevesque, autrement :
Je l'ay conté et au vray le puis dire
Afin qu'en vous tout le monde se mire.

J'ajoute quelques notes très rapides, qui ne touchent pas au fond de la pièce que je viens de transcrire.

Cette pièce, dans le manuscrit de Laval, commence vers la fin du *recto* du quarante troisième feuillet, et se termine au milieu du *recto* du quarante-huitième.

J'ai respecté très scrupuleusement l'orthographe du XVIe siècle. Si quelques *lapsus* s'étaient glissés dans ma transcription, je m'en excuse ; mais, comme je ne veux prendre à mon compte que mes *lapsus* propres, et, s'il y en a, ils ne sont pas nombreux, je tiens à dire qu'il n'y a pas lieu de s'étonner si le même mot est écrit quelquefois de deux manières, comme *amytié*, *amitié*, par exemple. C'est Laval lui-même qui l'a voulu ainsi. J'aurais voulu, pour l'harmonie du vers, remplacer l'*s* final de la deuxième personne pluriel de certains temps des verbes par un *z* et écrire notamment : *Vous servez Dieu*, au lieu de : *Vous serves Dieu*. Mais je n'en aurais pas fini, si j'avais admis des exceptions à ma règle.

Si j'ai respecté l'orthographe dont l'intérêt se comprend, je n'ai pas eu pareille réserve en ce qui concerne l'accentuation et la pontuation, tout à fait rudimentaires. il m'a paru que pour la lecture, il était bon de rétablir autant que possible, la ponctuation et l'accentuation normales. J'aurais pu, là aussi, faire des corrections, suppléer l'accent à la fin de certains mots, ne pas le mettre au milieu de certains autres, mais j'estime que ces distinctions, et d'autres, n'auraient pas eu de raisons toujours suffisantes, et je m'en suis tenu à mon premier sentiment. Il m'a bien fallu cependant faire au moins une exception ; pour les mots comme *fidelle*, je n'ai point mis l'accent grave qui eût fait double emploi, ces mots s'écrivant alors avec deux *l* et l'accent n'ayant fait aujourd'hui que remplacer une de ces deux lettres.

La pièce de Laval compte 247 vers. Ce nombre impair ne me dit rien qui vaille, et en effet, les rimes alternant deux par deux, de masculines en feminines, le nombre total des vers doit être pair. Notre poëte a omis de fabriquer, ou plutôt de transcrire, le vers qui aurait dû rimer, qui rimait avec celui-ci :

N'aymans d'aucun l'amitié ne support.

J'ai respecté même les vers faux.

Pourquoi pas ? On peut être un fort bon poëte et faire des vers faux. J'ai connu, en rhétorique, des élèves qui faisaient d'excellents discours latins et y laissaient des *barbarismes*. J'ai cependant rectifié un de ces vers faux :

Faciles, benins, accessibles à tous.

Et la raison est qu'à mon avis ce vers faux n'est qu'un *lapsus* de Laval. Au singulier, Laval écrit *facil*, comme nous écrivons *civil*, du latin *facilis*, et, au pluriel, il a dû écrire *facils*, ce que j'ai fait moi-même mais je n'ai pas touché à cet autre :

Mais tousjours chaste très bien se gouverner.

Et ce vers est il vraiment faux ? Pourquoi l'e muet de chaste ne s'éliderait-il pas ?

Je pourrais, comme d'autres, faire de l'érudition à propos de bien des mots vieillis. Je m'en tiens à ceux qui sont vraiment tout à fait passés de mode et ils ne sont pas nombreux : blasonner, poins, piteux, ydoine, acontable.

Blasonner n'a plus cours et rappelle autre chose que ce que le mot semble dire. Blason, dans Coquillart, a le sens de caquet, et, au xve siècle, une poésie satirique a pour titre : *Le blason des fausses amours*. C'est, en ce sens, qu'il faut l'entendre ici Laval ne veut faire ni satire, ni pamphlet.

« Avoir *ce poins* », rimant avec « toutes choses à point ». Ce poins, ou point, ou poing, signifie *cette piqûre*, du verbe poindre, du latin *pungere*. On dit encore : *un point de côté*. Ici, cela signifie plutôt : Il avait ce défaut, peut être cette humeur.

« Homme piteux », au sens courant d'aujourd'hui, voudrait dire : *digne de pitié*. Au xvie siècle et avant, le sens est différent. Ce mot au contraire, veut dire : qui a de la pitié. « Piteux à la paovre gens », qui a pitié des pauvres gens, se lit dans le *Roman de la Rose*. Et ce sentiment inspire tout le discours de Laval.

« *Ydoine* », du latin *idoneus*, ne s'emploie plus, bien que figurant encore avec un *i* dans nos dictionnaires, et signifie : propre à, capable de.

« *Acontables* », peut-être acoutables. Le vieux mot roman, acontar, d'où acontale, signifie : raconter. Mais ici, si on le rapproche des autres qualificatifs, il me semble être mis pour *accostable*, facile à *accoster*, d'un abord agréable.

Je passe « yre », colère, « rancuneur », rancune, et quelques autres peu vieillis.

Je n'ai pas besoin sans doute d'apprendre à mes confrères quels furent, selon la légende antique, les supplices de Salmonée, d'Yxion, de Titye, de Tantale, et, si quelqu'un d'eux les avait oubliés, qu'il relise ce magnifique livre IV de l'*Enéide*, que connut certainement Laval, nourri, comme les poètes de son temps, ses *Rimes* en font foi, de grec et de latin.

Quelques vers sont précédés de guillemets. Je ne pense pas que ce soient des citations et notamment, les deux vers guillemetés « que pour le mieux l'homme... » ne sauraient être des citations, l'un et l'autre rimant avec le vers précédent et le vers suivant non guillemetés. Le plus souvent, sans doute, car il peut y avoir des citations qui m'échappent, ce sont des vers que Laval veut mettre, comme nous dirions aujourd'hui, *en vedette*. Dans son recueil il se rencontre ainsi, assez souvent, des vers guillemetés.

Un mot encore. Le Discours à l'occasion de la mort de l'évêque Fournier est, avant tout, une protestation indignée contre les égoïstes et les avares. Nous retrouverons cette protestation sous une forme plus abstraite et moins personnelle dans une suite de sonnets figurant en son recueil et qui, au nombre de onze, ont précisément pour titre : *Sonetz de l'avarice*. Et je résumerais volontiers d'un mot le discours du poète : *L'avarice qui se ronge elle-même* ! Le mot n'est pas de moi, il est de notre compatriote Fénelon, dans *Télémaque*.

Puisque je viens de mettre à part le discours tout périgourdin que Laval écrivit en 1575, avant la prise la Périgueux, je veux, sans plus attendre, publier aussi, à part de son œuvre, et à la suite de ce discours périgourdin, une pièce de forme tout à fait périgourdine, la seule poésie patoise que contienne le recueil de Laval, et mes confrères y trouveront un avant-goût d'un Laval tout autre que celui du

Discours, d'un Laval rimant, en bon français, des sonnets, des stances, des chansons et autres vers, à l'adresse de *sa maistresse*, selon l'usage des poètes du XVIe siècle, et n'étant point trop inférieur à ceux-ci, non pas en toutes ses poésies sans doute, mais tout au moins en quelques-unes.

STANCE.

—

Si you vous vezie prou ou pau,
You nou serio pu en la peno
Que me garde davey repau
Et que tant de doulour me mino.
Vou cognoiseria plo mon mau
Si vou me tatava la veno :
La medecina vou seria
En laquala me gariria.
(Verso du 76e feuillet du manuscrit).

Cette fois, je n'ai même pas mis d'accents, ce qui est, certes, plus délicat en patois qu'en français, et je ne m'avise point, bien entendu, mes confrères ne me le pardonneraient pas, de traduire cette savoureuse stance écrite en notre vieux patois et qui me fait bien regretter que Pierre de Laval, qui a dû en rimer beaucoup d'autres, ne leur ait pas fait l'honneur de les transcrire au net dans son petit livre parcheminé où elles ne feraient point, à mon humble avis, mauvaise figure.

30 novembre 1899.

GUSTAVE HERMANN.

Au Bulletin, j'ajoutais, en forme de *Post-Scriptum*, les quelques lignes que voici :

« Je n'ai pas besoin d'ajouter que les Rimes de Laval ne se feront pas beaucoup attendre et, si le *Bulletin* veut bien les publier, mes confrères ne regretteront peut-être pas le temps qu'ils y perdront. Il y en a de graves, comme le Discours, de légères, comme la Stance patoise, et, pour parler vulgairement, il y en a un peu de toutes les couleurs. Je dirai tout ce que j'ai pu savoir de Laval après avoir frappé à bien des portes où j'ai trouvé le plus aimable accueil, et ce tout

n'est malheureusement pas grand chose. En tout cas, aussi peu que nous sachions de l'auteur, puisque nous aurons, à la portée de tous, ce qu'il aura voulu nous laisser de son œuvre, ce sera une page nouvelle ajoutée à l'histoire littéraire de notre Périgord, lequel eut sa petite part dans le grand mouvement poétique du XVIe siècle. »

Je n'ai point, je crois, manqué à ma parole. Mon texte, remis quelques mois après, a dû attendre quelque peu qu'une place lui soit faite au Bulletin. Le voici maintenant imprimé. Les curieux de lettres et de poésie ne le dédaigneront pas, ce me semble, et y trouveront, j'imagine, quelques fleurs à butiner. Nous, Périgourdins, nous y trouverons bien autre chose, des ressouvenirs de ce vieux terroir Périgourdin qui nous est cher entre tous.

G. H.

TABLE DES MATIÈRES

Page

Errata.
Introduction et note préliminaire. . . . . I à XXV
Epigraphe et Salut au lecteur. 1
Sonnet, Stance au lecteur et Epitre à Biron. 2
Sonnet pour l'entrènement de la paix et Stances du recueil et bienvenue d'Henri III. 5
Stance pour le renouvellement de ses gages. 9
Hymne de la beauté de Dieu. 10
Dons faits au roi Henri III. 16
Stance sur la mort de Charles IX et épitre au marquis de Vilars. . . . 18
Stances de la maîtresse. 20
Misères et pauvretés de la vie rustique. 30
Avertissement aux dames. 34
Stances de la noblesse. 40
Sonnets de l'Avarice (11). 44
Sonnets de l'Ignorance (10). 48
Brief discours du fléau de la France. 53
Epitre au vicomte de Limeuil. 57
Sonnets, Stances, etc., à la maîtresse, Sonnet pour réponse d'une lettre. 58
Sonnet au lecteur et Sonnets (23). 59
Quatrain final et Stances diverses (12). 69
Quatrain, Stances à la beauté et Epitre à la maîtresse. 79
Stances diverses (4). 81
Quatrains divers. 82
Quatrains interlocutoires. 84
Epitre. 86
Rime tierce du doux de l'Amour. 87
Epigrammes (3). 88
Epitre à la maîtresse. 89
Stances. 91
Chansons (7). 94
Ode à nature. 99
Chanson. 101

Pages.
Ode aux médisants. 102
Ode. 103
Pièce sans titre. 104
A la maîtresse. 105
Chanson et fragments. 107
Quatrain final. — Un dernier mot. 109
Quelques notes 110
Glossaire. 116
Fin des Rimes. 121
Discours sur la mort de l'évêque Fournier et Stance en vers patois. . . 123
Note finale à la suite. 138

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 002375136b

CE PQ 1653
.P5 1901
C00 PIERRE DE LA RIMES DE P
ACC# 1452641